[Les cahiers Ukrainiens]

JOURNAL D'UNE INVASION

Un récit-témoignage d'Igort

FuturOpolis

[Les cahiers Ukrainiens]

JOURNAL D'UNE INVASION

Du même auteur

Éditions Futuropolis

Les Cahiers japonais : Moga, Mobo, Monstres

Les Cahiers japonais : Un voyage dans l'empire des signes

Les Cahiers japonais : Le vagabond du manga

Les Cahiers ukrainiens

Les Cahiers russes

Gauloises
Dessin d'Andrea Serio

La ballade de Hambone
Dessin de Leila Marzocchi, 2 tomes parus

Le jour où... France info, 25 ans d'actualités
Collectif

Éditions Albin Michel

La léthargie des sentiments

Éditions Amok

Sinatra

Éditions Casterman

Fats Waller
Récit de Carlos Sampayo

5 est le numéro parfait

L'alligator : dis-moi que tu ne veux pas mourir
Récit de Carlotto

Éditions Les humanoïdes associés

L'enfer des désirs

Éditions Ici même

Encre sur papier : Art book

Kokoro

Symphonie à Bombay

Éditions Nocturne

Chet Baker *(livre-disque)*

Casino *(livre-disque)*

Éditions Vertige Graphic

Baobab *(2 tomes parus)*

www.futuropolis.fr

Titre original : Quaderni Ucraini, Diaro di un'invasione

© Igort. This edition published in arrangement with Grandi & Associati
© Futuropolis 2023 pour la présente édition.
Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Traduction de Laurent Lombard
Lettrage de Tristan Jaudeau
Éditeur : Alain David.

Cet ouvrage a été imprimé en décembre 2022
sur du papier Condat Mat Périgord 135 g.
Imprimé chez Pollina, Zone industrielle de Chasnais,
85407 Luçon Cedex, France.

Dépôt légal : février 2023
EAN : 978-2-7548-3516-9
Numéro d'édition : 546178
F00429

[Les cahiers Ukrainiens]

JOURNAL D'UNE INVASION

Un récit-témoignage d'Igort

Traduit de l'italien par Laurent Lombard

FuturopolisFuturopolis

Une guerre n'est jamais qu'une saloperie de guerre.

Il n'y a pas d'épopée, pas de gloire, que de la misère.

Misère et cendre

Ukraine, 2022

L'hiver est glacial en Ukraine, mais le printemps n'est pas non plus une partie de plaisir. En ce 24 février, le pays, envahi, attaqué sur plusieurs fronts, allait oublier le gel pour se consacrer au feu qui dévorait, l'un après l'autre, les infrastructures, les aéroports, les casernes, les entrepôts, les réseaux d'eau, les gazomètres et les bâtiments civils.

La nuit illuminée par la lueur des feux, le silence entrecoupé du grondement des explosions allaient devenir un spectacle tristement habituel en Ukraine.

Février

" Aïe aïe aïe. " Ce sont les premiers mots que j'entends, en ce matin du 25 février, tandis que ma femme Galya et moi préparons les filles pour l'école. "Ils sont entrés. Les Russes sont entrés en Ukraine."

Ainsi commence, avec le froid qui s'insinue dans les os, la prise de conscience qu'une nouvelle guerre a éclaté aux portes de l'Europe. Je m'appelle Igor, je suis italien. Igor est mon vrai prénom, un prénom russe.

Mes parents étaient amoureux de la culture russe, de la littérature russe, de la musique russe. J'ai grandi en écoutant les histoires des grands écrivains par la voix de ma grand-mère, avant même que j'apprenne à lire...

Les grands écrivains étaient comme les oncles d'une famille nombreuse, sondant l'âme humaine dans ses moindres recoins. Je me souviens de la lumière dans les yeux admiratifs de ma grand-mère. Ils étaient les maîtres qui enseignent à comprendre qui nous sommes.

J'entrais en empathie avec ce regard sévère ou ironique, doux ou abyssal, qui portait à considérer les affaires humaines avec indulgence et compréhension.

Gogol a décrit, avant Kafka, quelque chose qu'avec les années je commencerais à saisir, ou plutôt à expérimenter, en fréquentant ces terres.

La folie de certains mécanismes de pensée qu'il fallait bien entendu explorer, raconter, sans ménagement, sans s'épargner des plongées dans l'océan du grotesque.

Le grotesque de la Grande Mère Russie a engendré des modalités, des pratiques, des visions qui ont toujours laissé les Occidentaux atterrés. Sans outils de compréhension. Cette mentalité tordue et complaisante que Kapuscinski appelait "bourbier". Ou que Churchill a définie en ces termes : une devinette, enveloppée dans un mystère à l'intérieur d'une énigme.

Aujourd'hui, les canons tonnent. Les bâtiments s'émiettent. Il n'y a pas de place pour l'ambiguïté dans ce domaine.

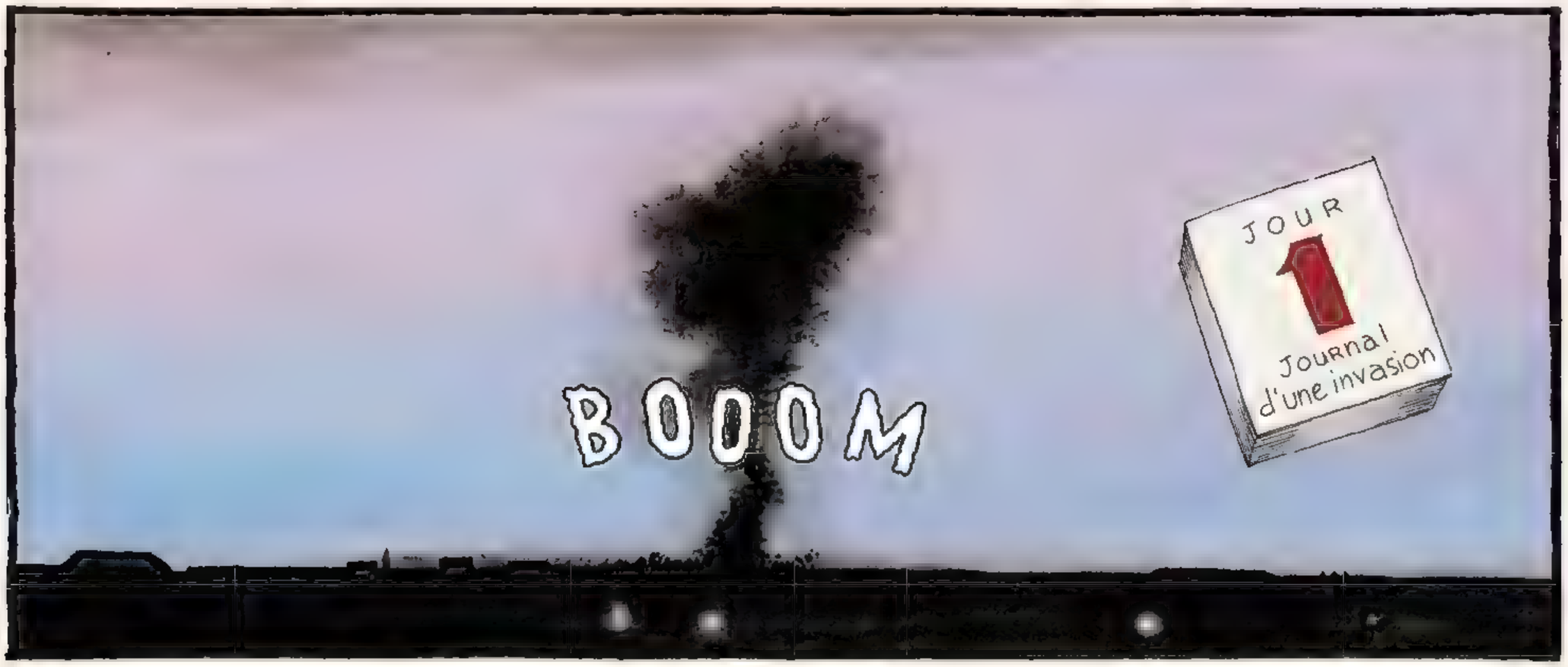
La destruction a débuté. Et maintenant ? Comment puis-je penser que l'armée de cette terre, qui m'est si intime, piétine le sol et réduise en poussière la vie d'êtres chers ? Il s'agira de jours et de nuits au cours desquels le désarroi deviendra prise de conscience, puis douleur.

La guerre a commencé, le printemps, lui, tarde à venir.

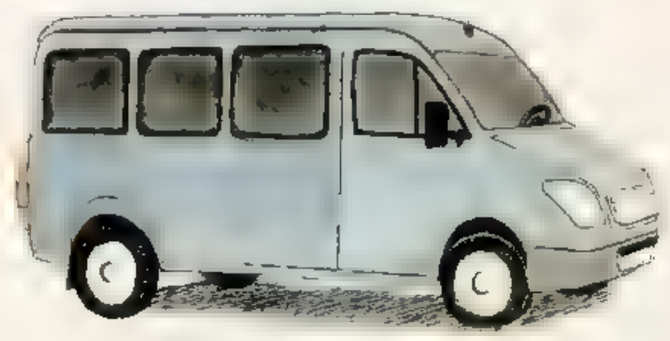
Chroniques par téléphone

Le téléphone ne cesse de sonner ces jours-ci. Les récits que vous allez lire sont des témoignages de femmes et d'hommes assiégés. Des personnes qui n'auraient jamais imaginé attirer l'attention de nous tous. Des gens qui vivaient une existence normale.

Sveta. Sveta appelle le matin même. Elle parle très vite. Elle dit que l'aéroport de Dnipropetrovsk a été bombardé. La ville où je me suis marié. La ville où j'ai vécu pendant plus de deux ans. Quelle tristesse de penser que c'est de là que je suis parti pour Moscou.

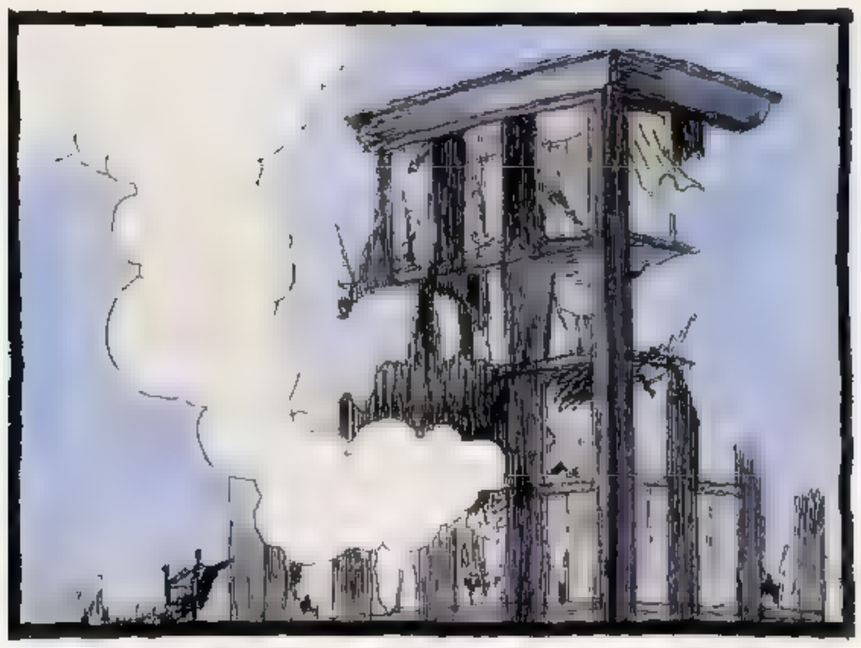


Dix minutes plus tard, Maksim a appelé. Il travaille habituellement en Belgique, il a 27 ans. Il est revenu pour des vacances en Ukraine, chez lui. Sa mère est morte du Covid en cinq jours, il était loin. Il voulait revoir sa famille. Maintenant qu'il est piégé, il nous a demandé une lettre d'invitation pour sortir. Mais tous les aéroports sont fermés.



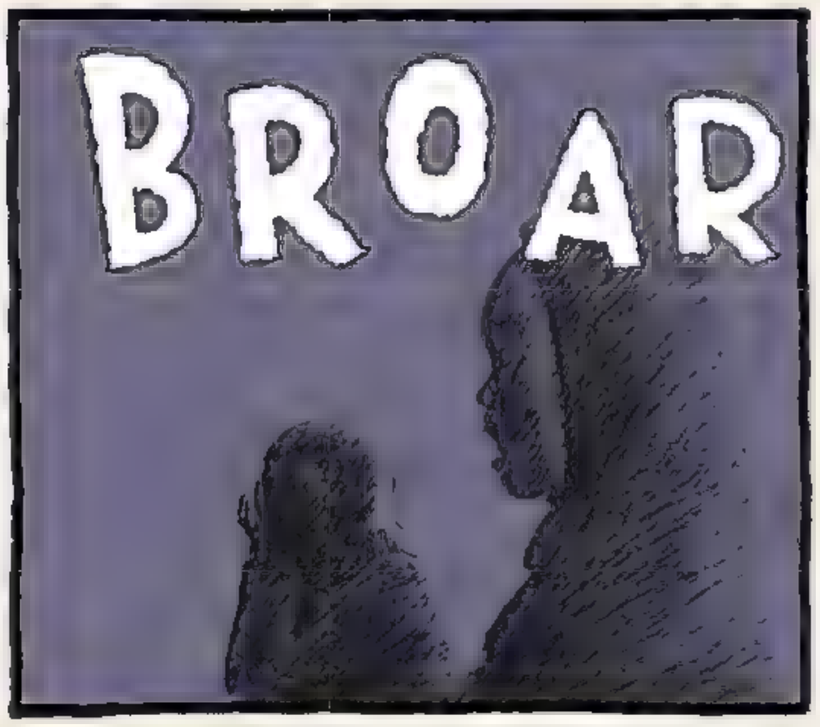
Il veut tenter le coup avec un minibus, de ceux qui transportent 12 personnes, le véhicule le plus commun en Ukraine. Il dit qu'à la frontière polonaise, on pourrait le laisser passer. Mais ce sont des nouvelles incertaines, la situation évolue d'heure en heure. Il y a déjà des dizaines de milliers de voitures sur la route.

Yulia raconte qu'à Kiev, en direction de l'aéroport, après le fleuve Dniepr, deux immeubles de neuf étages ont été bombardés. Ils se sont écroulés. Ce n'était pas des cibles militaires, ni des infrastructures, juste des bâtiments ordinaires.



Elle, son mari et leur enfant ont déjà fait leurs bagages.

Le petit aérodrome pour avions légers près de Marioupol a été rasé.
Et avec lui les maisons de ceux qui vivaient à proximité.



Dans l'école voisine, les enfants pleuraient et criaient dans le noir parce qu'ils sentaient les murs du bâtiment trembler.

Les mauvaises nouvelles vont vite, de bouche à oreille, et se répandent, pire qu'une épidémie. Voilà pourquoi, dans la steppe, Petya et Maksim n'ont pas réussi à cacher la situation à la babouchka Emilia.

Les villageois pleuraient dans la rue. Elle a demandé ce qui se passait et ils lui ont dit que les Russes étaient entrés, qu'ils arrivaient.

Alors Emilia a compris.

Elle vit seule depuis la mort de son mari. Et les journées à attendre un quelconque visiteur seront de plus en plus longues car personne n'a envie de tomber sur un barrage routier des envahisseurs.

Sauf si les envahisseurs se mettent à ratisser, maison par maison.

Alors ce sera tout bonnement la fin.

Ainsi une guerre a débuté. Aujourd'hui. Avec les voix agitées au téléphone, depuis le champ de bataille. Les sanglots, les peurs qui émergent, les bribes de parole. Soudain, tout change. Il faut s'habituer à l'angoisse. Alors tu te demandes si tu peux aider, et comment.

Le téléphone sonne et les nouvelles s'accumulent, en désordre. Les questions fusent. De la part de ceux qui te demandent des informations qui là-bas n'arrivent sans doute pas. Alors toi, qui es loin et qui écoutes tous les reportages, lis tous les journaux, regardes toutes les émissions spéciales à la télé, tu t'informes, tu tentes de rassurer. Et tu mens. Tu t'entends donner des versions édulcorées de nouvelles qui ne sont absolument pas bonnes.

Tu mens car si ton cerveau refuse d'accepter ce que tu entends et lis, comment celui qui est prisonnier de ce cauchemar pourrait-il le faire ?

Ta pensée divague vers les endroits que tu as vus, les villes où tu as vécu, les aéroports où tu as passé des heures. Et tu sais qu'à partir de maintenant, ils ne seront jamais plus les mêmes. Et tu te sens bizarre de penser à ça parce qu'il est clair que les sentiments normaux, les pensées normales, ne sont plus permis. La guerre est là.

Les informations, horribles, inimaginables il y a seulement quelques mois, se chevauchent.

À partir d'aujourd'hui, 25 février, la loi martiale entre en vigueur. Plus un homme entre 18 et 60 ans ne peut quitter l'Ukraine.

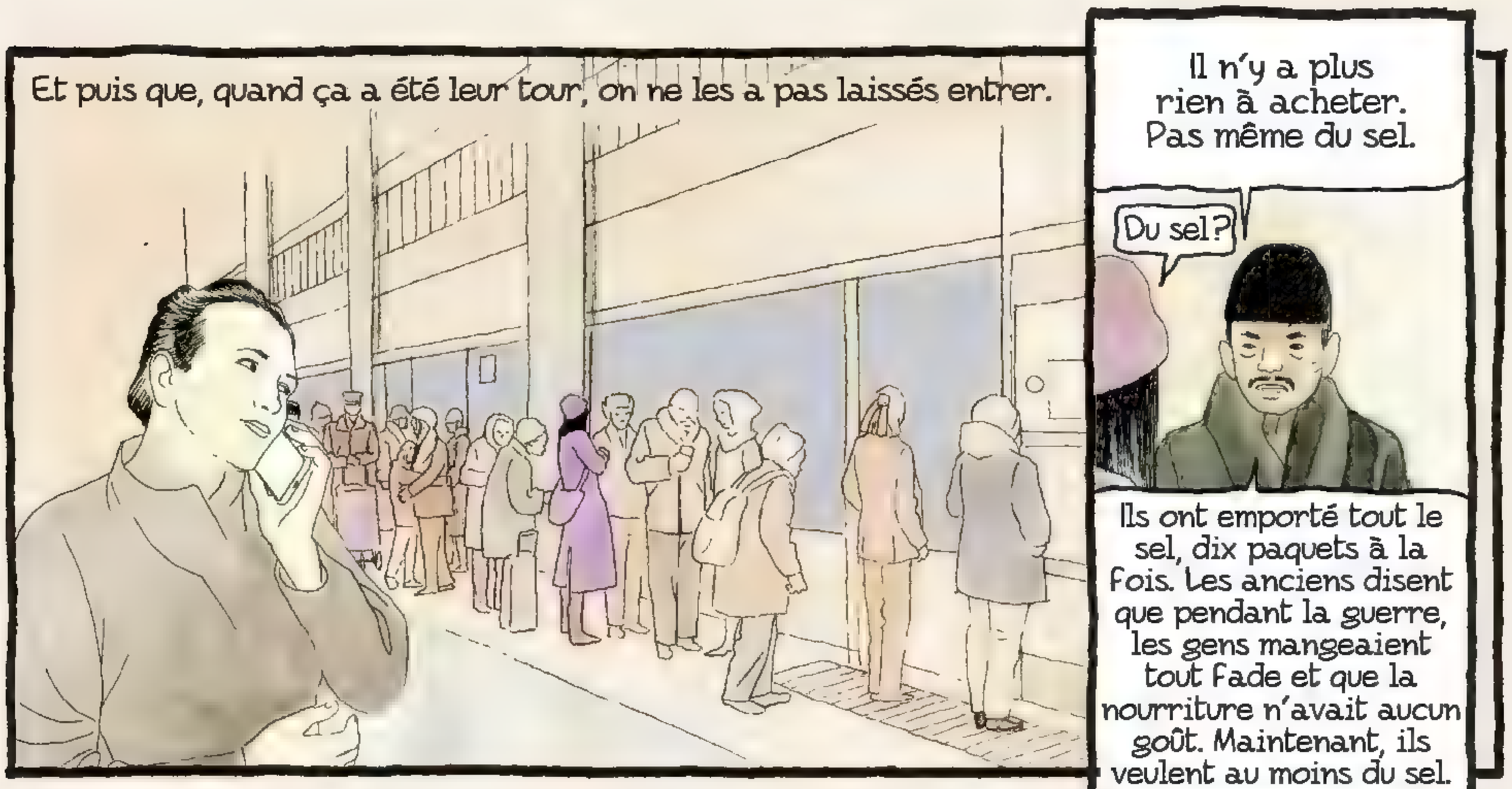
Yura, 22 ans, se cache dans son appartement à Kharkiv. Il filme les bombardements depuis sa fenêtre.

Maksim, bientôt 28 ans, est de retour dans son village de la steppe, près de Melitopol. Tout espoir d'en partir s'est envolé.

La sœur d'Olya est infirmière. Sa ville est sous les bombes. Des soldats ukrainiens se sont présentés à l'hôpital, ils l'ont réquisitionné avec plusieurs médecins et l'ont emmenée dans un hôpital de campagne de fortune.

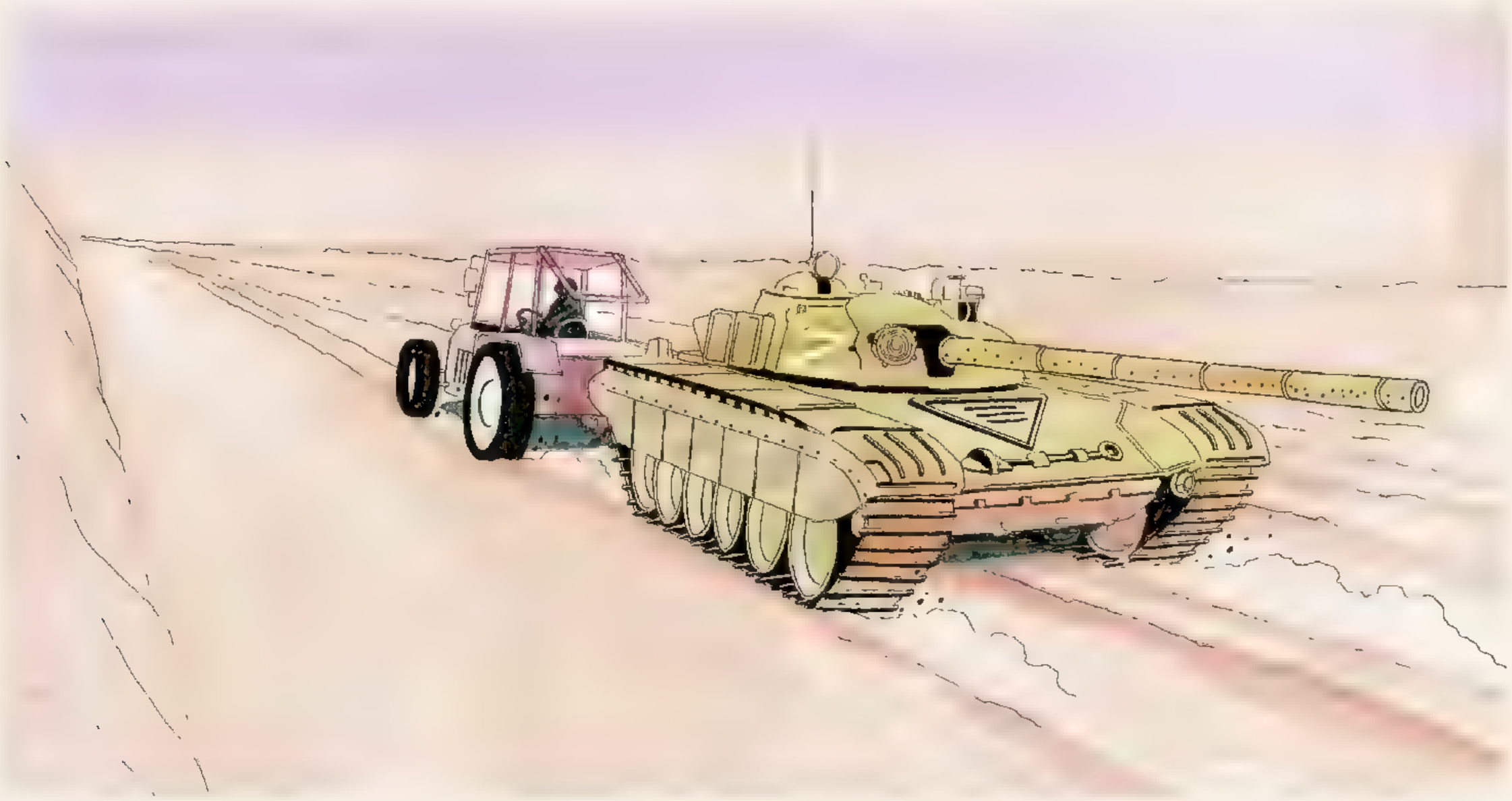
Depuis le camion qui l'a transportée à l'arrière du front, en dehors de la ville, elle n'a pu passer qu'un seul coup de fil pour prévenir son mari et sa fille de 4 ans qu'elle ne rentrerait pas du travail.

Masha appelle Galya, elles n'ont pas été en contact depuis longtemps. Sa voix est douce. À Dnipropetrovsk, on a peur de sortir. Elle dit qu'elle a attendu son petit ami après le travail, puis qu'ils sont allés faire des courses. Devant le supermarché, une énorme file d'attente. Ils ont attendu presque trois heures.



L'invasion des troupes russes (140 000 hommes) commence sur plusieurs fronts. L'Ukraine est attaquée par le nord, l'est, le sud. Une avancée imposante, une guerre à grande échelle qui va bouleverser l'Europe. Il y a ceux qui croient en une guerre éclair. En trois jours, ils veulent prendre Kiev, remplacer le gouvernement démocratiquement élu (avec 73 % des voix) et ramener l'Ukraine dans le giron de la Grande Mère Russie.

Mais ce n'est pas si simple, semble-t-il. L'avancée subit ses premiers coups d'arrêt. Des chars sans essence se trouvent immobilisés sur les routes. Les actes de résistance se succèdent, certains se moquant de l'armée russe. À Lyubymivka, des tsiganes volent un char russe et en font don aux combattants ukrainiens. Ils le remorquent avec un tracteur, sans se soucier du risque d'être fusillés par un peloton d'exécution.



En quelques heures, la vidéo fait le tour du monde. "Je connais ces tsiganes", me dit J. "Ma grand-mère a vécu là-bas il y a des années et je me souviens encore où sont leurs maisons. Ils travaillaient pour nous dans les champs en échange de cochons."

La violence et la dévastation ont débuté. Mais cela n'a pas empêché une femme d'Ichni d'affronter un soldat russe armé de pied en cap.

Beaucoup d'infiltrés russes se font passer pour des Ukrainiens. Ce sont des saboteurs qui tracent des marques à la craie sur les cibles civiles à frapper. La méfiance grandit.

Même un jeu pratiqué dans l'enfance peut s'avérer utile. Palyanytsya (le pain rond) a un son que les Russes ne peuvent pas prononcer comme les Ukrainiens. Autrefois, on y jouait, et tout le monde riait si un enfant russe prononçait ce mot de façon maladroite.

Aujourd'hui, c'est un signe de reconnaissance qui parle de l'ennemi. À part ça, c'est la faim. Faim des assiégés qui peinent à acheter de la nourriture à cause des bombardements, et faim des envahisseurs qui ont épuisé les rations K fournies par l'armée en quantité très limitée et périmées depuis sept ans.

Une petite localité près de Sumy. Nord de l'Ukraine. Deux jeunes hommes font la queue, attendant leur tour devant une épicerie.

Puis quelqu'un remarque un détail. Ils portent tous deux des brodequins neufs et brillants. Des bottes identiques.

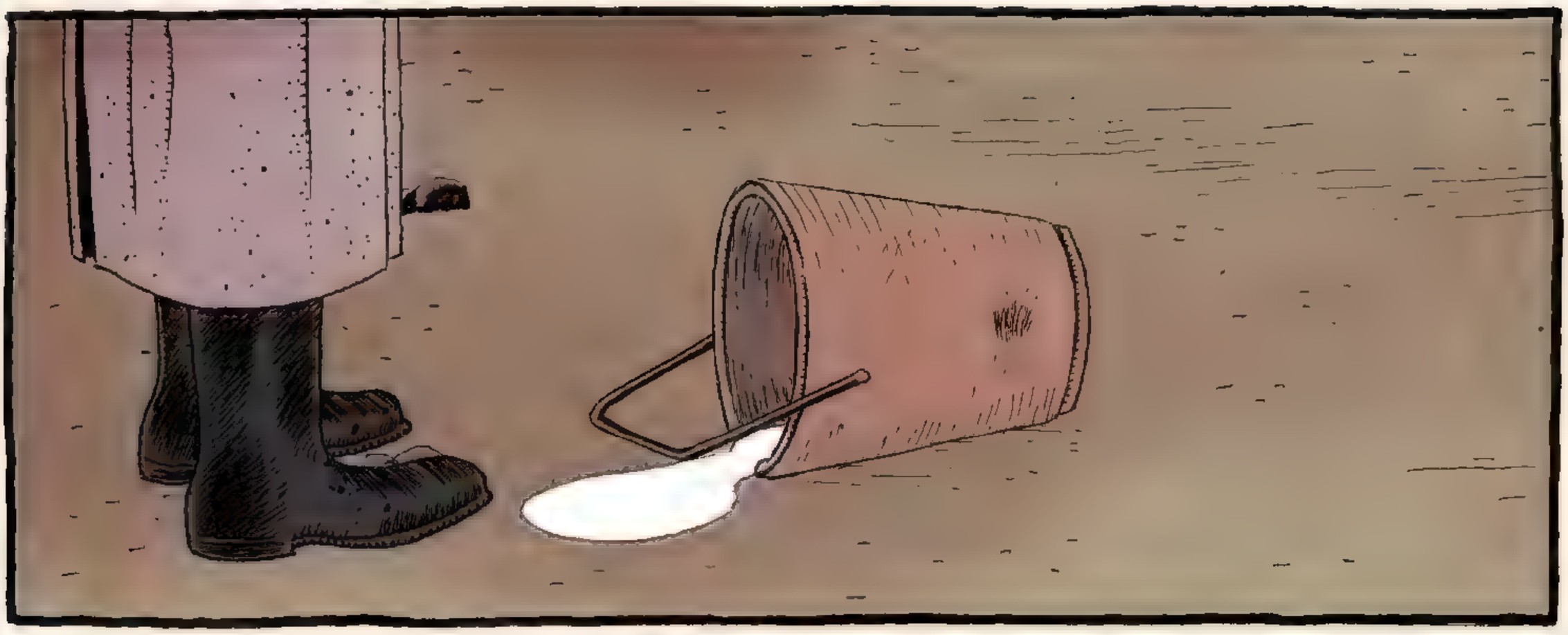
Une babouchka à la langue bien pendue peut être mortelle.

Les garçons s'inquiètent, ils ont suscité trop d'attention. Avec un prétexte, ils s'éloignent dare-dare.

Quelques heures plus tard, une vieille femme du village signale qu'on lui a volé l'une des kufaika de son mari.

Elle dit que quelqu'un s'est introduit dans son cellier, à côté de l'étable, et a mangé des concombres et des tomates en saumure ainsi que deux pots de confiture.

Elle a trouvé le seau de la traite renversé.



Comme si ce quelqu'un avait pris la peine de traire la vache dans l'étable pour en boire le lait.

Deux uniformes russes ont été trouvés, non loin de là, abandonnés dans la neige.

On donne la chasse à ces deux jeunes.

BOOM

Au début, ça ressemble à un récit russe de jadis. On a du mal à croire que tout a vraiment lieu. L'artillerie pilonne les villes, l'infanterie avance et occupe les villages. Les missiles tombent les uns après les autres.

C'est ainsi que l'actualité, sous la forme d'un déluge de nouvelles et d'images, s'impose.
Ce que nous voyons, c'est une guerre en direct.
Les corps s'effondrent comme des marionnettes. Les nuages de poussière cadrés par les drones sont d'une beauté irréelle. Les immeubles s'écroulent comme des châteaux de cartes. Ça inspire la consternation, la panique.
Comment tu peux ne pas imaginer que là, sous ces décombres, il y avait des vies humaines comme la nôtre ?

Une guerre typique du XX^{e} siècle aux portes de l'Europe.
Une guerre entre le plus vaste pays du monde, la Russie, puissance nucléaire, mais peu peuplée, et un pays de la taille d'un État européen.

Superficie Russie 17 100 000 km^{2}

Habitants 144,1 millions

Superficie Ukraine 603 548 km^{2}

Habitants 44,13 millions

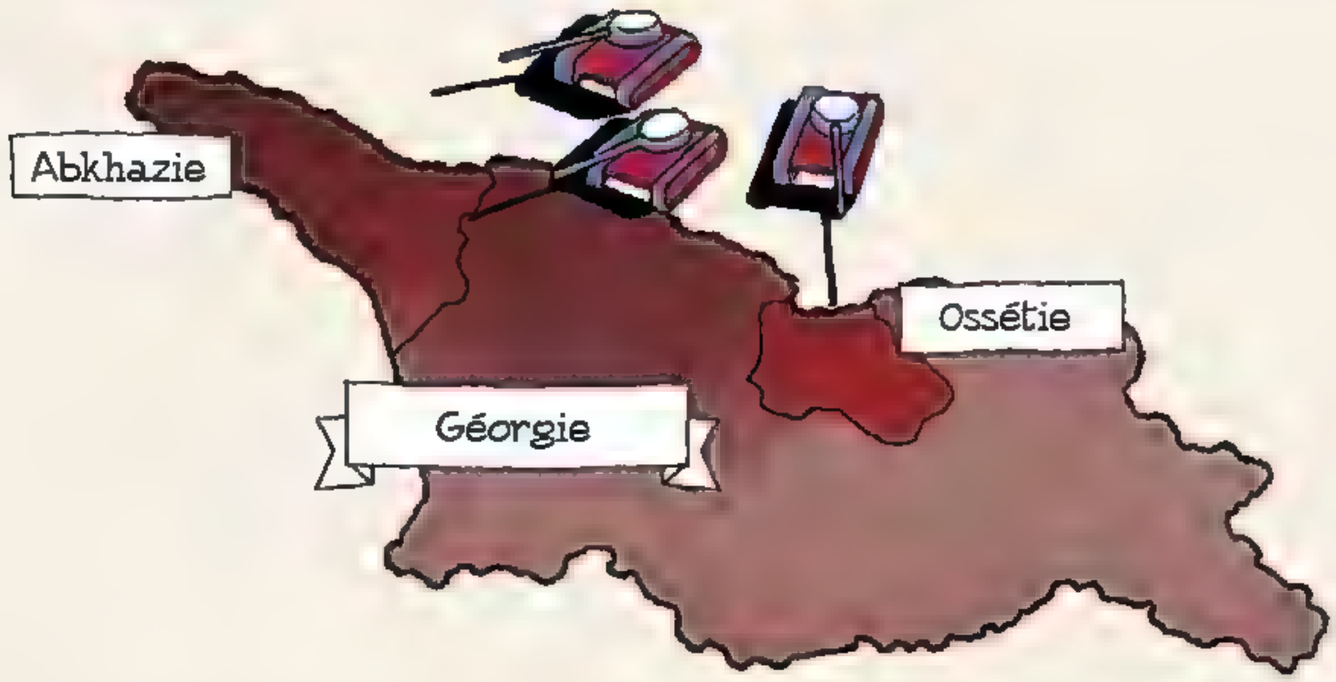
Un pays 28 fois plus grand que l'autre n'a que 100 millions d'habitants de plus.

Du reste, les premiers jours sont comme ça, comme un film au ralenti. Mais ce n'est pas un film, pas du tout. Ça, c'est la vie qui s'écoule, mais d'une manière non naturelle.
Et le cerveau génère des questions :

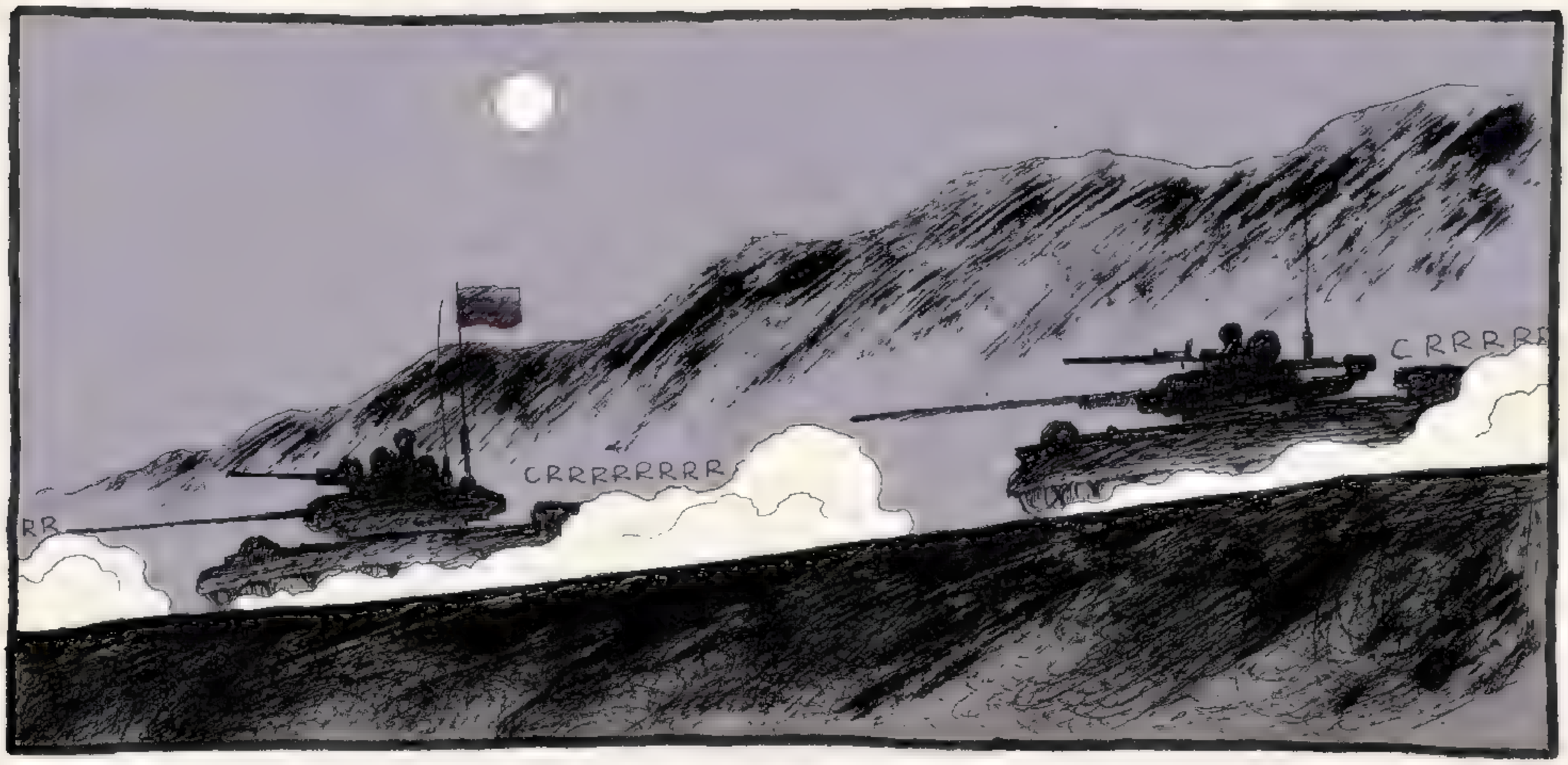
Combien de temps ça va durer ?

Tout le monde dit que ça ne durera pas longtemps. Parce qu'en Crimée ça n'a pas duré longtemps. Parce qu'en Géorgie ça n'a pas duré longtemps.
Mais pas dans d'autres guerres russes. Pas en Tchétchénie.
Et cette étrange guerre rampante, la guerre du Donbass, dure depuis longtemps. Depuis au moins huit ans.

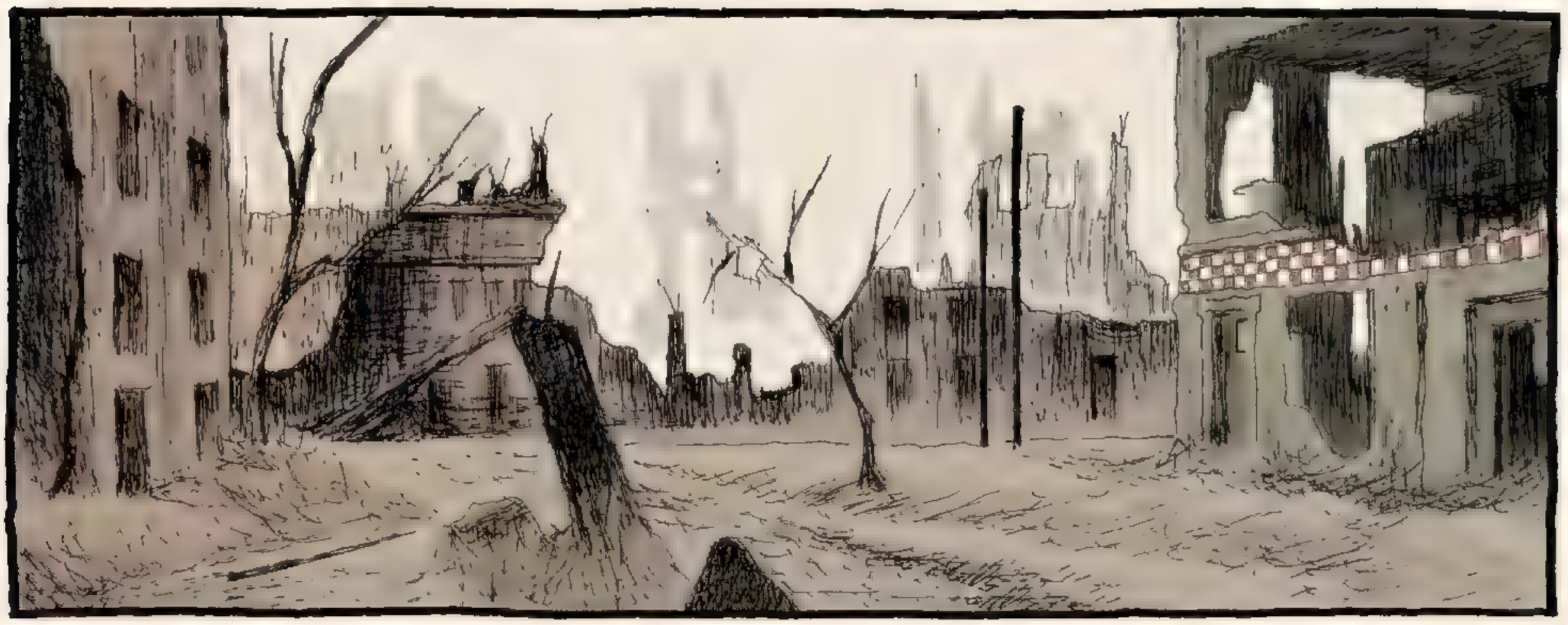
Août 2008. La Russie de Poutine envahit la Géorgie. Après s'être déjà emparée de l'Abkhazie et de l'Ossétie.



Auparavant, dans les années 1990, la Russie avait écrasé la Tchétchénie au cours de deux guerres dévastatrices. Comment ce petit État caucasien, avec ses 1,2 million d'habitants, osait-il résister ?



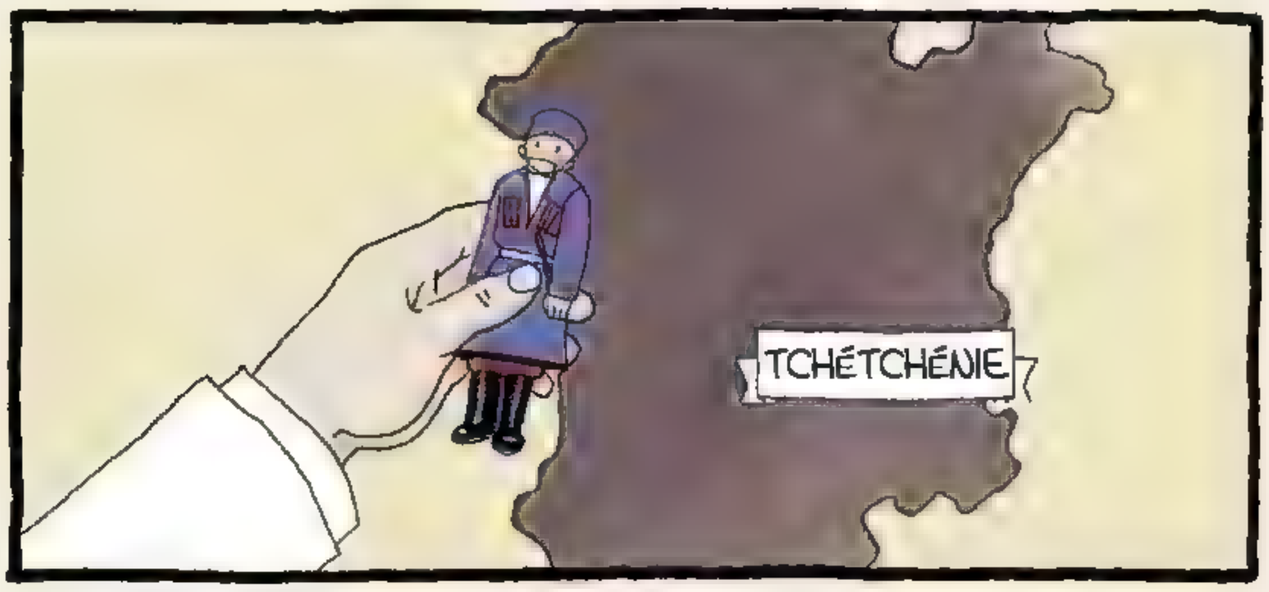
Poutine y a envoyé 1,2 million de soldats en dix ans. Les tapis de bombes avaient rasé Grozny, la capitale, la réduisant à un tas de poussière et de gravats.



Et tant de gens étaient morts. Soldats, femmes, vieillards, enfants, hommes, et des animaux, tout ce qui respirait, ça ne faisait aucune différence. Les Tchétchènes s'étaient déraisonnablement obstinés. Une main de fer était nécessaire. Pour montrer, au monde entier et à toutes les anciennes Républiques soviétiques, qui commandait.

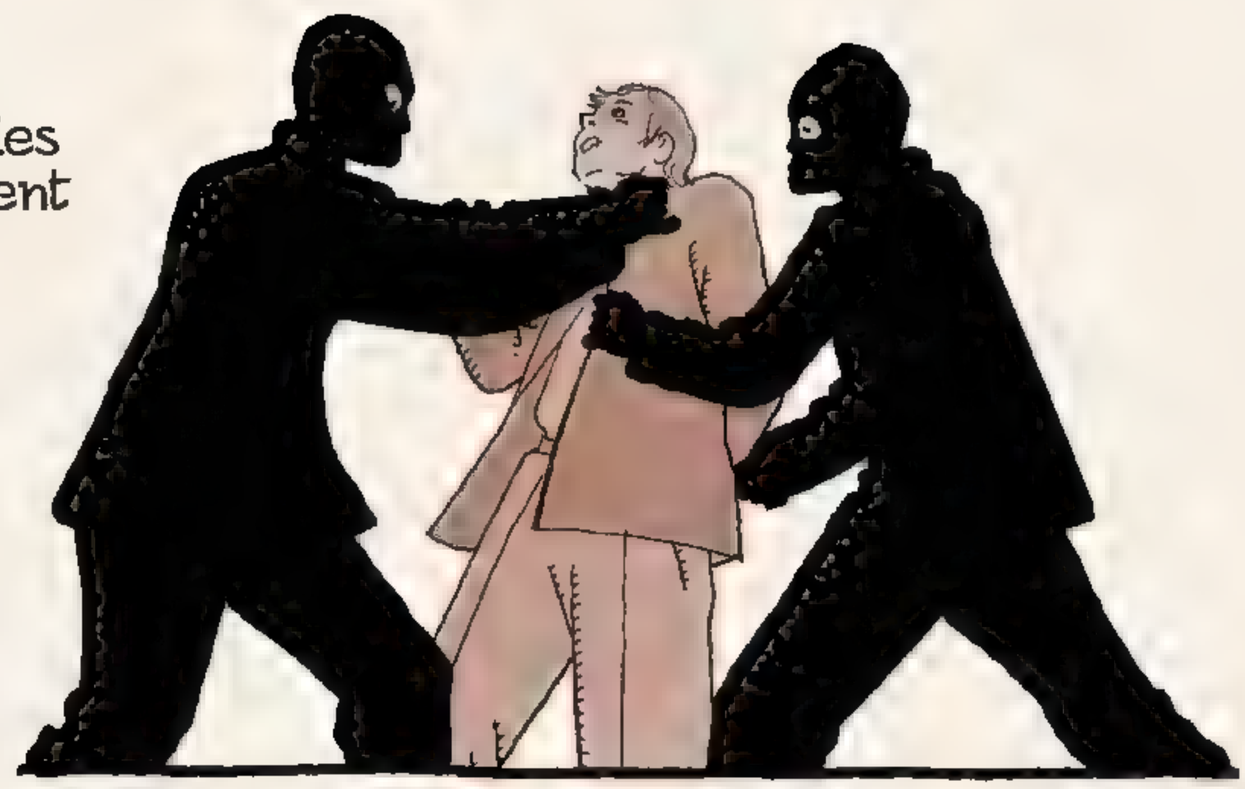
Le monde avait regardé. Et le Kremlin s'était installé.

Une fois mis en place un gouvernement fantoche dans ce petit État dans les montagnes duquel est extrait 1 % du pétrole russe, ce qui n'est pas vraiment négligeable, le silence est revenu.



Mais ensuite, en 2004, le président Kadyrov a explosé. Un assassinat pendant le défilé pour la fête de la victoire, quelques mois après son investiture, et aussitôt Poutine l'avait remplacé par son fils Ramzan, un jeune homme impitoyable qui allait apprendre vite.

Des militants des droits de l'homme ou des sympathisants présumés, voire même de simples témoins, ont été impitoyablement enlevés, torturés et tués.

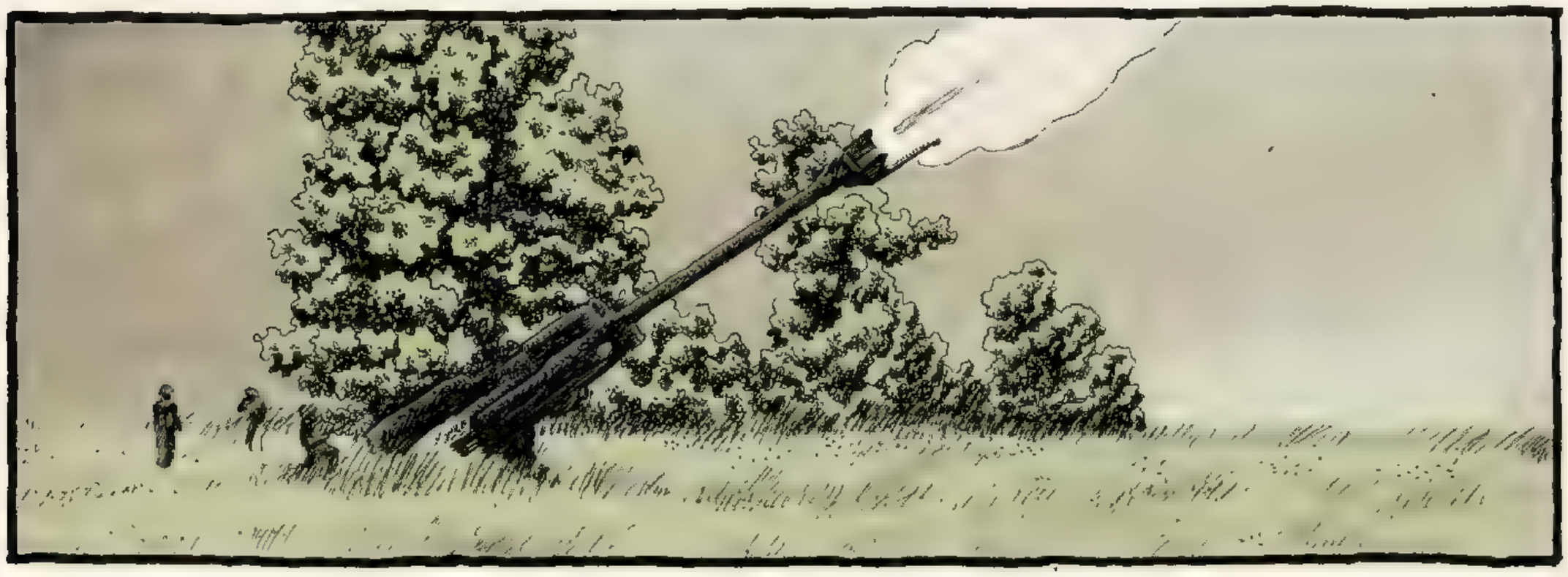


Et très vite, une fois étouffés les troubles, le silence a été obtenu avec la terreur des escadrons de la mort qui régnaient en maîtres.
Les homosexuels ont été persécutés avec un plaisir sadique par Kadyrov lui-même, qui avait gagné sur le terrain le titre de "boucher de Grozny".

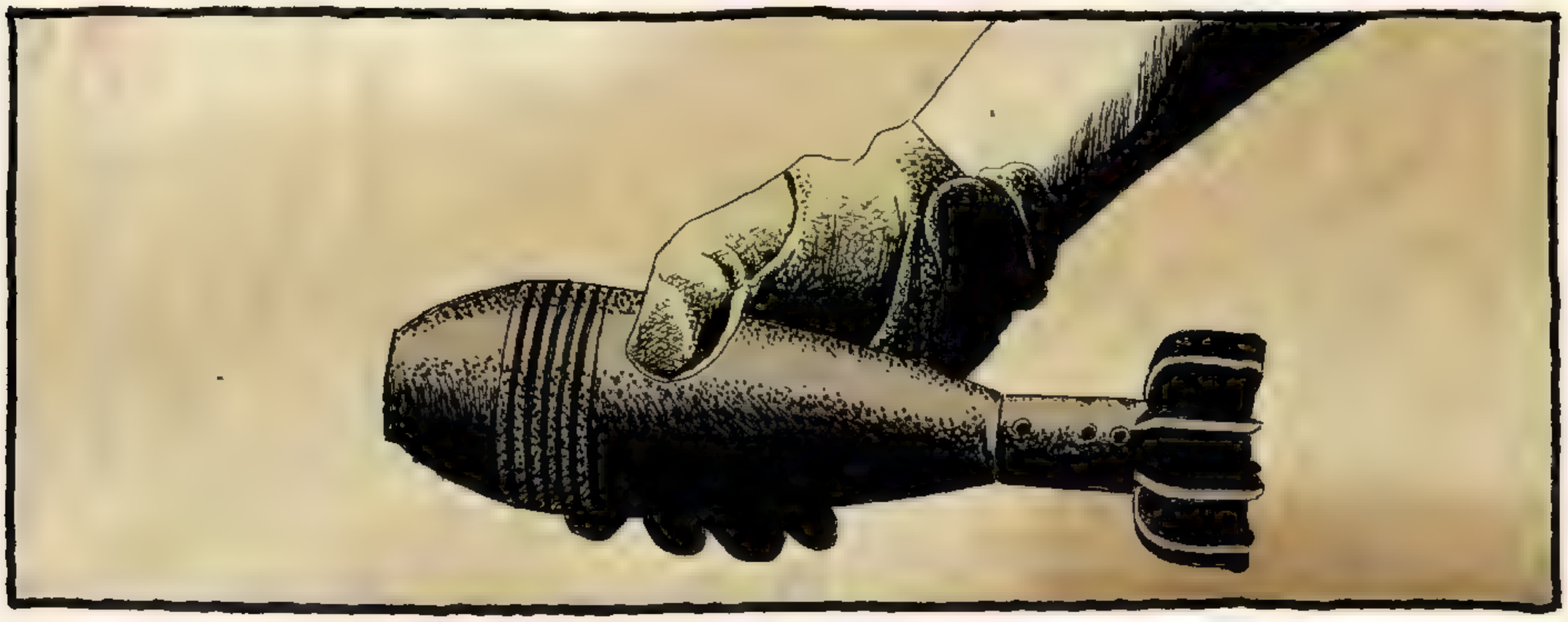
Rien de nouveau, puisqu'une croisade similaire contre les droits des homosexuels s'étend désormais à toute la Russie. Avec la bénédiction du patriarche de Moscou, Kirill (patrimoine estimé à 4 milliards de dollars).

Kadyrov et ses hommes sont aujourd'hui sur le sol ukrainien où ils combattent aux côtés des troupes russes, des séparatistes du Donbass et des Biélorusses.

Cette guerre non déclarée, qui a éclaté dans la nuit du 24 février 2022, avait déjà fait entendre le canon huit ans auparavant, causant plus de 14 000 morts des deux côtés, celui des séparatistes et celui de l'armée ukrainienne.
Le chiffre, mis à jour en mars 2022, fait état de 3 404 civils, 4 400 membres des forces armées ukrainiennes et 6 500 combattants rebelles pro-russes.



Depuis lors tout s'est passé au vu et au su de tous, mais l'Occident a fait semblant de ne rien voir. Un conflit hypocritement qualifié de "guerre de basse intensité", comme si les morts, pourvu qu'on n'en parle pas trop, étaient en quelque sorte moins graves.



Mais commençons plutôt par le début.
2014, avant la guerre dans le Donbass, une mise en scène bien orchestrée avait pris tout le monde au dépourvu. C'était une action anachronique, une bouffonnerie. Une armée d'hommes en vert, sans insignes distinctifs, avait pénétré en Ukraine, envahissant la Crimée.

Le président Obama avait appelé Poutine, lequel, jouant les naïfs, avait répondu ;

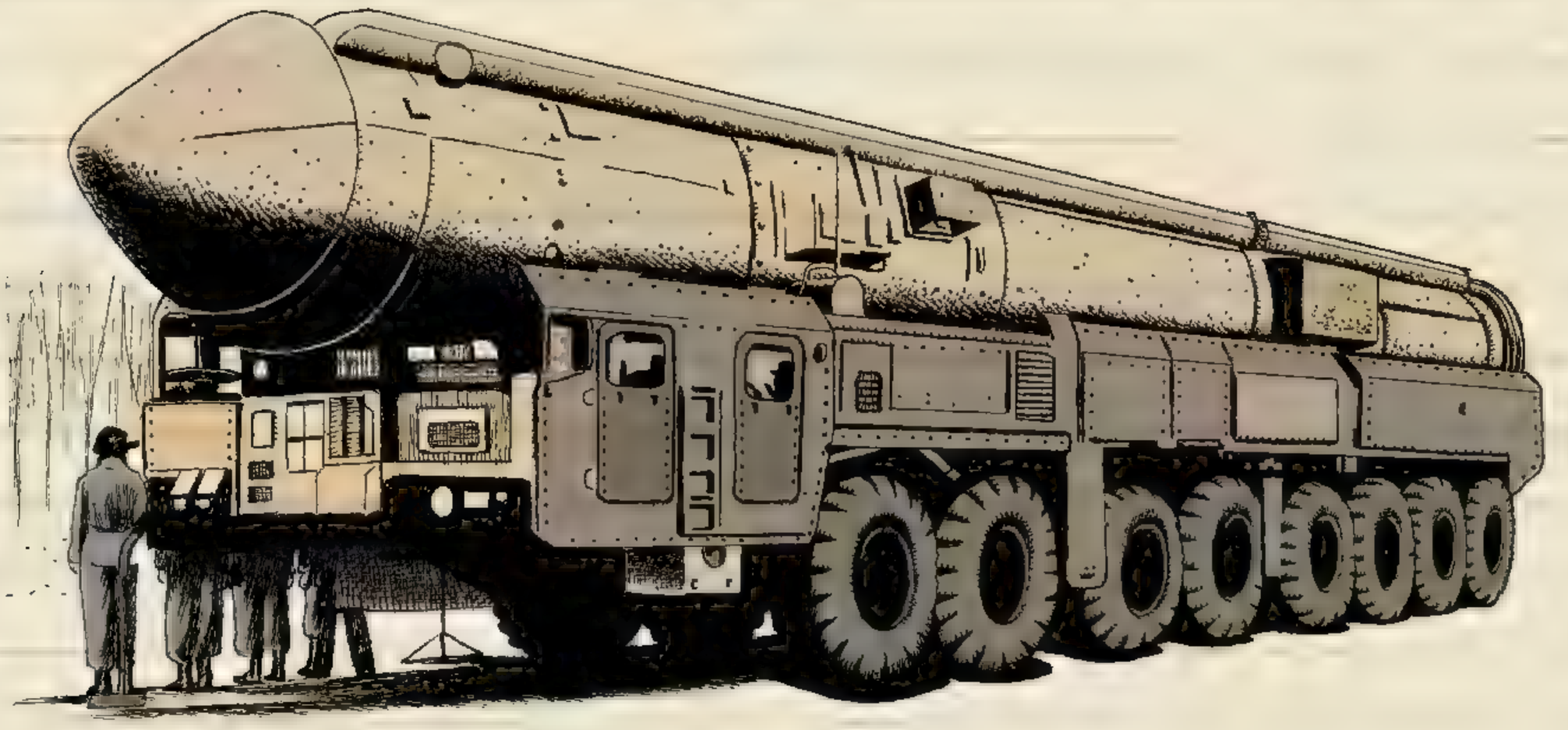
Il mentait, bien entendu.

Ses hommes et ses véhicules étaient en Crimée, pas besoin des services secrets pour en attester. Même un enfant pouvait le comprendre, d'autant que les hommes en vert sans insignes faisaient des selfies qu'ils postaient sur Vkontakte, le Facebook russe.

Un an plus tôt, début 2013, les commissaires russes à la conscription avaient envoyé des cartes d'ordre d'appel sous les drapeaux.
L'État proposait un engagement contractuel à des hommes entre 19 et 35 ans.
Destination l'unité militaire 31681 en charge du service d'information. Services spéciaux, direction stratégique du Sud-Ouest.
L'État recherchait des jeunes provinciaux "pas trop stupides et pas trop gâtés".

C'est dans ce corps de tireurs d'élite que s'est retrouvé Sergej Maksimov. Un parmi d'autres.

Fusilier Sergej Maksimov en Crimée



Les observateurs internationaux comprirent d'emblée que cette mascarade d'invasion sans insignes n'était pas à prendre à la légère, car elle réduisait à un chiffon de papier le mémorandum de Budapest.

Ce mémorandum, paraphé en 1994, tout juste 10 ans plus tôt, prévoyait que l'Ukraine, en échange de la garantie de son indépendance et de son intégrité territoriale, restituerait 1 800 têtes nucléaires à la Russie, laquelle s'engageait à les démanteler.

Vous avez bien compris : en échange de son indépendance et de son intégrité territoriale.
À la signature de l'accord international avaient participé, outre l'Ukraine et la Russie, les États-Unis, la France, le Royaume-Uni et par la suite la Chine.

Mais, pas à pas, en dépit des accords ratifiés au fil des années, la Russie ne cessa de poursuivre un dessein impérialiste bien défini.
Le "plan", élaboré par le philosophe Alexandre Douguine, se réclamait de théories sur l'homme slave, sur les valeurs traditionnelles et sur la guerre au libéralisme occidental, auquel il opposait une dictature du peuple qui, en fait, n'était rien d'autre qu'une simple dictature.
"L'homme slave n'est pas fait pour la démocratie", déclarait à l'unisson Vladimir Poutine, et, bien que ce projet impérialiste visât à assujettir les anciennes Républiques soviétiques, suscitant de nombreux problèmes diplomatiques, l'Europe, pour ne pas perturber les relations commerciales, préféra fermer un oeil.

Ce qui permit au Kremlin de poursuivre ses avancées. Et, quoique la théorie de la Russkij Mir, le monde panrusse rêvé par l'autocrate Poutine, fût fort attrayante, il était tout à fait évident, pour qui lisait entre les lignes, que sous les déclamations il y avait tout simplement une vision intéressée.

L'Ukraine, au territoire bien plus étendu que beaucoup d'autres anciennes Républiques soviétiques, est aussi très riche de ressources naturelles.

À la seconde place en Europe pour les réserves de gaz, elle possède :
10 % des réserves mondiales de fer,
6 % du titane,
20 % du graphite,
Et elle a les huitièmes réserves au monde de manganèse,
les neuvièmes d'uranium.

Le pays détient aussi de gigantesques gisements d'oxyde de lithium, estimés à 500 000 tonnes, des mines de nickel, cobalt, chrome, tantale, niobium, béryllium, zirconium, scandium, molybdène, d'or et de graphite. Ses immenses étendues de terre noire, la plus fertile au monde, lui permettent une production massive et l'exportation de blé et d'huile de tournesol.

Les ports de Marioupol et Odessa lui offrent un débouché direct sur la mer Noire pour l'exportation d'acier et de matières premières. Et l'Ukraine possédait auparavant Yalta et la Crimée, la perle touristique arrachée par l'invasion des soldats sans insignes et un référendum bidon qu'aucune puissance internationale n'a reconnu.

C'est précisément pour ces raisons, et pour la réalisation de ce dessein hégémonique, que l'Ukraine ne devait pas être autorisée à se tourner vers l'Ouest.
Poutine ne pouvait le permettre.
Et que la population ukrainienne désire des accords de libre-échange avec l'Europe et se soit clairement exprimée à ce sujet durant les journées de révolution sur la place Maidan, voilà qui a fini par donner naissance à une blessure de dix ans que le Kremlin voulait soigner avec le seul remède de sa connaissance : la guerre.

Année 2014.
Quelques mois après l'éviction
du président Ianoukovitch

RÉCIT DE JUIN

La guerre restait la seule option. Alors en Ukraine on commença à recruter des gamins, et on les envoya en mission, sans formation militaire.

Quand ils les virent arriver, dans un nuage de poussière qui se déposa sur des centaines de mètres sur les maisons d'Akimovka (oblast de Zaporozhskiy), les gens prirent peur. L'heure de l'affrontement était donc arrivée ? Puis on les observa mieux, ce n'était rien d'autre qu'une unité de jeunots, venus probablement protéger le gazoduc qui passe par Kherson. 120 à 150, dans les vingt ans. On les vit planter leurs tentes sur la terre desséchée, dans la chaleur suffocante du mois de juin 2014.

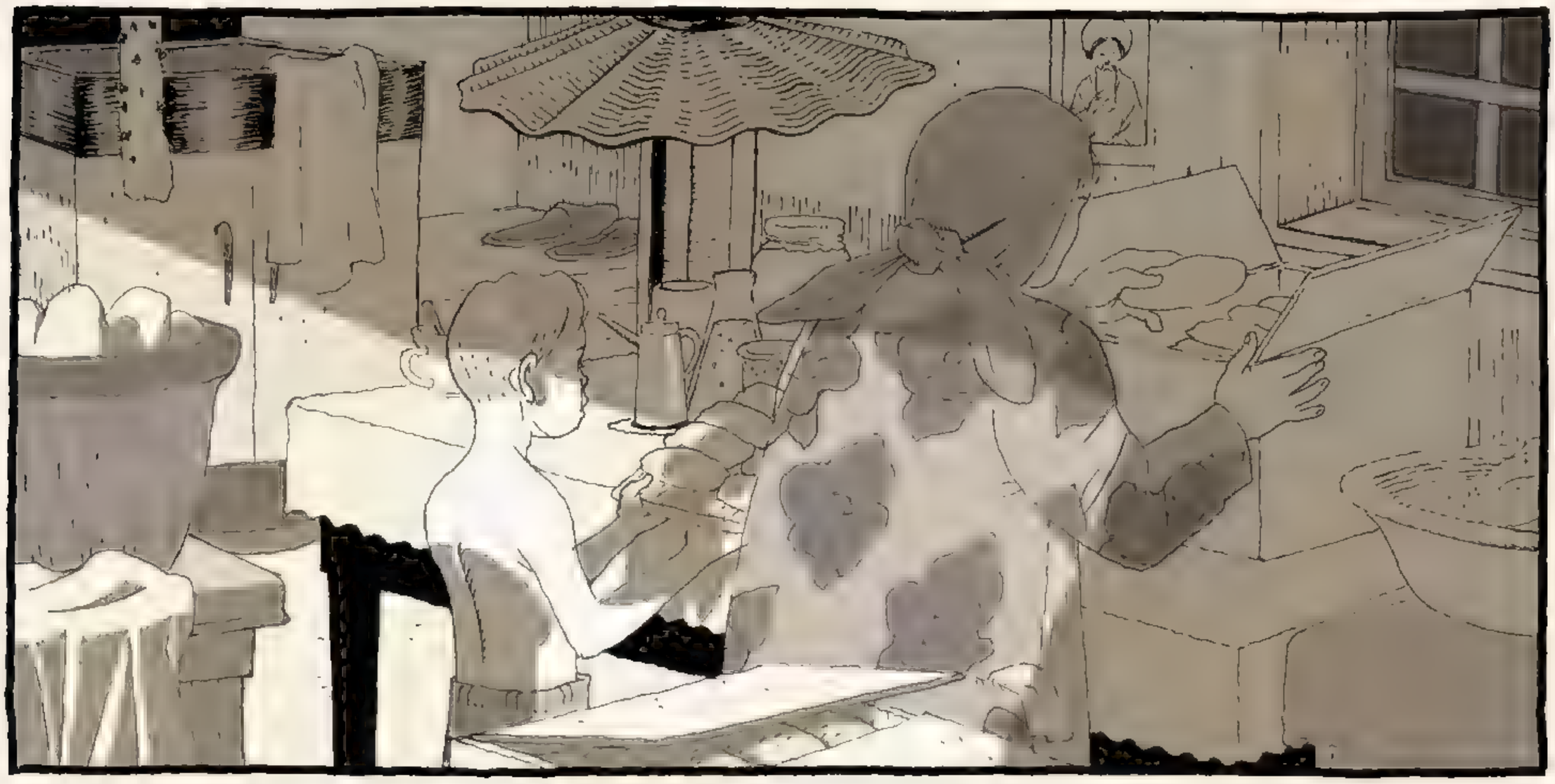
Ils s'organisèrent en petits groupes, chacun étant responsable de son équipement. Camions et véhicules blindés immobilisés, faute de carburant.
Et donc deux officiers partirent chercher assistance à l'état-major.
Ils auraient dû revenir, mais on n'en entendit plus parler. Les jeunes comprirent alors bien vite qu'ils allaient devoir se débrouiller seuls...

En trois jours, ils construisirent une intendance toute neuve. Anastasia leur donna avec plaisir un sac de patates et un autre de semoule de blé.

Puis d'autres villageois commencèrent à les faire venir chez eux et à leur offrir de la nourriture. Les vieux n'avaient pas oublié la dernière guerre, ils étaient passés par là et évoquaient entre deux larmes ces vieilles histoires.

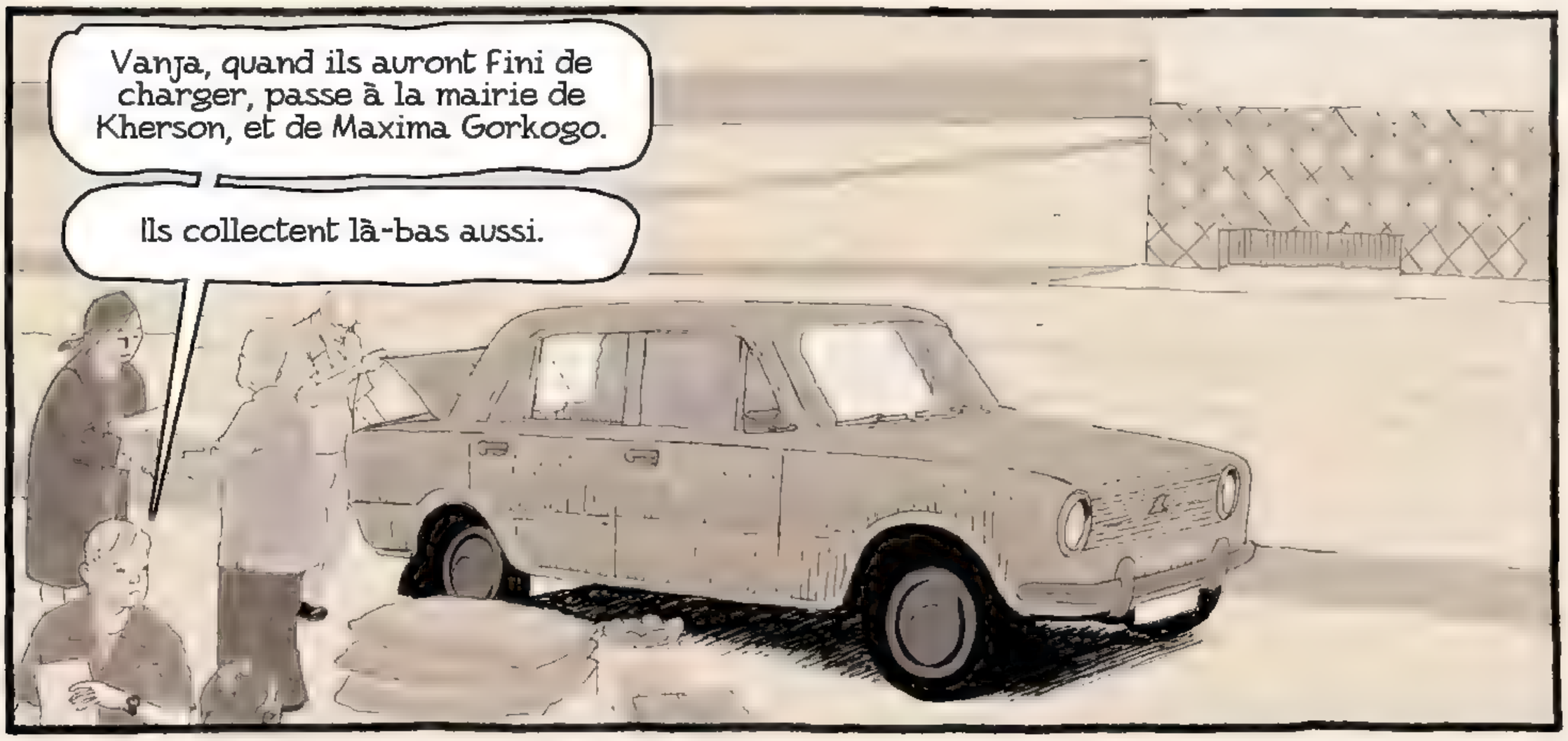
Avec les bâches des camions, les jeunes avaient dressé quelques tentes dans leur campement. Et avec des planches deux baraquements qu'ils avaient isolés avec du film plastique pour s'abriter de la pluie. Le peu de nourriture qu'ils arrivaient à se procurer était partagé équitablement, mais ils étaient nombreux. Et ils manquaient de tout. Ils puisaient l'eau du canal. En somme, ils étaient dans une mauvaise passe.

Du coup, les habitants du village commencèrent à se rendre à ce campement militaire de fortune pour leur apporter des bidons d'eau propre, du pain, de la farine, des légumes. On créa même un centre de collecte à la mairie. Les babouchkas venaient chaque jour dire bonjour et embrasser ces gamins qui auraient pu être leurs petits-fils.



L'une d'elles, Lena, était renommée pour ses pirojkis, les petits chaussons fourrés ukrainiens. Avec la farine, les pommes de terre, les oeufs que lui amenaient les autres villageois, elle en préparait chaque nuit des centaines. Puis elle les rangeait en bon ordre dans des boîtes que son mari ou des gamins du village apportaient sans tarder, chaque matin, aux soldats.
Bien vite ceux-ci se mirent à attendre ces pirojkis aussi bons qu'à la maison.

Puis les anciens, qui avaient compris, constatant que les jours passaient sans que rien ne change, inquiets pour ces garçons oubliés dans la steppe, prirent sur eux d'aller en référer aux autorités. Ainsi se présenta un député d'Akimovka, qui demanda de l'aide aux localités voisines. Les habitants apportèrent de chez eux du lard, du pain, des concombres au sel ou frais, des tomates, du lait, du fromage et tout un tas de choses, jusqu'à des chaussures et des blousons, tout ce qu'ils pouvaient donner.



Une femme apporta plusieurs paires de chaussettes chaudes, suscitant l'hilarité générale : on mourait de chaud. Mais, sans se laisser impressionner, elle rétorqua :
"Nos enfants auront besoin de ça aussi, plus tard."
Elle connaissait le temps russe, qui n'est jamais rapide, et prévoyait que la guerre allait se prolonger jusqu'à l'hiver.

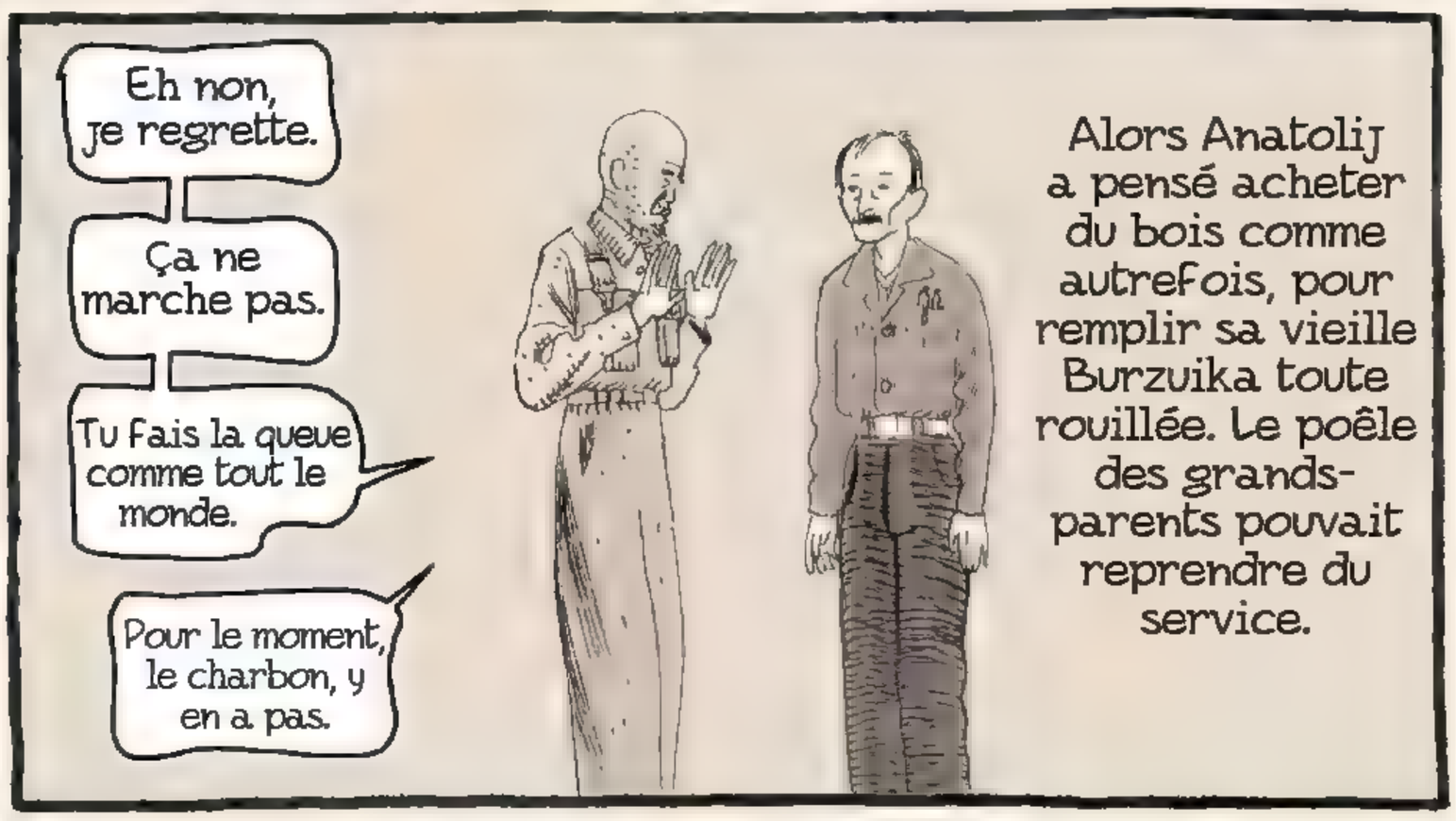
La 102e division cuirassée resta abandonnée dans la steppe pendant près d'un mois. Quand ils prirent congé des habitants du village, les jeunes les connaissaient tous par leur prénom. Le député d'Akimovka, on ne l'a plus revu. Il reviendra certainement pour les prochaines élections. Même les deux officiers restent volatilisés dans le néant.

Igort 2014

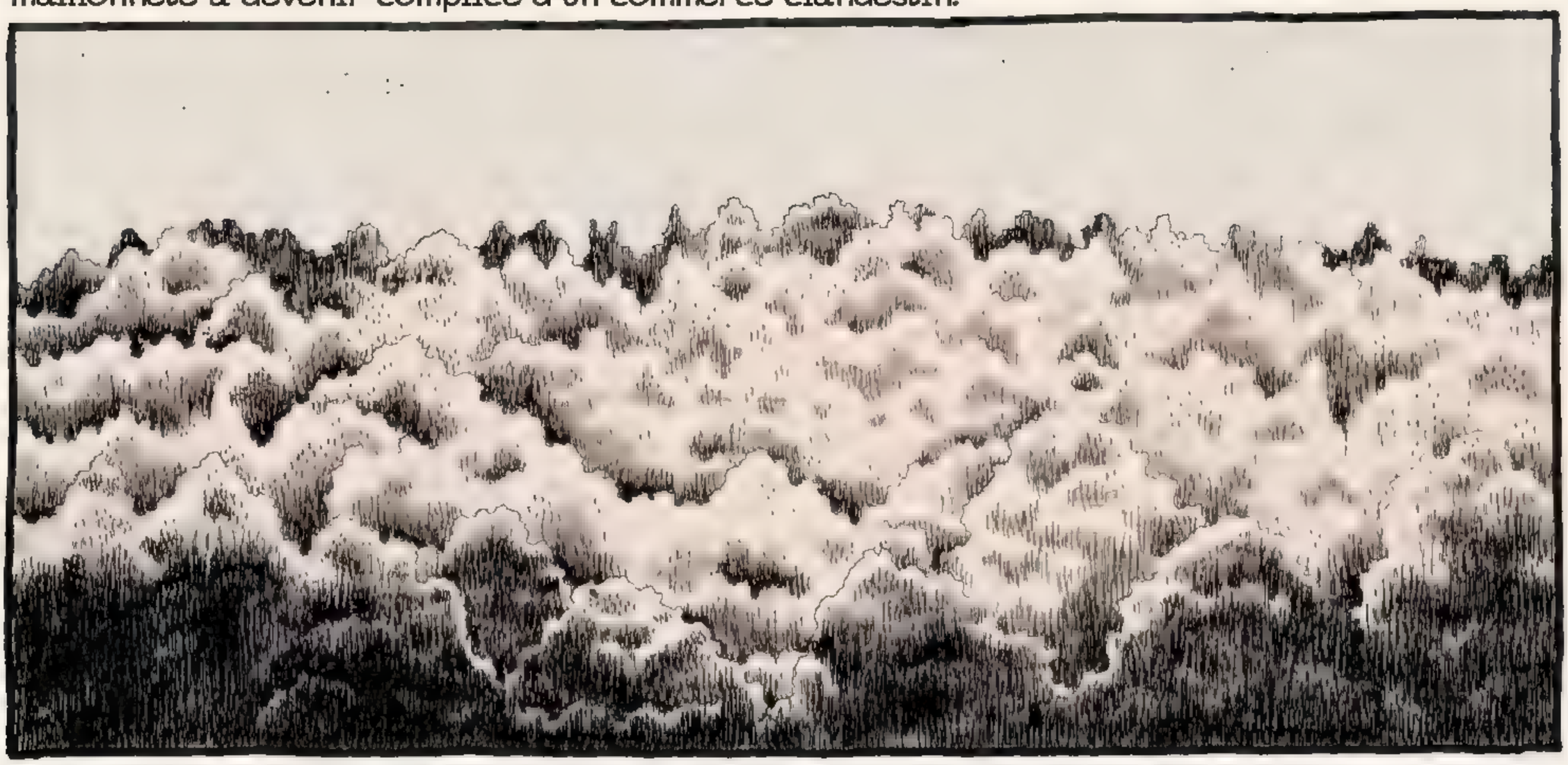
Septembre

C H A R B O N

Est de l'Ukraine. Septembre 2014



Puis il a eu un coup de cafard. Lui qui n'avait jamais piqué le moindre trombone, il se sentait malhonnête à devenir complice d'un commerce clandestin.

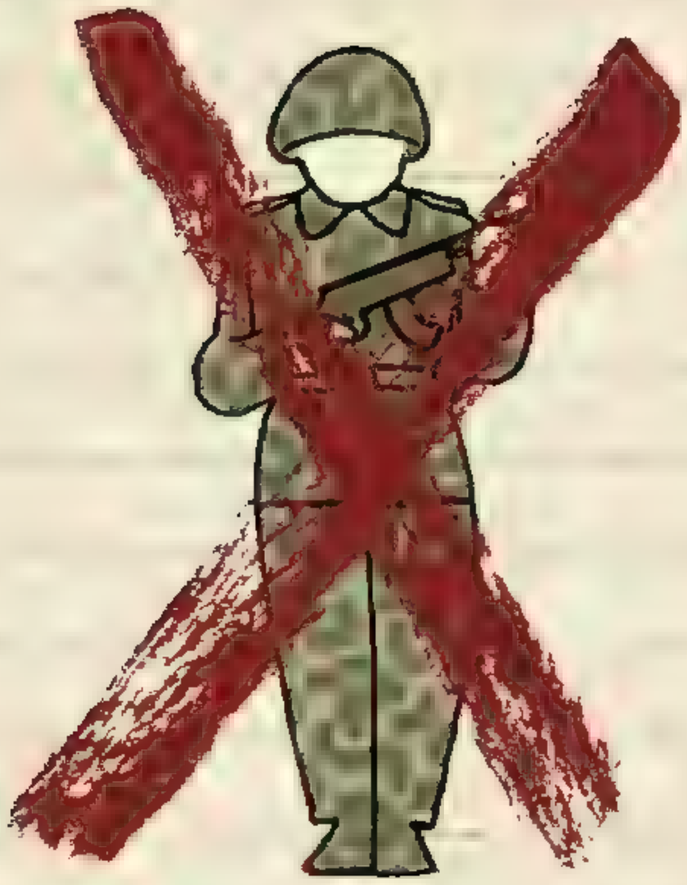


Avec cette guerre, les forêts de la steppe disparaissent. De nuit, sans trop de scrupules, beaucoup vont couper des arbres, volant le bois pour le vendre à la place du charbon. En quelques semaines est né un marché florissant. Personne ne veut rester au froid.

(Enregistrement recueilli à Akimovka, Ukraine.)

C'est ainsi que la guerre avait commencé, et puis elle avait progressé pas à pas. Les victimes de l'agression étaient les habitants de cet Est oublié du monde. Et il y avait de tout jeunes soldats d'un côté comme de l'autre. Des soldats qui n'avaient aucune envie de tuer, ni de mourir. Le témoignage que nous avons recueilli est un cas parmi d'autres. Un chiffre insignifiant dans une comptabilité de guerre. Mais pour nous, c'est l'histoire d'un être humain.

La triste histoire d'un soldat russe qui ne voulait pas comprendre (2014)



Les rares fois qu'il rentrait chez lui en permission, dans la taïga sibérienne, il aimait rester dehors. Il jouait avec son chien Popov, un corniaud de 3 ans auquel il était très attaché. Les espaces ouverts, les silences de sa terre lui manquaient, même si le mystère de la mer avait fini par l'engloutir. Il restait des jours en contemplation, puis il revenait les pieds sur terre, au milieu de ses amis, racontait des blagues et plaisantait.
"T'étais où, Evgenij ?" lui demandaient-ils.

Il s'était engagé dans la marine, Jenia, quittant sa copine, la maison de ses parents, son chien, pour rejoindre sa garnison à Mourmansk, la plus grande ville du cercle polaire arctique. "Ici, l'eau ne gèle jamais, grâce aux courants du golfe". C'est ce que lui avait appris Misha, parti volontaire comme lui dans la Flotte du Nord. À part ça, le froid, en hiver, était comme chez lui : "infect", ainsi qu'il l'écrivait dans ses lettres à Katya.
Le temps ne passait jamais, et Jenia comptait les nuits loin d'elle. Ils voulaient se marier, ils le feraient dès qu'ils auraient mis assez de côté pour fonder un foyer.

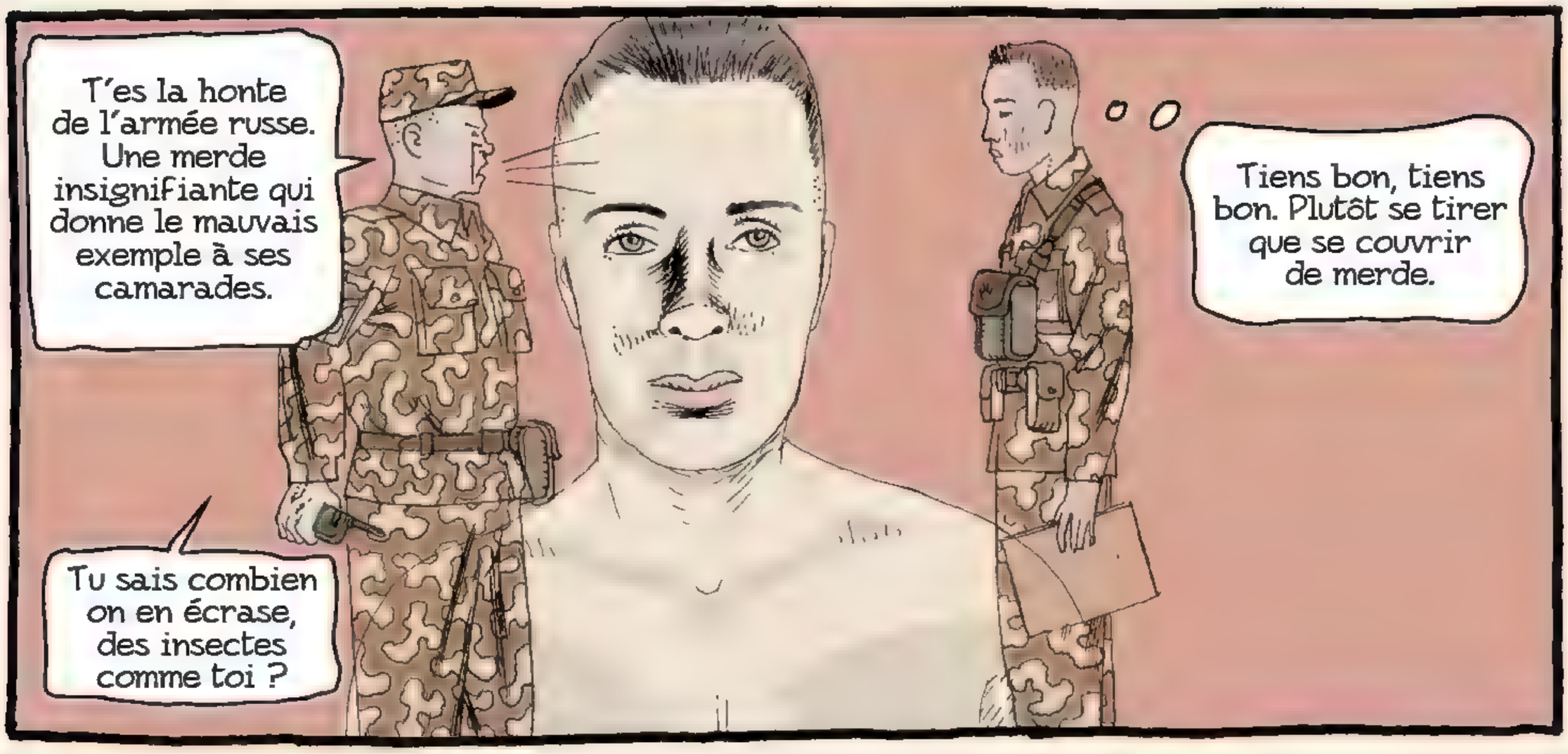
"Tu la connais celle de la mère qui écrit à son fils en prison ?" lui demandait Misha, le regard en coin. "Oui, je la connais", ils se l'étaient racontée des dizaines de fois. Mais pour tromper l'ennui, ils n'en continuaient pas moins à se raconter les mêmes blagues et à faire des photos débiles qu'ils envoyaient ensuite sur Vkontakte. "La Sibérie, c'est à chier" écrivait Evgenij. Lui rêvait d'une vie différente, loin du gel et de l'ennui. La mère écrit : "Mon cher fils, c'est dur sans toi. Maintenant que tu es en prison, qui va m'aider à bêcher pour planter les patates ?"

Le fils répond : "Maman, je t'en prie, ne creuse pas dans le jardin, j'y ai planqué un truc, s'ils le trouvent ils peuvent t'arrêter, et ils alourdiront ma peine."
Quelque temps après, la mère écrit "Mon cher fils, des agents de la police secrète sont venus, ils ont creusé partout dans le jardin et puis ils sont repartis tout furieux sans avoir rien trouvé." Le fils répond : "Chère maman, j'ai fait ce que j'ai pu. Maintenant les patates, tu peux les planter toute seule."

Quand il arriva dans la région de Rostov, à la frontière avec l'Ukraine, pour les manoeuvres, il se rendit compte tout de suite que les rumeurs étaient bien fondées. Kostya ricanait : "Tu parles de manoeuvres, ici on va à la guerre." Deux nuits plus tard, Evgenij était à Lougansk, pour combattre l'armée ukrainienne. Le bruit de l'incessant pilonnage nocturne de l'artillerie lui tapait sur les nerfs. "On s'y fait vite" lui avait dit Yura. Mais quand la nuit d'après Evgenij découvrit Yura à l'infirmerie, cul-de-jatte et souffrant le martyre, une phrase s'insinua dans son esprit : "Tu t'habitueras pas à ça, Jenia, et surtout tu dois pas finir comme ça."

Misha. Misha et Kostya. Le 2 septembre, dans une action, il les avait vus crever, brûlés vifs. La peur le prit aux tripes. Ces cris le poursuivaient jusque dans la nuit. Puis vint l'indignation et une rage aveugle. L'armée avait confisqué tous les téléphones, mais il savait comment s'en procurer un. Il appela Katya, puis chez ses parents. "C'est pas une guerre. On tue nos frères ukrainiens. Et presque tous mes amis y ont laissé leur peau ou sont estropiés." Sous le choc, sa mère écoutait, ne répétant que "Oui, oui, oui". "Y en a marre de cette merde. Je démissionne de l'armée. Je rentre chez nous." Et il savait que c'était possible.

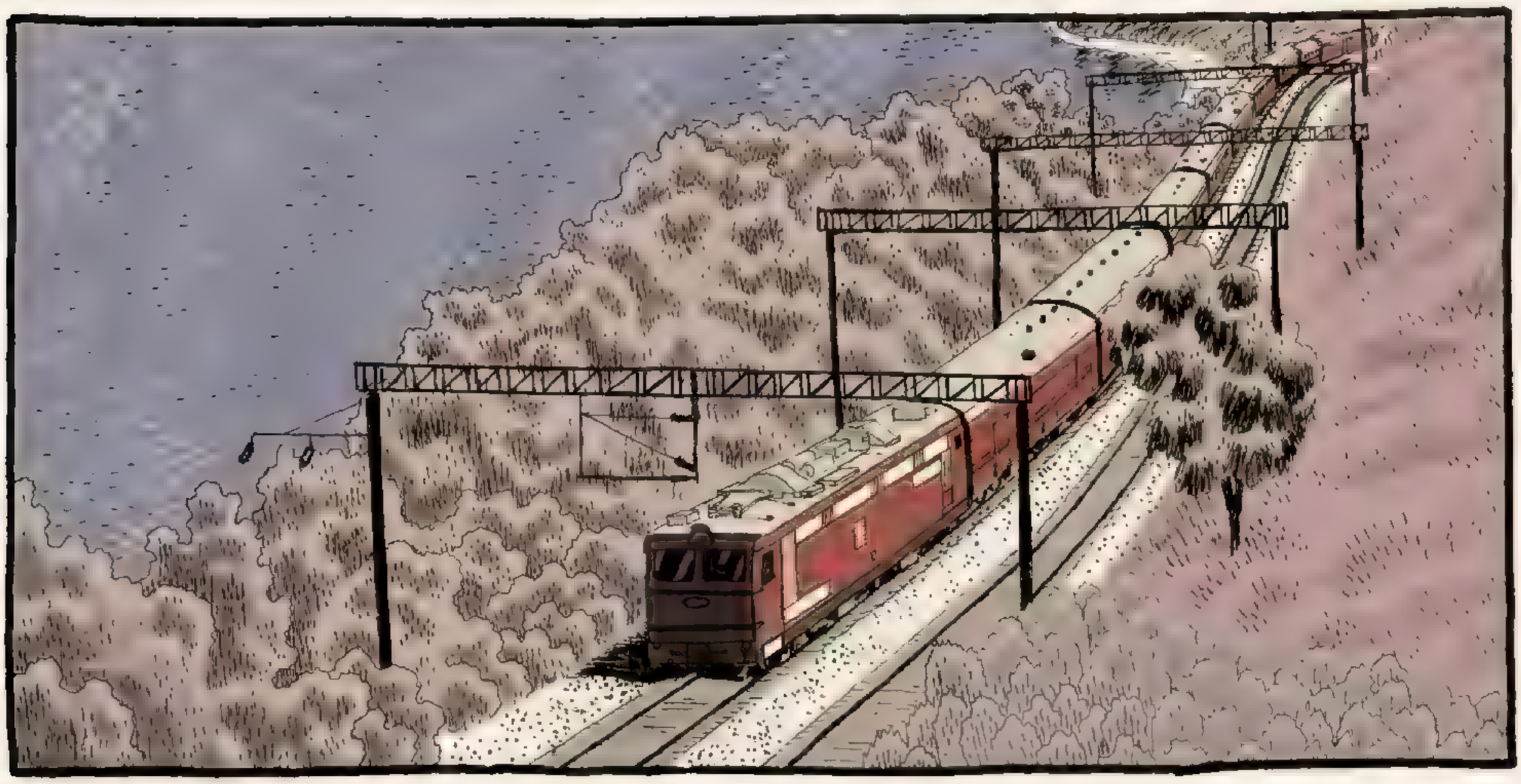
Sa mère l'écouta en silence, puis lui passa son père. Derrière, il entendait à peine sa mère sangloter. "Qu'est-ce qu'elle a maman ?" demanda-t-il. "Rien, depuis que tu es parti pour la région de Rostov elle n'arrive plus à dormir." Et c'est ainsi qu'il se rendit au poste de commandement pour donner sa démission de la marine. L'officier de service le couvrit d'insultes et de menaces, puis transmit sa requête à ses supérieurs. Lesquels le prirent mal. Mais désormais sa décision était prise. Il se sentait nu, pour lui l'uniforme n'avait plus aucun sens.



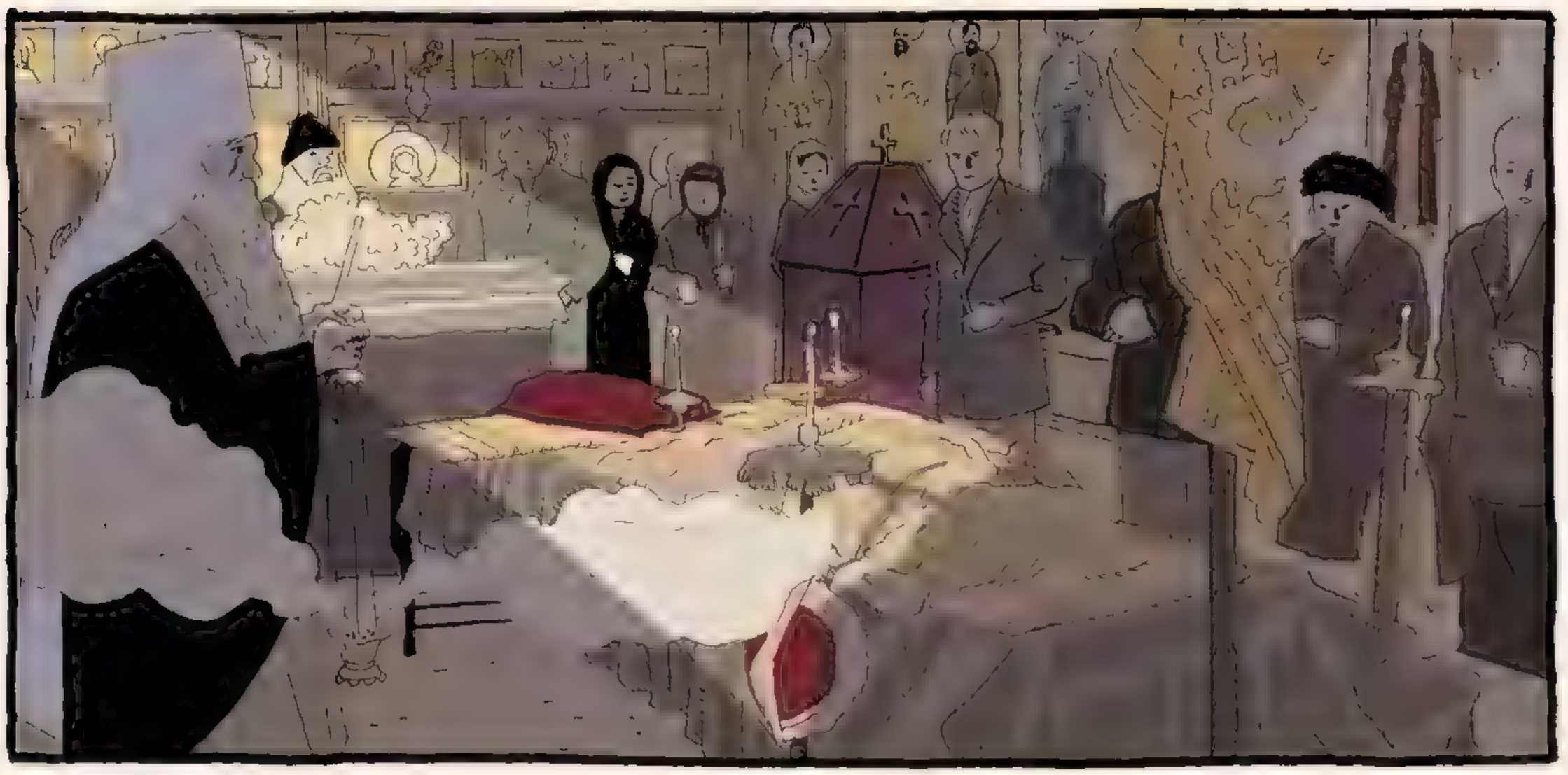
Le 3 septembre il appela de nouveau Katya, il voulait entendre sa voix pour se calmer. Elle était heureuse qu'Evgenij revienne, mais lui avait peur, il craignait pour sa vie. On dit que l'éclair qui le renversa fut la dernière chose qu'il vit, alors qu'il marchait sur une route nationale le long d'un convoi militaire. Le choc brisa les os de son corps et fit exploser son crâne.
Les témoins racontent qu'un camion le percuta "accidentellement".

Telle est la véritable histoire d'Evgenij Myazin, enseigne de la Flotte du Nord.
Mort le 3 septembre 2014. La marine russe, au prétexte qu'il avait donné sa démission, a refusé de faire rapatrier sa dépouille. Ce n'était plus un soldat. Ni un homme, tout au plus un insecte. Sa famille a organisé une collecte pour les frais du dernier voyage d'Evgenij Myazin jusqu'à Omsk. 3 069 kilomètres.
"Sois glorieuse, notre libre Patrie ; Alliance éternelle de peuples frères"
(hymne national russe).

"Bien que nous soyons plus de 70 dans le groupe Vkontakte, je constate avec tristesse que la famille d'Evgenij n'a pas obtenu la somme suffisante pour payer le transport de la dépouille de Rostov à Omsk. Je fais appel à votre humanité. Participez à la collecte" écrit Konstantin E., ami proche du marin russe mort dans un "accident" de la route après avoir démissionné de l'armée. "Après sa mort, insultes et mensonges se sont multipliés sur le compte d'Evgenij, ce qui n'a fait qu'aggraver la situation. Je vous parle au nom de sa famille et de ses amis. Laissez en paix sa mémoire et son honneur."



Au fil des jours, on a réuni la somme suffisante pour que la dépouille arrive de Rostov-sur-le-Don à Moscou (957 km). Lundi 15 septembre 2014, en présence de quelques intimes, Evgenij a été enterré à 2 000 km de là où il était né et avait grandi.



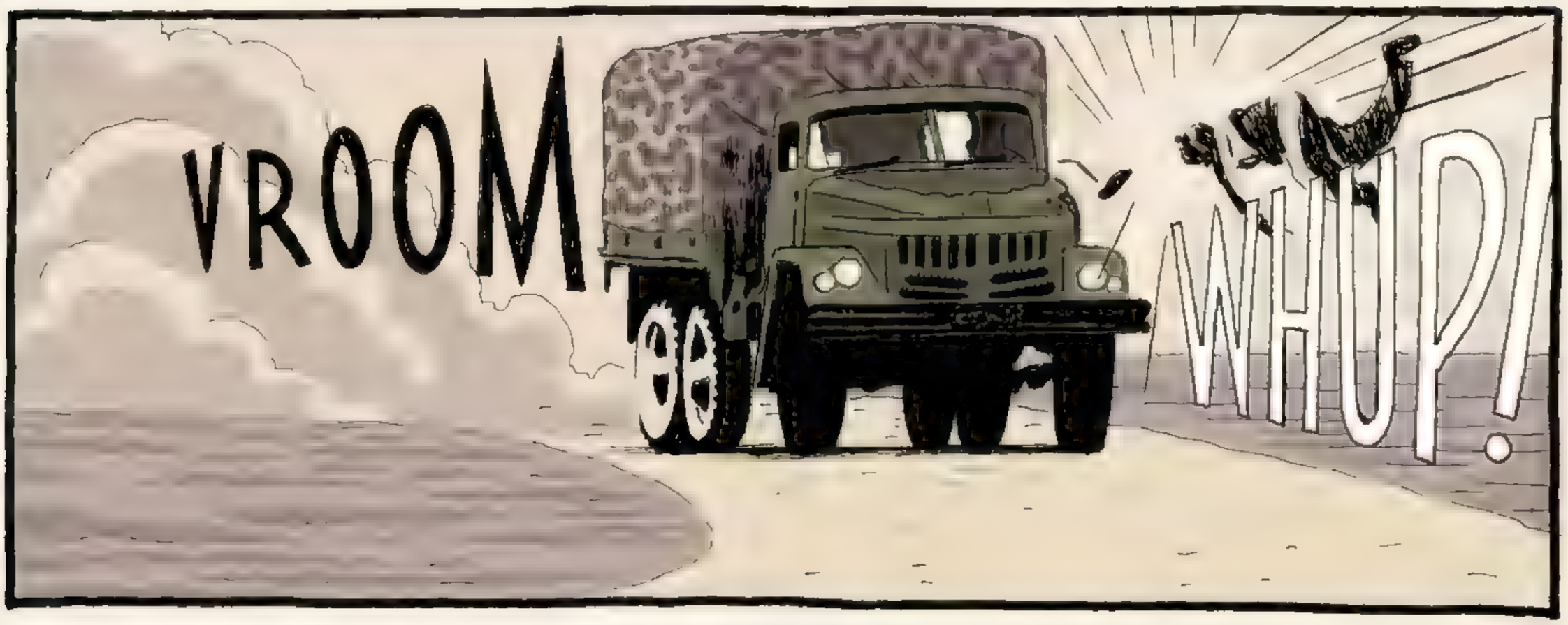
Sur le web, la nouvelle de la mort d'Evgenij a été diffusée par la blogueuse russe Elena Vasileva. Elle a ému beaucoup de gens et parlé de cette guerre mieux que tant de proclamations inutiles. En conséquence de quoi, les ennuis d'Elena Vasileva se sont accrus.

Sa page Gruz 200 a été effacée par Facebook puis, à la suite de nombreuses protestations de soutien, rouverte. Cette même nuit elle m'a écrit, elle a une terrible nouvelle à m'annoncer.

Elle a découvert que, selon l'autopsie faite par des médecins civils, le coeur d'Evgenij était arrêté depuis un bon moment quand il a été "accidentellement" percuté par un véhicule militaire.

Il est de plus en plus clair que les craintes d'Evgenij pour sa vie étaient tout à fait fondées.

Evgenij Myazin a été éliminé. L'accident n'était rien d'autre qu'une mise en scène pour couvrir son assassinat. Comme dans un banal roman d'espionnage à trois sous.



Sur sa page Facebook, Elena Vasileva, insultée et menacée de mort, continue imperturbablement son oeuvre de divulgation. Elle démasque les mensonges du Kremlin, publie des centaines de documents sur des militaires disparus dans cette guerre invisible, entre Russie et Ukraine. Pour chacun un prénom, un nom et l'inscription "Tué en Ukraine".

Les mères des soldats russes envoyés à Rostov-sur-le-Don faire ces prétendues "manoeuvres" et dont les fils morts à la guerre sont enterrés dans des fosses communes en terre d'Ukraine, se mobilisent. Pour les faire taire, le Kremlin avance d'un an la loi visant à couper Facebook, Twitter, Youtube et Skype. À partir de maintenant, ce sera ça la liberté de parole en Russie ? On s'attend à un automne difficile et à un hiver encore plus froid.

Aujourd'hui les réseaux sociaux ont été coupés, de même qu'Internet.
Des années ont passé, mais c'est toujours la même musique avec les Russes. Des guerres déguisées en autre chose.
"Manoeuvre bilatérale", "opération spéciale". On peut les appeler comme on veut, elles n'apportent qu'une chose : la mort.
La fin des illusions pour beaucoup de ces Evgenij, Sergej, Pavel, Misha, Ivan, Yura, des gamins qui sentent encore le lait, envoyés au front combattre dans une guerre à laquelle ils ne sont pas préparés.
Tu la vois passer, la parade de la chair à canon ?
Quelqu'un leur a demandé ce qu'ils en pensaient ?
En Russie, entre celui qui compte, qui décide de ton destin, et toi qui ne comptes pour rien et ne décides de rien, la différence se ressent peut-être plus qu'ailleurs. Toujours la même vieille histoire.
Et voilà qu'aujourd'hui l'armée envoie à la mort les gamins des provinces de l'empire plutôt que les Moscovites.
De l'autre côté, la vie des Ukrainiens ne sera plus la même après le 24 février 2022. Les chars russes démoliront les murs, bombarderont les villes, affameront des villages entiers, extermineront des civils sans la moindre pitié.

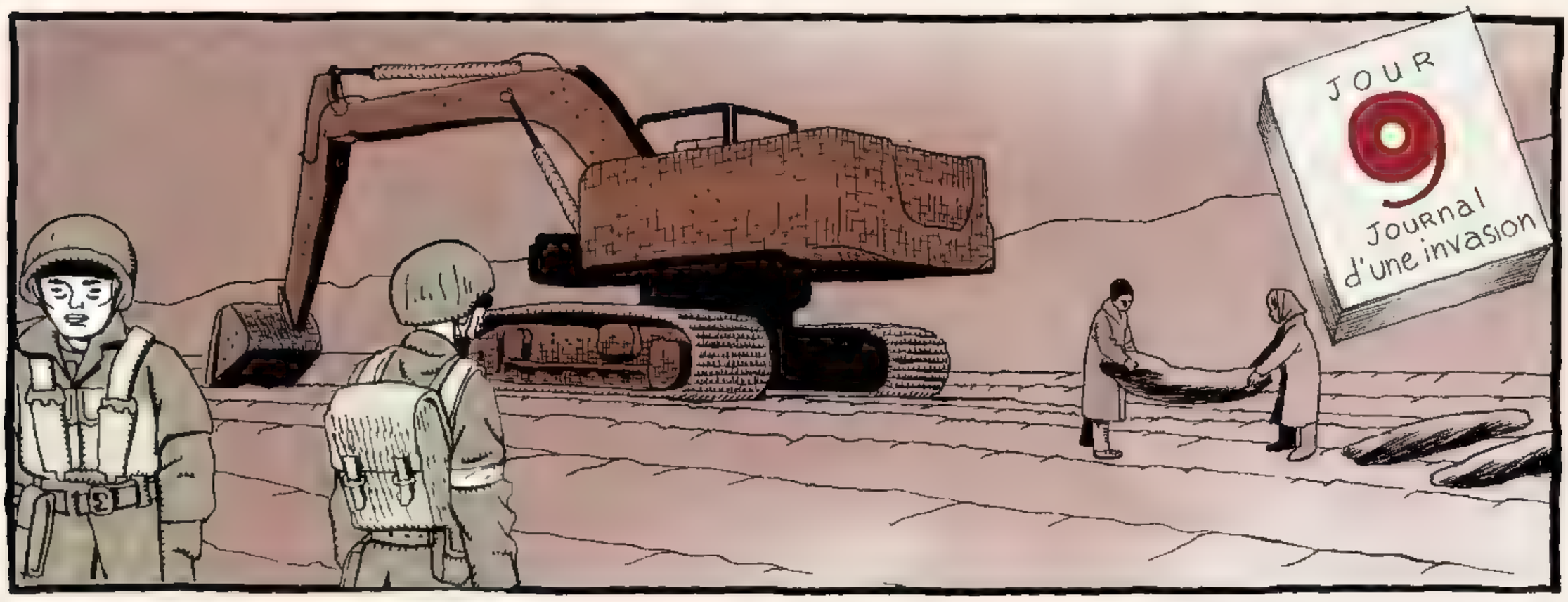
Marioupol assiégée, sans communication avec l'extérieur. On essaie de démoraliser la population. Yulia n'a pas de nouvelles de son père et de ses grands-parents depuis des jours.

Sa cousine a réussi à quitter l'Ukraine pour le Danemark. La voiture qui la suivait a été criblée de balles par la milice tchétchène.

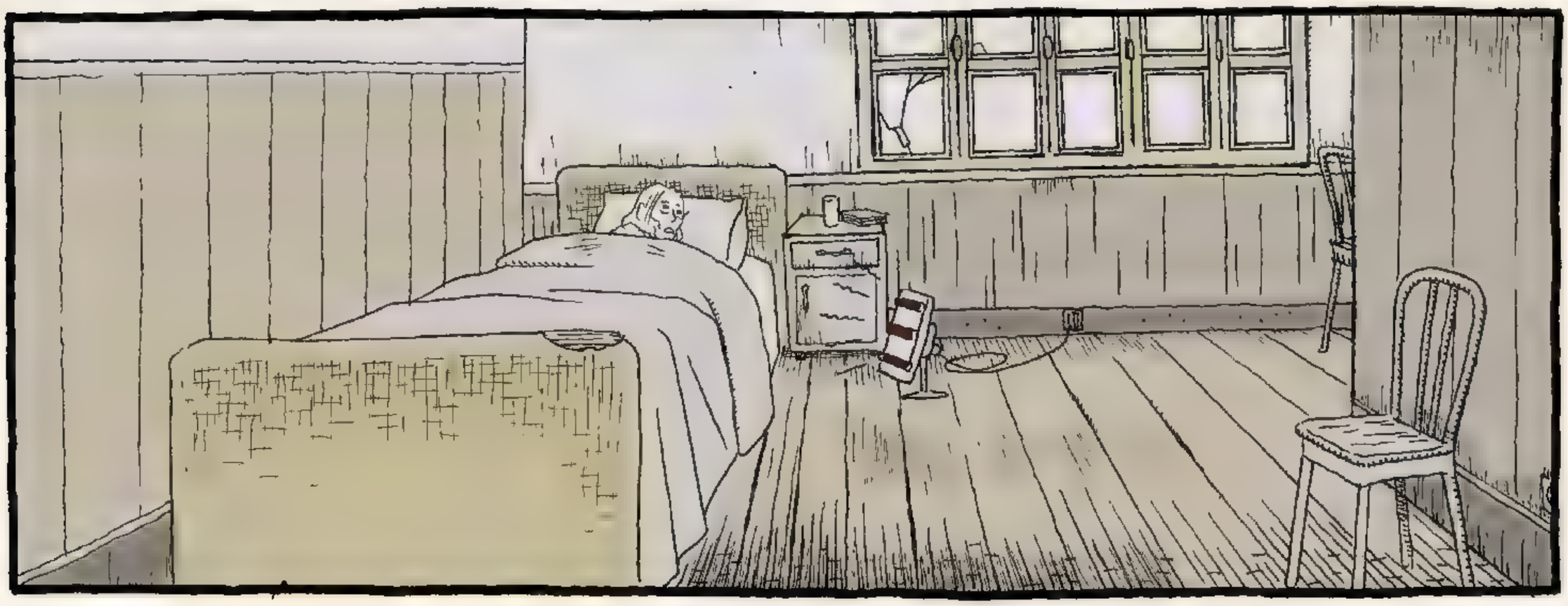
Dans l'oblast de Zaporijia se trouve la centrale nucléaire d'Energodar, la plus grande d'Europe. Des milliers de civils désarmés ont cherché à bloquer le passage des blindés russes, en occupant simplement la route. En vain. Au coeur de la nuit, les affrontements ont commencé avec les vigiles de la centrale. Un missile a frappé un bâtiment, l'incendie a été éteint à 6 heures du matin. Olya, en larmes, dit craindre le pire. Et le pire serait pire que Tchernobyl.

À Kherson on a rebranché l'électricité, mais la télé ne retransmet qu'une chaîne russe qui raconte une réalité imaginaire. Dans la vraie vie, les Russes pillent les magasins et puis distribuent les vivres aux habitants en les présentant comme des aides humanitaires. J. dit : "si tu as des contacts avec quelqu'un de Melitopol, demande si les ` aides humanitaires ' distribuées par les Russes n'ont pas eu des effets collatéraux, je sais que c'est une théorie absurde et que les gens ont juste peur, mais on dit que des neuroleptiques ont été injectés dans les aliments."

À Kherson, Sergej dit que les Russes sont appelés "les ogres", que dans ce coin-là les Ukrainiens passent avec des camions réfrigérés pour ramasser les corps. Les Russes ont l'ordre de les récupérer et de les enterrer dans des fosses communes. Ils emploient des pelleteuses, obligeant les civils à faire le sale boulot. Les Tchétchènes, eux, sont transportés en Biélorussie.



À Oleshky, la mère de Sergej a la fièvre, certes pas très forte. Avec le radiateur électrique, sa chambre arrive à 18 degrés, le reste de la famille vit dans une pièce encore plus froide.



Aujourd'hui du pain est arrivé, et à 9 heures Sergej est allé faire la queue.
Alors qu'il attendait son tour, Kolya, 70 ans environ, est mort tout près de lui.

La veille, il était venu chercher de l'alcool chez Sergej, vu que par ici est en vigueur la "loi sèche". Il lui avait dit qu'il ne se sentait pas bien, trop de stress. Il est mort. Juste à côté de lui.

ЗАПАМ'ЯТАЙТЕ ЦІ ПОЗНАЧКИ

Z	Східні сили РФ
Z	Сили РФ з Криму
O	Сили з Білорусі
V	Морська піхота
X	Чеченці
A	Сили спецпризначення (СОБР, АЛЬФА,ССО)
	Російські гелікоптери сірого кольору. Тим часом українські гелікоптери – піксельні, зелені чи блакитні

Toutes les villes sont sous black-out afin d'éviter de guider l'ennemi. En effet, les ogres bombardent les civils et, de plus, la lumière aiderait les pillards. J. m'explique comment lire les initiales peintes sur les véhicules des envahisseurs.

Z : Forces armées de l'Est

Z : Forces armées de Crimée

O : Forces biélorusses

V : marine

X : Tchétchènes

A : acronymes des corps spéciaux, dont Alpha, etc.

"Ils sont en train de raser notre Ukraine, j'ai vu des villages où il ne reste rien debout", dit Sasha, depuis Tchernihiv.

La ville de Marioupol est importante en raison de son emplacement stratégique sur la mer d'Azov, mais aussi parce que s'y sont concentrés différents corps militaires : police, SBU et le tristement célèbre bataillon Azov, accusé de crimes odieux. Chaque jour se produisent des affrontements avec les Russes. Dans la ville, les civils, depuis des jours sans électricité, sans gaz, s'efforcent de ramasser de la neige propre pour obtenir de l'eau en la faisant fondre.

Yulia a eu des nouvelles de son père, il est vivant.

Anton a le regard de quelqu'un qui est resté seul trop longtemps : il me dit qu'à Odessa la maison de sa grand-mère a été bombardée. Son menton et ses joues frémissent. Il fume nerveusement. Il me dit aussi que son père aimerait sortir mais qu'il ne peut pas, il a cinquante ans. Il s'est réfugié à la campagne, non loin de Kiev. Il a peur.

Du côté de l'Est, dans la steppe, Vika n'a pas eu de contact avec son père depuis trois jours, la tension est à son comble. Les Russes ont mis hors service Internet et les compagnies de téléphone ukrainiennes Kivstar, Life, MTS. L'isolement est source de stress, une forme de torture, de contrôle.

Nous n'arrivons pas à savoir quoi que ce soit. J'imagine ces gens, quand tombe le soir, qui là-bas arrive deux heures avant chez nous, avec le black-out, tous dans le noir, sans liaison avec l'extérieur.

J. m'envoie la photo d'un gamin de 11 ans qui a fait presque 1 000 kilomètres tout seul.

Sa mère a dû rester à Zaporijia pour s'occuper de son petit frère.

Il n'avait pour tout bagage qu'un numéro de téléphone écrit dans sa main.

8 mars 2022.

"J'ai parlé il n'y a pas très longtemps avec ma grand-mère et puis la ligne a été coupée. Elle reste chez elle sans sortir à cause du froid", me dit J.

"Elle regarde un peu la télé. Il y a les infos russes. Elle éteint. Elle pleure."

Il a vu Zhytomir à la télé, je sais qu'une partie de sa famille vient de là-bas. Son père est mort à la guerre "et ceux-là ont le culot de dire qu'il n'y avait que des Russes dans l'Armée rouge !"

Je l'ai appelée pour lui remonter le moral et lui souhaiter un joyeux 8 mars.

Elle dit que les Russes emportent des téléviseurs géants d'un magasin et me demande comment diable ils peuvent arriver à les faire passer en Russie.

En Pologne, sur le quai où arrive le train des réfugiés ukrainiens, des mères ont laissé leurs poussettes pour les femmes en fuite qui pourraient en avoir besoin. C'est beau.

Déjà presque deux semaines de guerre. Anatolij ne se souvient pas de ce qu'il a mangé hier. Maintenant il ne mange presque plus, et dans un filet de voix il raconte ses moments heureux, ses souvenirs lointains.

Depuis la mort de sa femme, il s'est laissé aller, puis la guerre a fait le reste. Interdiction de sortir après 17 heures, de garder les lumières allumées quand il fait nuit.

Il y a deux jours, puisant du courage, il est sorti. Parcourir les 600 mètres qui séparent sa maison de celle de la babouchka lui a paru une immense conquête. Puis, une fois l'euphorie passée, de nouveau la solitude. À présent, allongé sur le tapis, il écoute le bruit de la pluie. S'il pleut, pense-t-il, les envahisseurs resteront tranquilles.

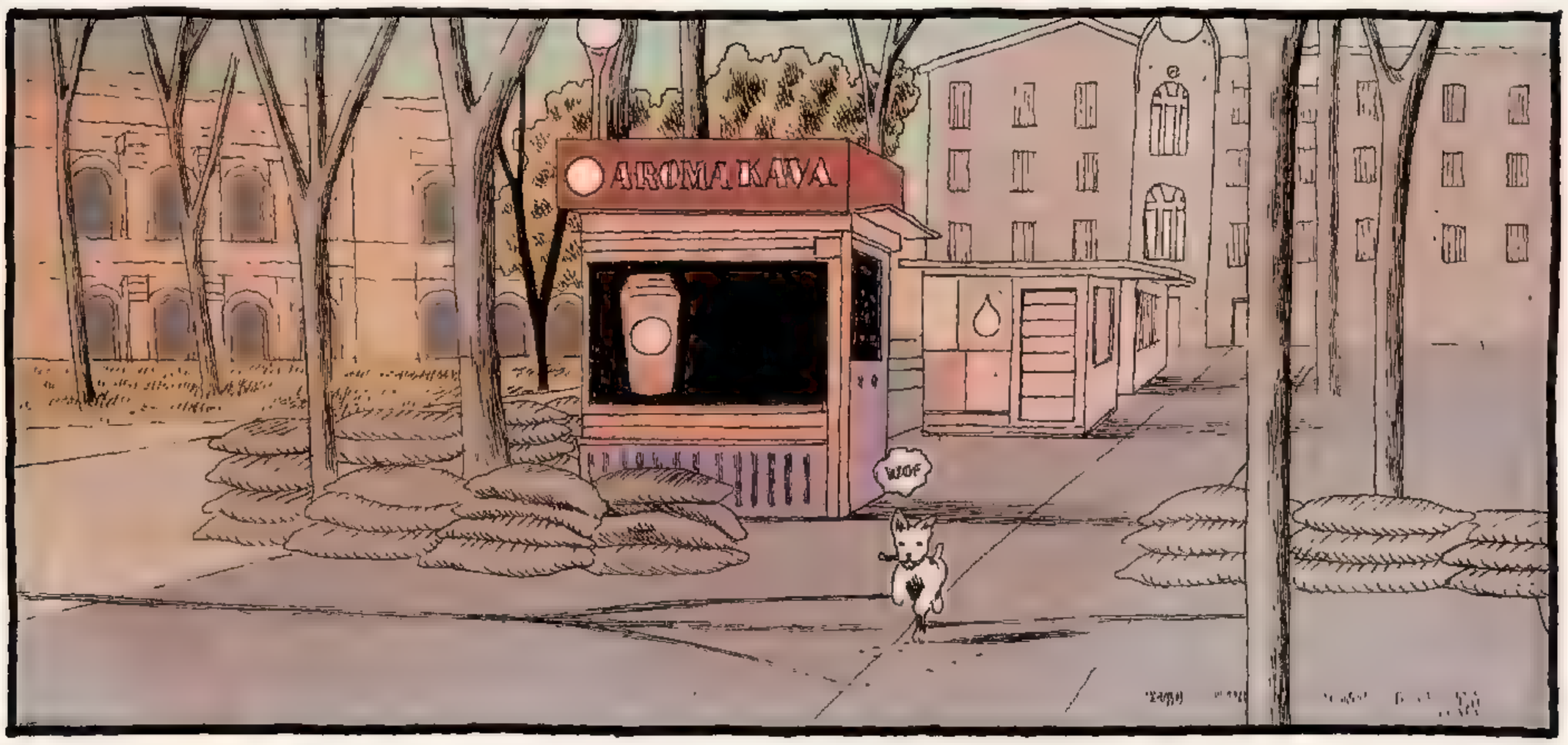
10 mars 2022. Dans toutes les zones de Kiev, il y a des distributions de nourriture. Slavik, chirurgien à Kiev, était tout heureux parce que sa famille avait réussi à se procurer une betterave.

À Huljajpole, Lena a vu mourir Misha, un de ses anciens camarades de classe, écrasé par les chars russes. Elle n'arrive pas à oublier. Des sanglots nerveux bouleversent ses traits par saccades.

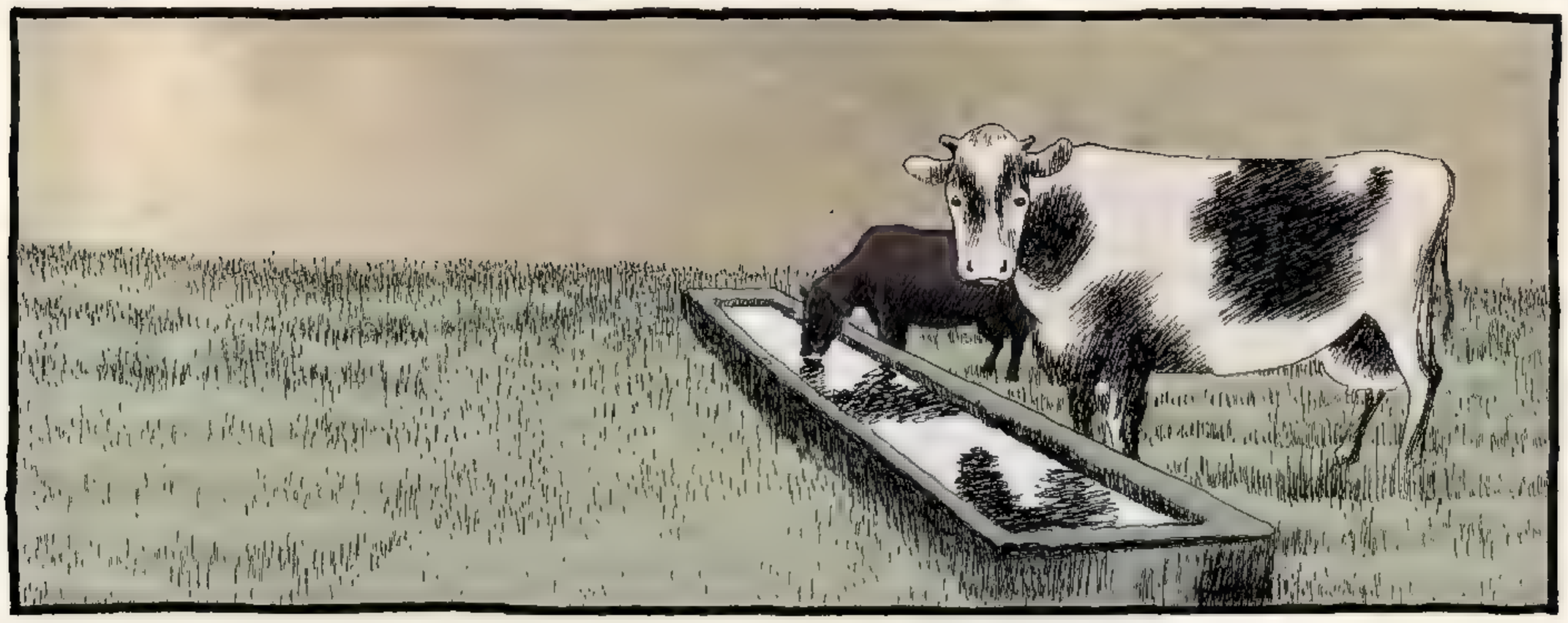
À Kharkiv, les bombardements sont incessants. Olya a reçu 80 euros venus d'Europe. Au cours d'un rare moment de trêve, elle a trouvé un guichet ouvert à la banque. Elle et ses quatre enfants ont faim. Il faut qu'elle arrive à acheter quelque chose. Elle a couru retirer l'argent, mais la banque a prélevé une commission de 20 %. "20 % ?" elle a demandé. "On est en guerre, il n'y a pas d'argent."

11 mars. Froid. Afin de trouver les ingrédients pour préparer du bortsch, Sergej a dû faire tout le trajet à pied, car il n'y a pas de bus. Il a eu l'idée de faire prendre l'air à son petit chien. Une heure à pied, c'est le temps qu'il faut pour arriver au premier magasin. Avant la guerre, ils en avaient un de l'autre côté de la rue.

Pendant leur marche, le petit chien s'est perdu. Il a fini par retrouver son chemin tout seul, au soulagement de tous. Les animaux sont importants pendant une guerre. Ils apportent du réconfort.



Dans les villages, pour que les vaches puissent boire on fait chauffer de l'eau et on la mélange avec celle, glaciale, de leur abreuvoir, sans quoi elles ne survivraient pas.



Natasha travaille à l'hôpital psychiatrique de Dnipropetrovsk. On y administre des médicaments aux patients pour qu'ils se reposent, mais quand sonne l'alerte aérienne, ils s'agitent et se mettent à hurler, portes et fenêtres claquent.
Le personnel n'est pas assez nombreux pour conduire les patients dans l'abri, alors tout le monde (médecins, infirmières et patients) reste où il est, dans le noir, avec l'espoir qu'aucune bombe ne tombe sur l'hôpital.
Son mari est conducteur de train. Il a des horaires très irréguliers, et roule souvent de nuit. Mais à la gare il n'y a personne, le personnel est réduit à l'essentiel, et il a peur car il ne dispose pas d'une autorisation écrite qui justifierait sa violation du couvre-feu.
L'autre nuit, à un poste de contrôle ukrainien, un homme âgé ne trouvait pas ses papiers, comme il se penchait pour voir s'ils n'étaient pas tombés sous le siège de sa voiture, un jeune du contrôle a ouvert le feu, croyant qu'il cherchait une arme.
Mais ce n'était pas le cas.
Natasha a pris une petite sacoche à elle et l'a passée au cou de son mari. "Mets-y tes papiers et porte-la toujours sur toi."
C'est un tantinet ridicule, mais au moins il n'a pas besoin de se baisser pour chercher quelque chose, il a tout bien en évidence.

Les corps

2022.

Dans une guerre qui prétend ne pas en être une, les corps sont un témoignage embarrassant, une preuve tangible : des dizaines, des centaines, puis des milliers et des dizaines de milliers en quelques semaines.

En Ukraine, à Marioupol, ne circulaient d'abord que des rumeurs non contrôlées et invérifiables. Il se dit que les Russes ont des crématoires mobiles, placés sur des camions. Pour se débarrasser des cadavres des soldats morts sur le terrain de la non-guerre, de cette chose que le régime appelle hypocritement Opération spéciale en Ukraine.

Ou bien les corps sont laissés là où ils tombent, à pourrir, proie des chiens errants qui les démembrent pour se nourrir, quand ils en trouvent.

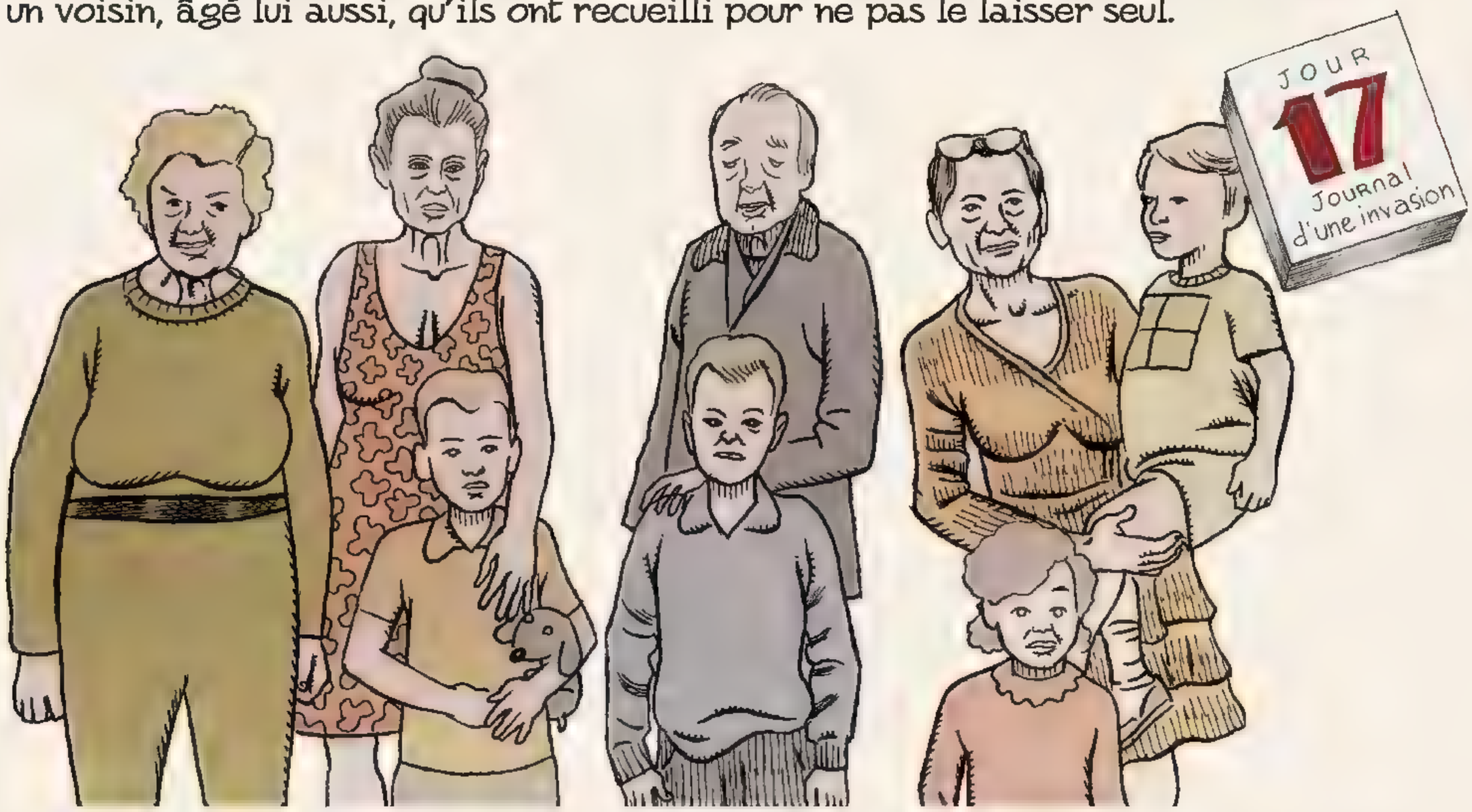
Les fosses communes sont d'abord un acte de compassion de la part des vivants et une action prophylactique, car malgré le froid mordant qui la ralentit, la décomposition reprend durant les journées ensoleillées, inexorablement. Et le risque de maladies se répand, indépendamment de la couleur de l'uniforme.

Après deux mois et demi de bataille, les villes assiégées puis libérées révèlent leur secret obscène. Des dizaines de corps de soldats russes abandonnés dans des chambres froides. Dans leurs sacs en nylon.

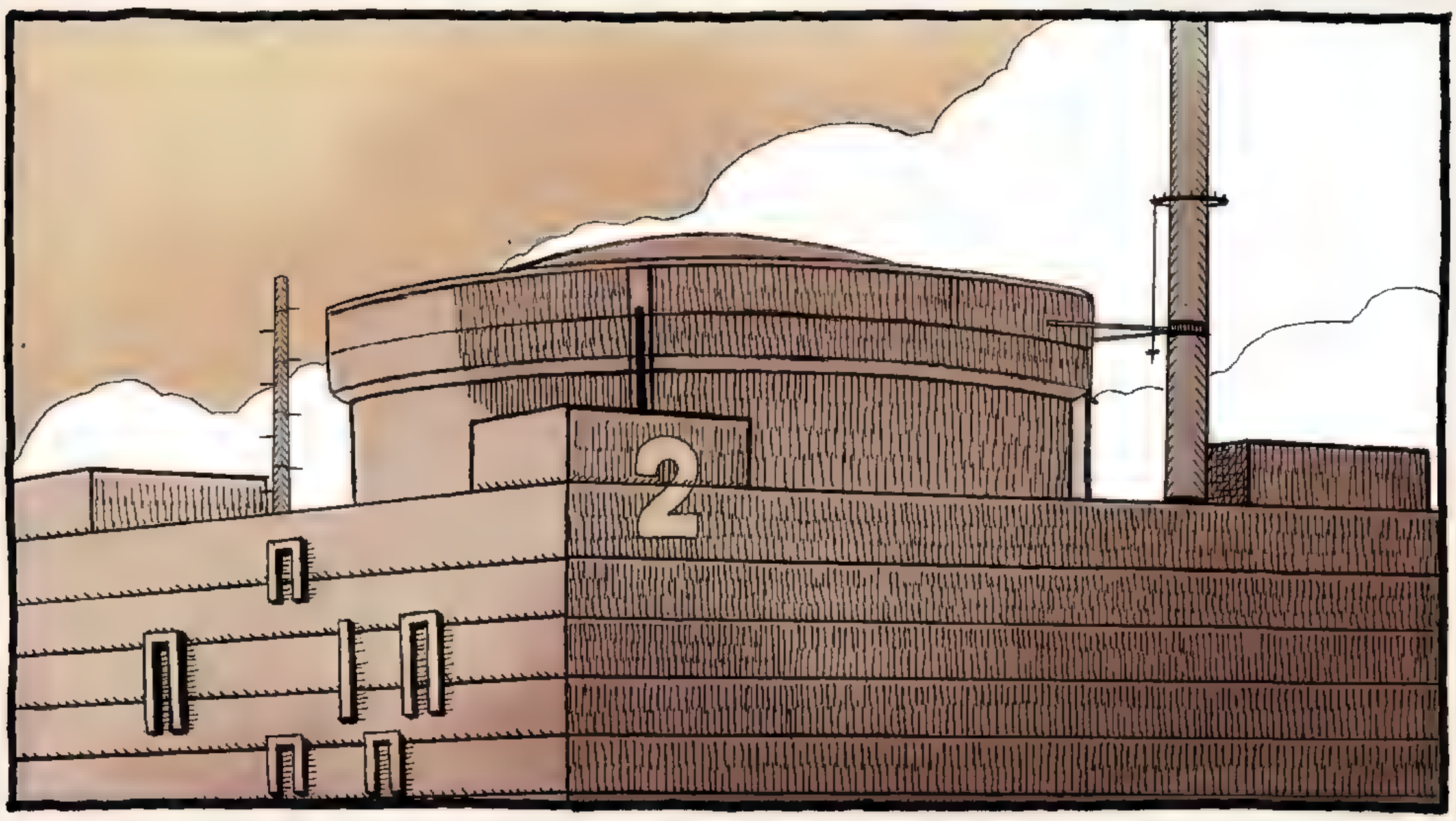
Comme cela s'est déjà produit lors de l'invasion silencieuse de la Crimée et lors des affrontements dans le Donbass, les familles russes, situées à des milliers de kilomètres de là, ne pourront pas récupérer ces corps. Pas de funérailles pour leurs si jeunes enfants envoyés au massacre sous le prétexte d'exercices militaires de l'autre côté de la frontière.

Pire, ces mères risqueront même d'être arrêtées quand elles tenteront de protester.

À Zaporijia, Lena vit avec ses enfants, ses deux grands-mères et monsieur Ivan, un voisin, âgé lui aussi, qu'ils ont recueilli pour ne pas le laisser seul.



Quand la sirène sonne l'alerte aérienne, c'est la terreur. Ils ne savent pas où aller. Il n'y a pas d'abri à proximité. Ils aimeraient quitter la ville, car les rumeurs de fuites radioactives de la centrale voisine d'Energodar se répandent de plus en plus souvent.



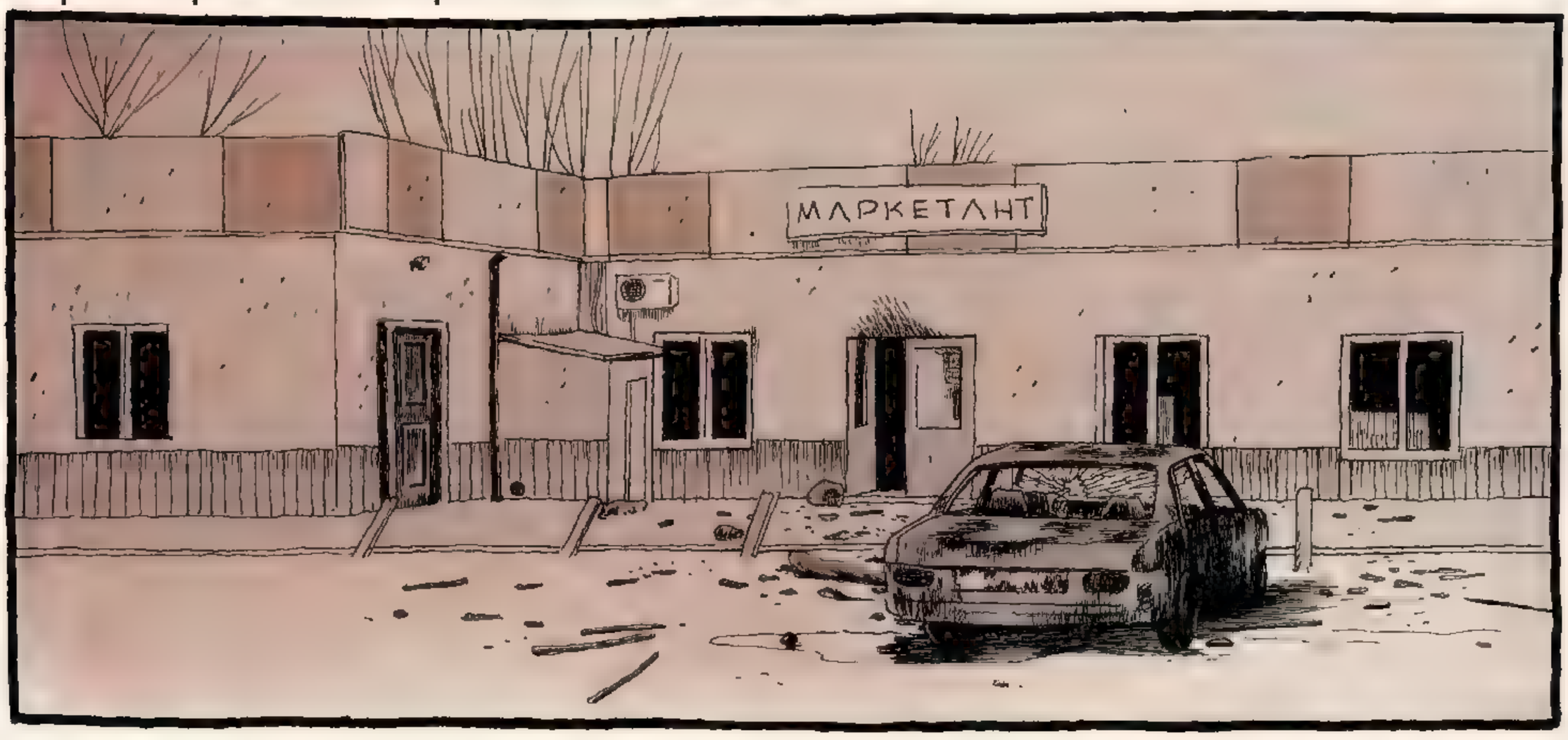
De temps en temps, Galya appelle et raconte.
Ils ont appris qu'un autocar devrait partir vers la Pologne. "Mais les Russes tirent des roquettes et mitraillent même les bus des civils en fuite. On ne sait pas s'il vaut mieux rester à attendre de mourir à la maison ou risquer de mourir sur la route en essayant de fuir." Elle a reçu l'argent, remercie. "Maintenant, pour te le donner, ils prélèvent le quart", dit-elle en larmes. De pire en pire.

15 mars 2022. Dmitri hurle au téléphone de ne pas attendre, de partir. Ce sont des jours d'indécision. Puis les nouvelles deviennent si mauvaises qu'Irina se décide, elle va quitter l'Ukraine avec sa petite.

On parle d'un voyage épuisant. De la difficulté de trouver du carburant, des files d'attente interminables pour faire le plein... et puis les voilà, enfin, les redoutables postes de contrôle russes, et là aussi debout pendant des heures, en proie à l'ennui et à la peur.

Détonations, hurlements et pleurs. Irina essuie ses larmes pour ne pas effrayer sa fille, mais celle-ci a tout compris.

Ça pourrait leur arriver à elles aussi, à cause d'une expression maladroite. Ou parce que le soldat qui contrôle est nerveux.



Les jours passent. Irina craint que le voyage ne soit trop dur pour la petite. Elles finissent par atteindre enfin la Frontière et de là l'Europe. La Slovaquie. Irina a reçu une carte de téléphone. Elle a immédiatement appelé Dmitri.

Dmitri est resté combattre. Désormais, il est au front. Elle lui dit qu'elles vont bien, qu'elles sont dans un camp, à l'abri sous de grandes tentes.

Il demande : tout va bien ? Elle ne dit rien des sanglots auxquels se laissent aller les inconnus qui campent avec eux. Des cris déchirants, même au coeur de la nuit. Chacun porte son fardeau de misère.

Le récit de Tetiana

Je m'appelle Tetiana K., avec mes trois enfants nous avons été obligés de fuir la nuit venue, comme des voleurs. Je ne voulais pas quitter mon logement à Kharkiv. C'était un petit appartement dans un immeuble de six étages où l'ascenseur était en panne, mais c'était chez nous.

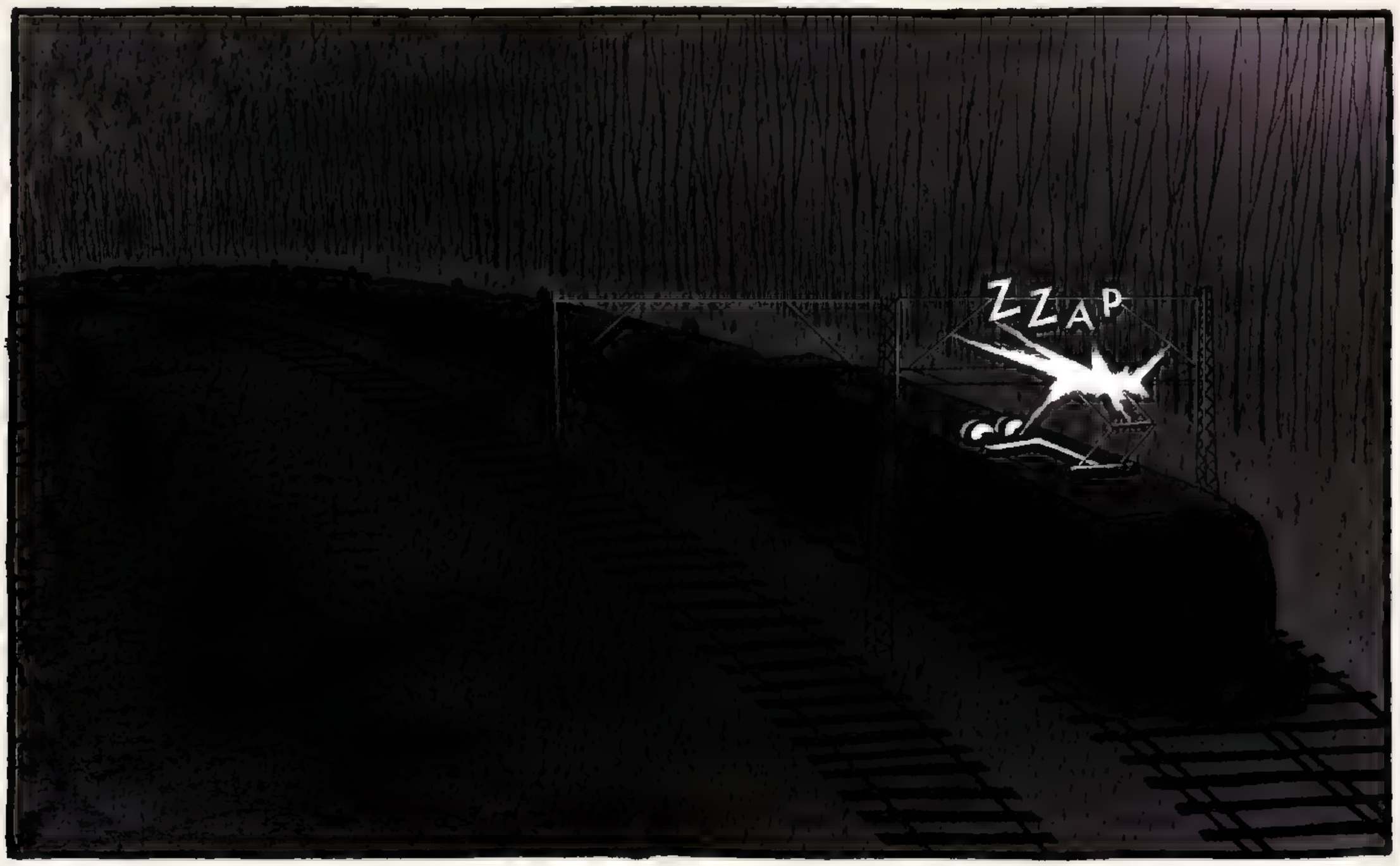
Le fruit d'années de sacrifices et d'économies. On voyage de nuit. Je sais, c'est très dangereux, mais quand on a la possibilité de se mettre en sécurité, on n'hésite pas. On a pris tout ce qu'on pouvait, le reste de nos affaires, notre vie, est resté là-bas.

La voiture s'est arrêtée au milieu de la route, on pouvait entendre les bruits de tirs et des combats non loin de là. Les enfants se sont mis à trembler. Au milieu de la steppe, on a rencontré d'autres fugitifs, épuisés et effrayés comme nous.

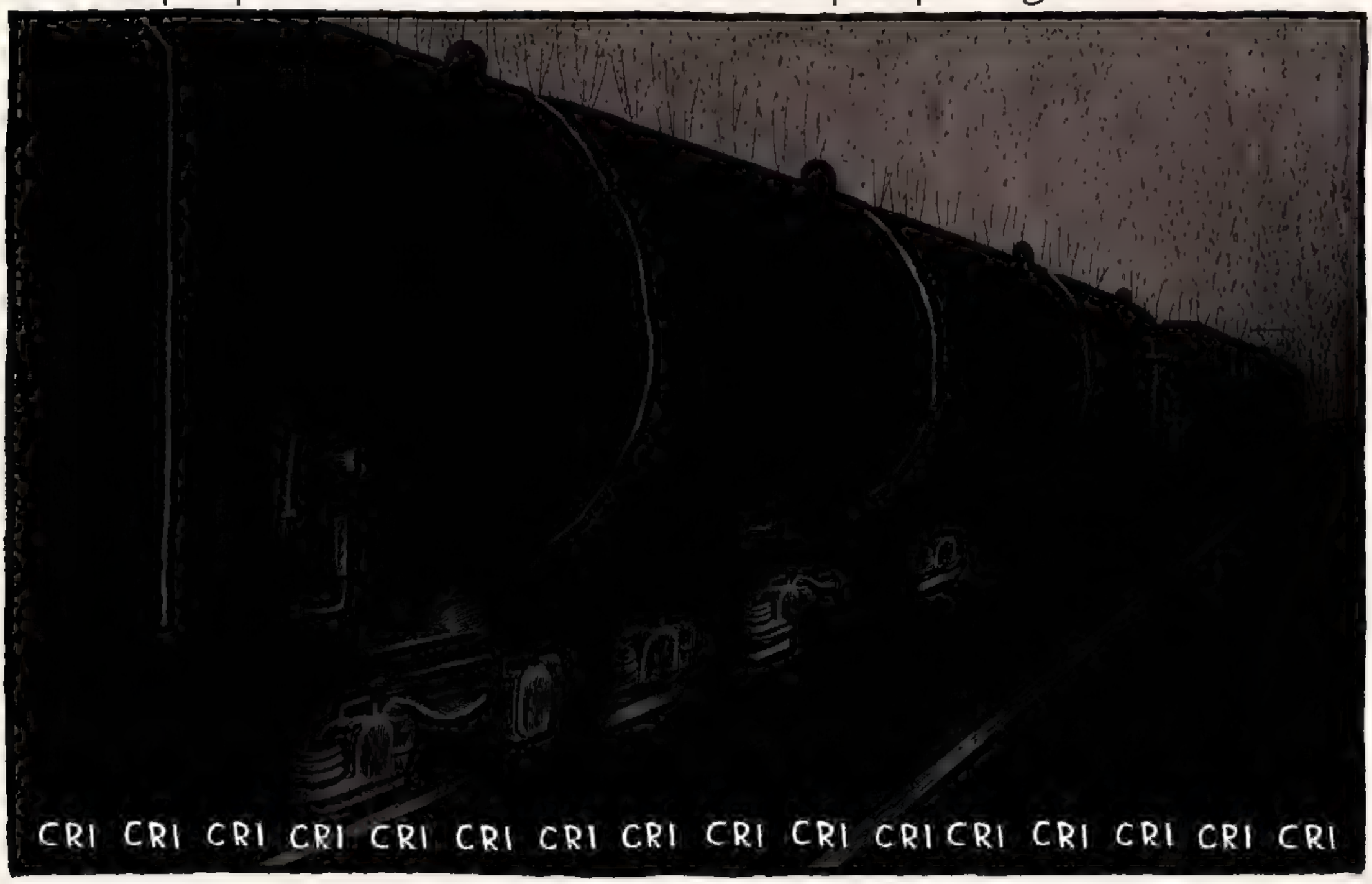
On ne pouvait vraiment pas rester à découvert. Les bombes se sont rapprochées. Monsieur Misha, le chauffeur, a dit qu'ils bombardaient le village d'un de ses amis mécaniciens. Des bombes à sous-munitions. Le mécanicien n'allait pas bouger de son abri et ne pourrait donc jeter un coup d'oeil à la voiture. Il fallait passer la nuit sur place, c'était plus sûr.

Personne ne fermait l'oeil, la babouchka de Borodyanka a commencé à prier. Les détonations ont continué toute la nuit. Ils voulaient tout détruire, tuer tout le monde. Et ça serait ça nos frères libérateurs ?

Mon mari est resté à l'arrière. Il est conducteur de train. Ils ne l'ont pas envoyé au front. Sa guerre il la fait en conduisant son train, de nuit. Tous phares éteints.



Il dit que parfois ils doivent s'arrêter et faire halte des heures durant jusqu'à ce qu'arrive le signal. Que ce sont des moments où tu te fais plein d'idées. Tu penses que le train a été repéré, qu'un missile va s'amener et que ça sera la fin, tu ne reverras plus personne de ta famille. Tu n'entends plus que les grillons.

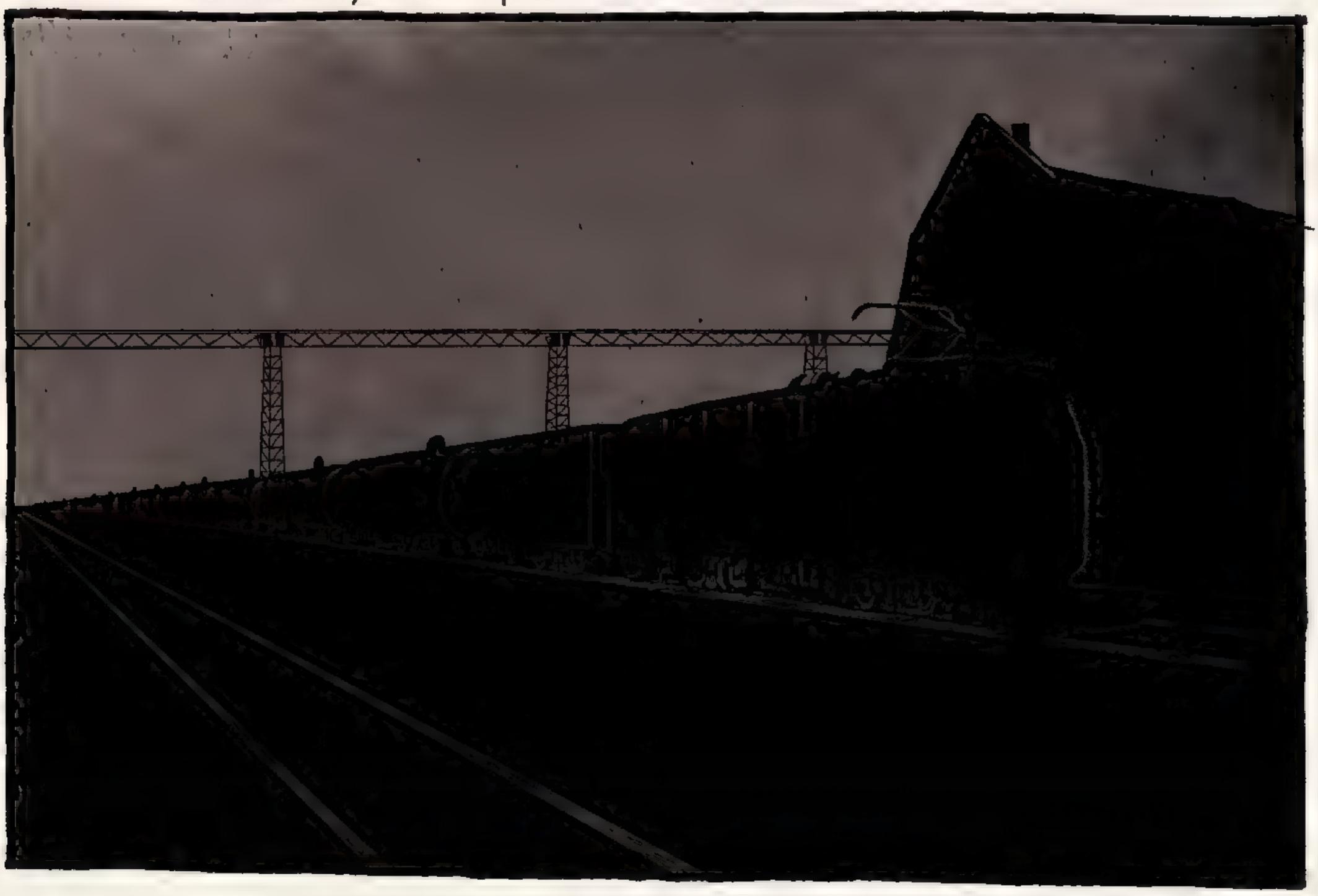


Il dit que ce son, quand il l'entend, lui sauve la vie. Le distrait. Puis les explosions non loin de là illuminent le ciel, les grillons cessent de chanter. Avec le silence, la tension monte.

L'autre nuit, avant de partir, il a reçu un appel pour un trajet supplémentaire. Il en a fait déjà un paquet, mais il ne s'y habitue pas. Il dit que dans l'obscurité de la cabine, il a vu trembler le menton de Sasha. Il pleurait en silence. Sasha était conducteur avant lui.

Deux militaires étaient entrés dans la cabine. Ils avaient salué et monté la garde.

Les deux conducteurs ont alors réalisé que le chargement n'était pas habituel. Il ne s'agissait pas de nourriture ou de médicaments, ni de tuyaux ou de poutrelles en acier. Cette nuit-là, ils transportaient des armes.



Ils les amenaient sur la ligne de front.

Un mot de travers et les militaires pouvaient vous prendre pour un saboteur.
La chasse était ouverte à ceux qui transmettaient des informations sensibles.
Combien de fois je l'ai dit à mon Anton.

Ne dis pas un mot. Réfléchis dix fois avant de parler. On est en guerre. Ils ont emmené le voisin des Romanchyuk. Un gars gentil, qui n'avait jamais fait de mal à une mouche. Et on n'a plus jamais entendu parler de lui. Certains disent que c'était un espion et d'autres que c'était un malentendu.

Entre deux trajets, Anton attend Sasha, qui est allé aux toilettes pour vomir.

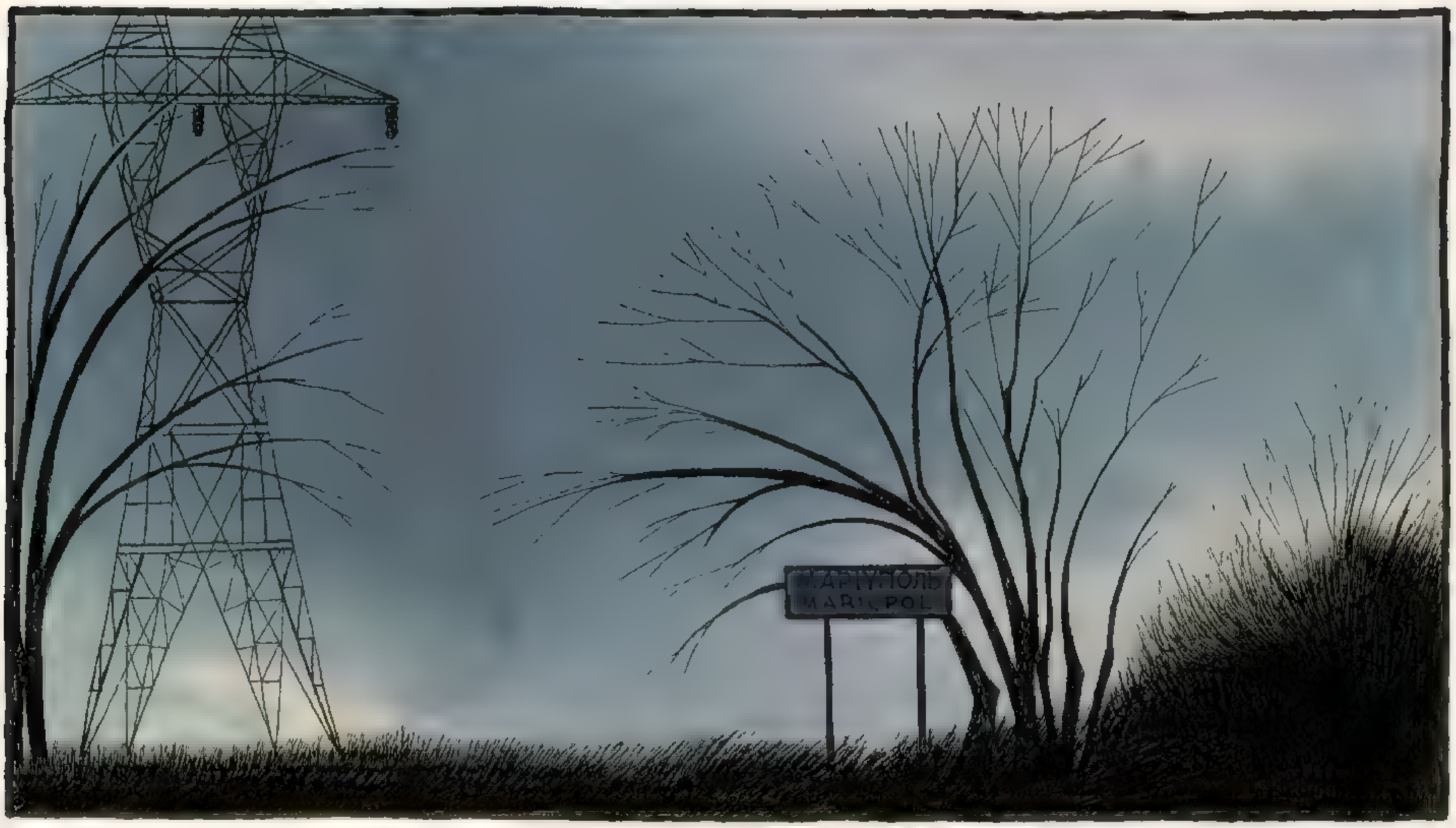
Marioupol

Lentes et désespérées coulent les heures de l'agonie de Marioupol, la ville des fantômes. Des dizaines de milliers de civils retenus en otage, contraints d'habiter les sous-sols d'une ville désormais rasée à 90 %. Sans eau ni nourriture, sans gaz ni électricité, forcés de faire fondre la neige ou d'aller chercher l'eau des radiateurs pour étancher leur soif.

UKRAINE
MARIOUPOL
CRIMÉE

"Ma ville n'existe plus", me dit Yulia à travers les larmes. Elle parle de Marioupol, située dans le sud-est de l'Ukraine, à laquelle on a attribué la sinistre appellation de "ville martyre". Il fut un temps où elle comptait environ 450 000 habitants, aujourd'hui, entre les morts et les déplacés, il est difficile de savoir.

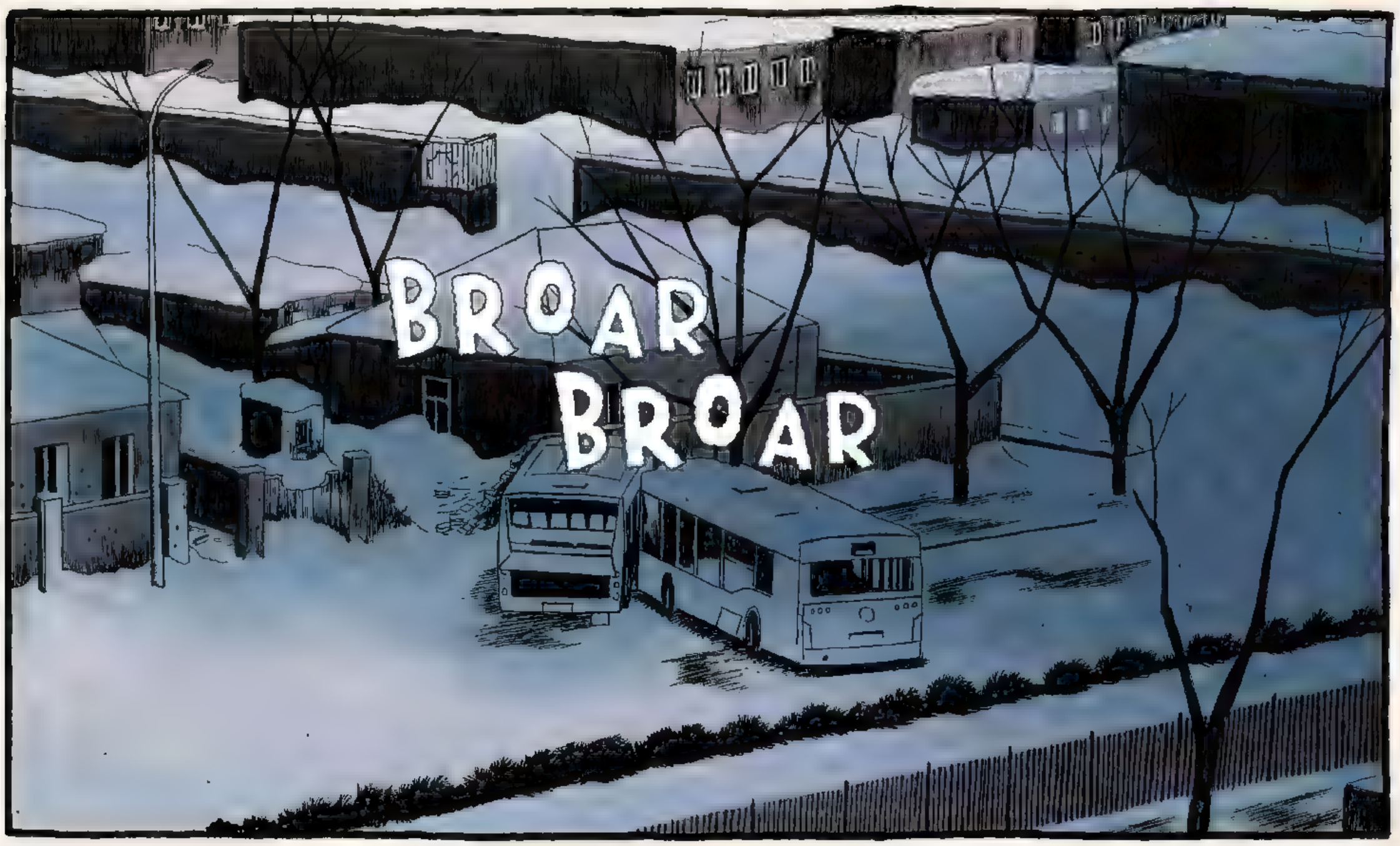
Marioupol assiégée, ville stratégique en raison de sa position géographique. Maillon unissant le Donbass à la Crimée, dont la conquête apparaît cruciale pour l'avancée de l'armée des envahisseurs.



Voilà pourquoi elle résiste obstinément. Sous la pluie des bombes, elle voit s'écrouler ses bâtiments civils, ses écoles, ses crèches, ses hôpitaux, jusqu'à ses maternités. Elle est défendue par un bataillon de marines ukrainien et par le bataillon Azov.

La neige étouffe le bruit des chenilles, rend le ferraillement des chars moins intrusif.
Avec la tombée de la nuit, plus âme qui vive.

Dans les rues désertes, les épaves des bus. Obscène rappel de ce qui était auparavant la vie quotidienne. Le fracas des explosions en continu déchire le silence de la nuit. La vie en surface est celle des combattants. Au-dessous, dans les entrailles, il y a des dizaines de milliers de femmes, de vieillards, d'enfants, réduits à vivre comme des rats.



Les souterrains du Théâtre d'art dramatique, que l'on dit habité par quelque 1 200 civils. Des vieux, des femmes et des enfants, dans le noir et sans eau potable, se débrouillent comme ils peuvent dans l'art ancien de la survie.

Sur l'immense parking situé devant les entrées du théâtre, on a tracé à la peinture blanche une inscription assez grande pour être lue depuis le ciel. Lue par des drones ou des avions ennemis. Ça dit : "Deti" : enfants, en russe.

Marina a également cessé de parler avec Svetlana, sa meilleure amie. Elle n'est plus qu'une ombre qui se déplace en silence ; rongée par la tension de cette vie contre nature. Ses yeux saisissent les rares faisceaux de lumière des torches. Lumière qui la réconforte, la vie s'agrippe obstinément à la moindre chose.

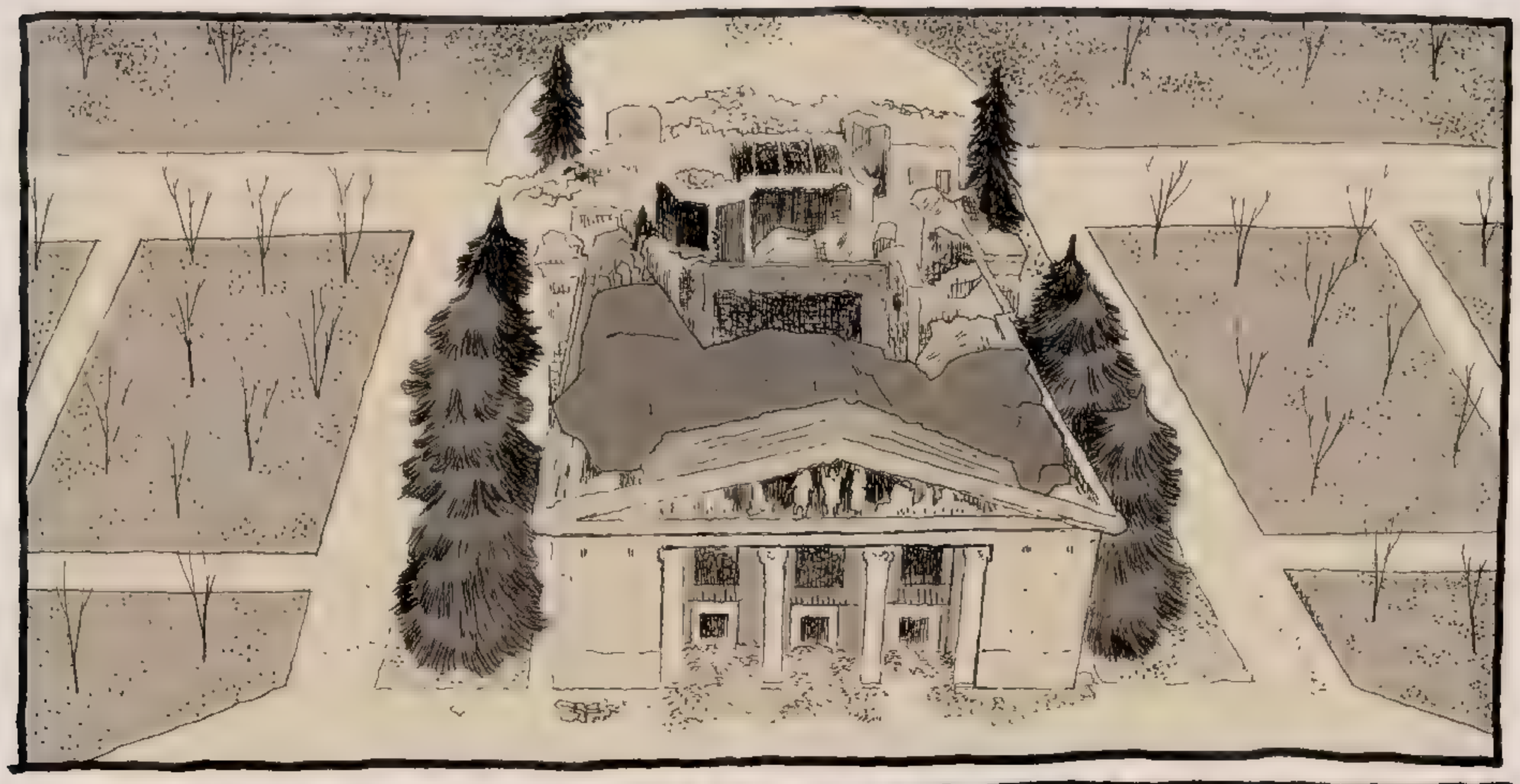
JOUR
20
Journal d'une invasion

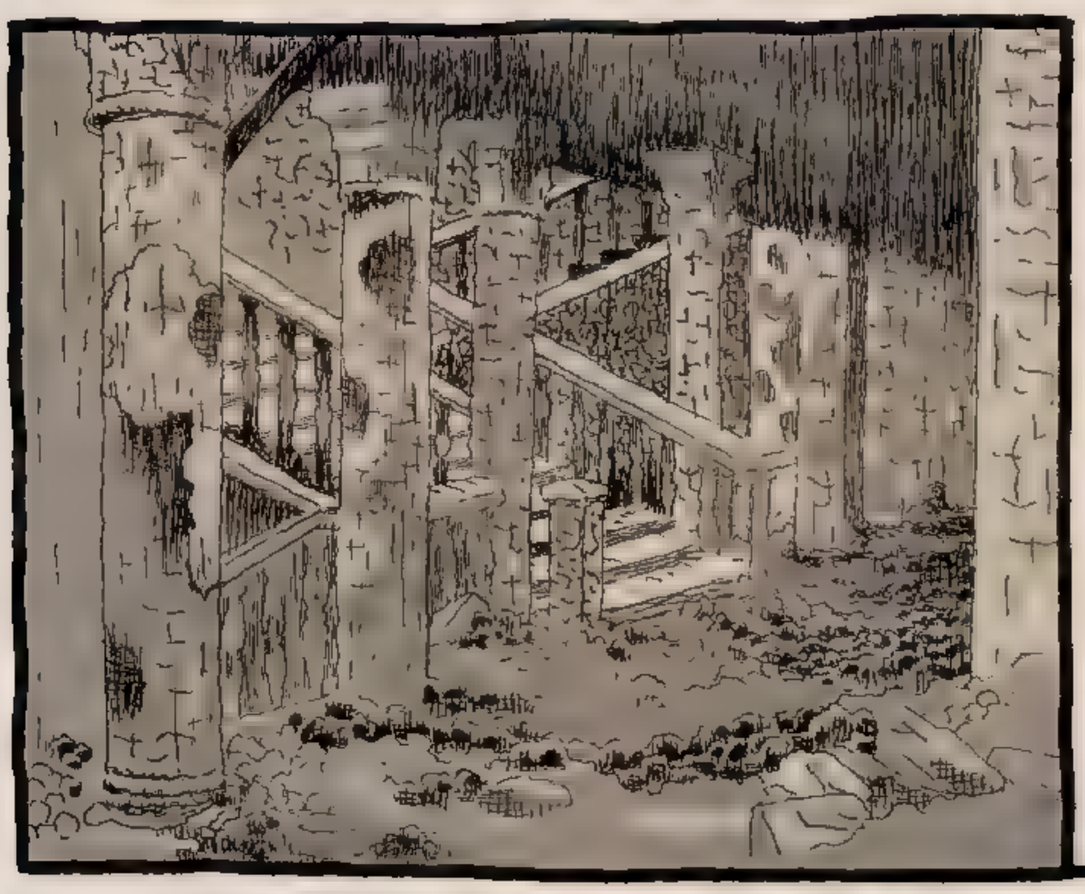
Nuit du 16 mars 2022
Théâtre de Marioupol

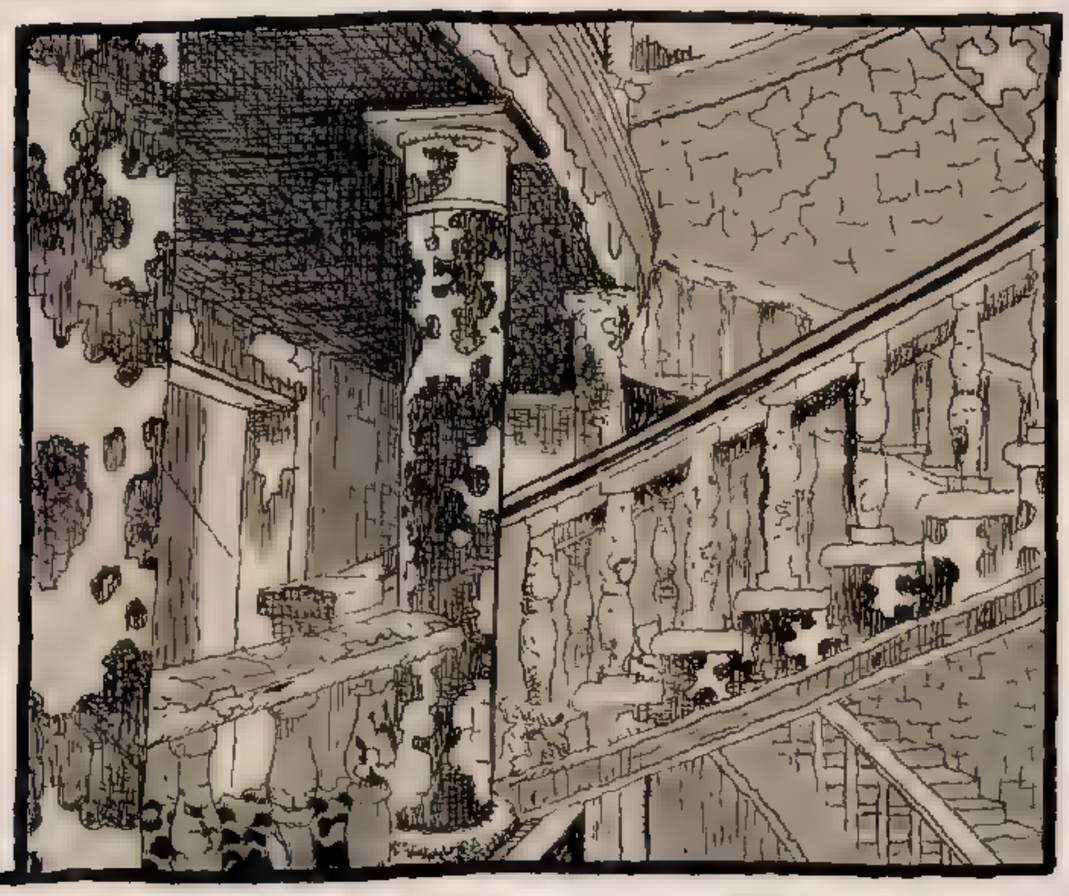
DÉBRIS

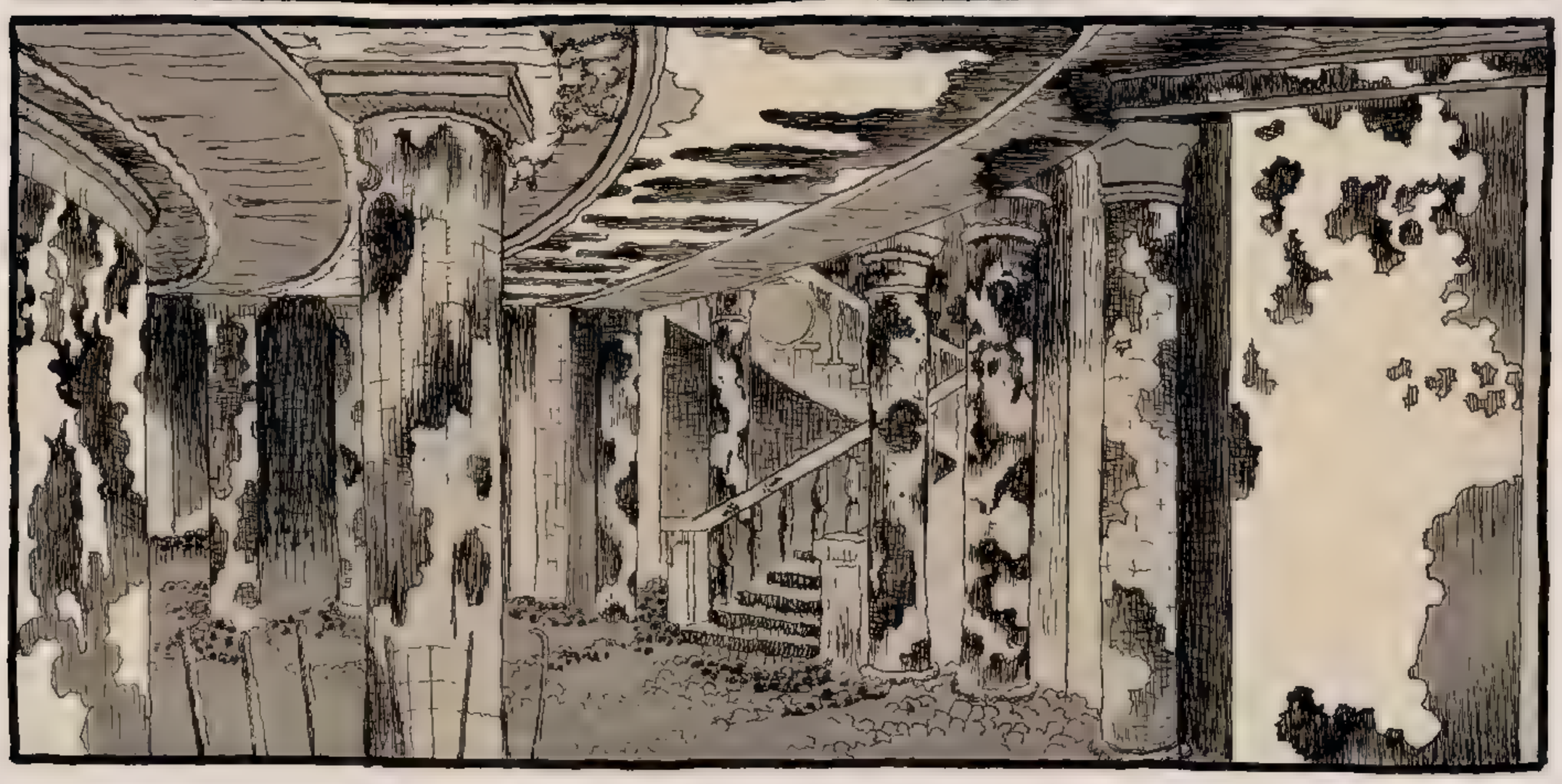
DÉBRIS

Triste est la nuit, porteuse de désarroi et de douleur. Le théâtre est bombardé.









C'est l'horreur. Cette horreur à laquelle on n'arrive pas à s'habituer.
Un millier de personnes semblent avoir perdu la vie.

Captivité et faim.

Et puis la machine russe à désinformer, par les mots du ministre des Affaires étrangères Lavrov, nie ce qui s'est passé : le théâtre n'a pas été bombardé par l'armée russe.

Peu de temps après, M. Lavrov est démenti par sa propre administration : "Nous l'avons bombardé car s'y cachent des soldats ukrainiens qui utilisent des civils comme boucliers humains."

Mais les reportages occidentaux avaient montré, quelques heures plus tôt, le ventre du théâtre, devenu un vaste refuge de femmes, personnes âgées et enfants, certains très jeunes. Aucune trace de soldats.

Cette tragédie est un choc pour le monde entier. La Cour pénale internationale ouvre une enquête pour les crimes contre l'humanité commis en Ukraine.

Mais ça ne s'arrête pas là. Le lendemain, grâce à un satellite, les observateurs d'un service de renseignement étranger notent des signes de vie. Il y a des survivants. On espère que les piliers du sous-sol du vieux théâtre ont résisté.

Marioupol est le symbole de cette guerre, une ville martyre soumise à des souffrances inhumaines.

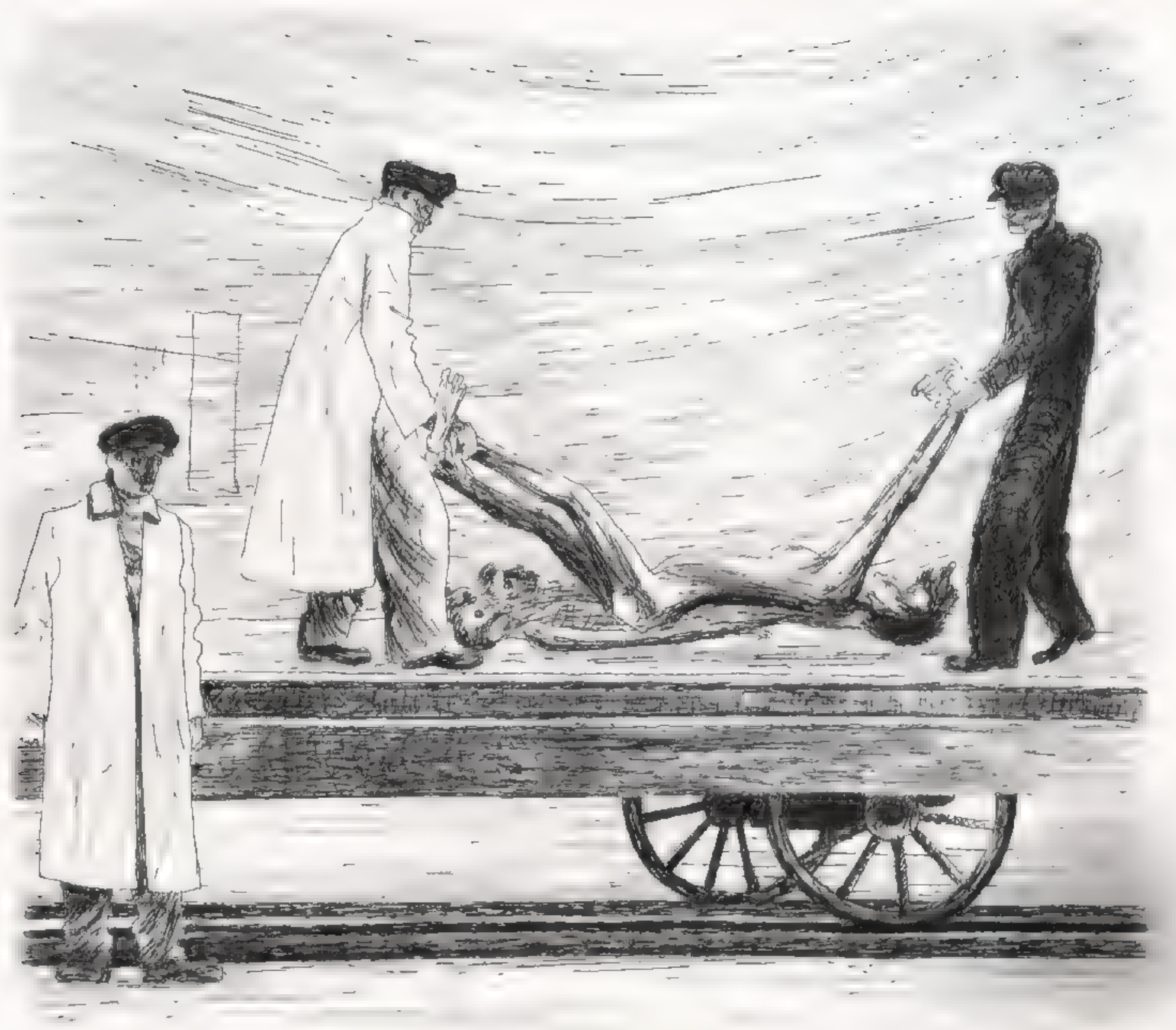
Une stratégie sans le moindre scrupule qui utilise les civils comme otages, comme moyen de chantage. Pour illustrer ce qui deviendra de plus en plus clair au fil du temps : la Russie, dans sa volonté impériale, joue selon ses propres règles, des règles du siècle passé que le monde occidental a depuis longtemps abandonnées.

Ainsi, le manque d'eau, de chauffage, d'électricité et de nourriture réveille le souvenir d'autres privations. D'autres massacres.

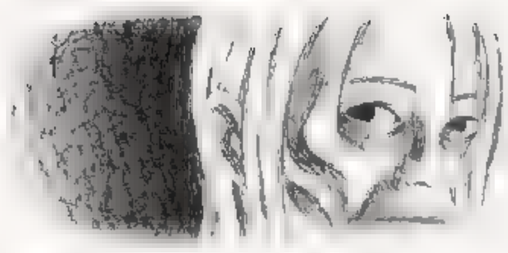
Captivité et faim

L'Ukraine avait déjà connu la famine en 1932 et 1933. Toujours la même histoire : pour punir les poussées d'indépendance et l'orgueil des Ukrainiens, Staline condamna à mort des millions de gens en provoquant une famine artificielle au moyen de la confiscation de toutes les denrées alimentaires.

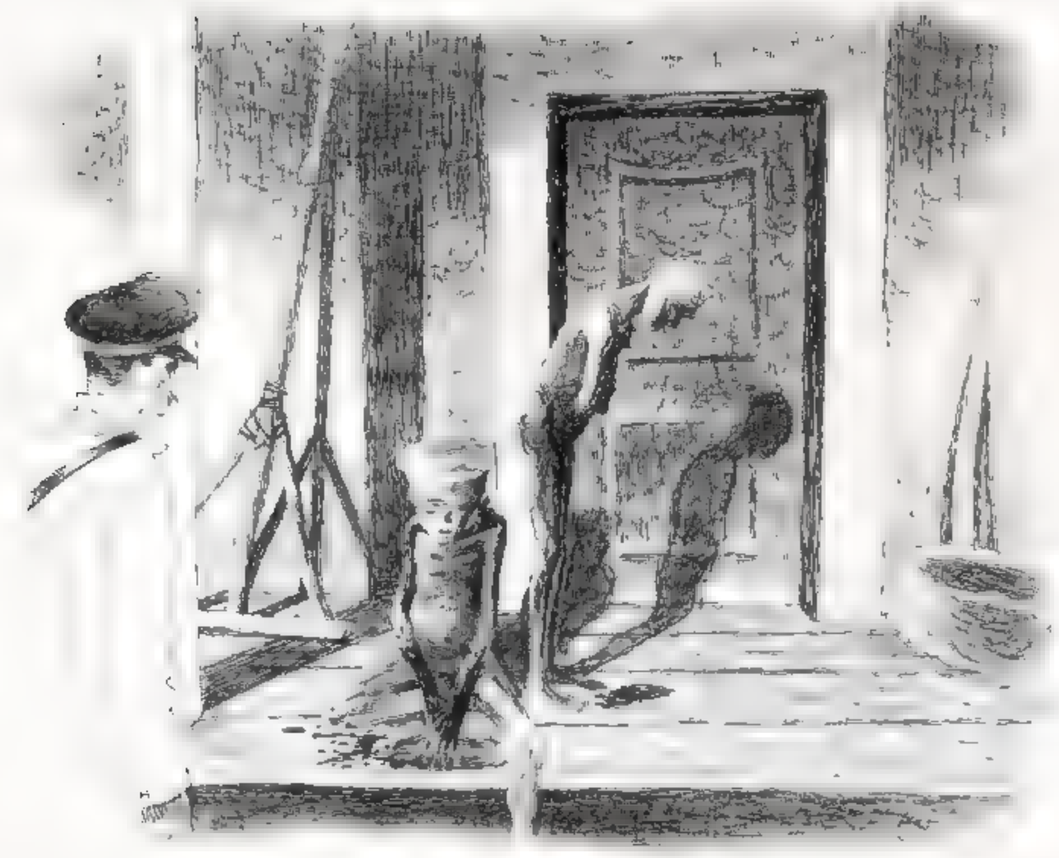
Afin d'éviter qu'on puisse appeler cela par son nom, "génocide", il créa la catégorie des koulaks. Posséder deux vaches suffisait pour être considéré comme un koulak. 90 % des Ukrainiens étaient des paysans, donc des koulaks.



La dékoulakisation dura deux ans. Elle allait devenir tristement célèbre sous le nom de Holodomor (mort par la faim). Fermeture des frontières, interdiction de se déplacer d'une ville à l'autre, réquisition de tout approvisionnement en nourriture.
Ainsi moururent, un à un, des millions d'Ukrainiens.



Entre 6 et 10 millions, dit-on. Les chiffres réels ne sont pas connus car les hommes des services secrets, le NKVD, eurent pour mission de brûler une bonne partie des registres de l'état civil. Officiellement, la plupart de ces gens n'ont jamais existé. Les plus fragiles, dont de très nombreux enfants, moururent de malnutrition plus rapidement que les autres.



Il y eut des cas de cannibalisme. Et alors comme aujourd'hui, une complète mystification sur ce qui se passait en réalité : on connaît bien le cas de l'Occidental Walter Duranty, journaliste corrompu, lauréat du prix Pulitzer, mais en fait à la solde de Staline.

C'est ainsi que des Ukrainiens moururent de faim dans l'indifférence hypocrite de l'Occident qui détourna le regard. Et des millions d'autres, parmi ceux qui ne sont pas morts tout de suite, furent déportés en Sibérie par Staline.

Une guerre néo-impériale, qui joue sur les symboles, ne peut se passer du soutien d'une idéologie forte. Celle de Douguine et de ses acolytes, penseurs du souverainisme, partisans résolus de la dictature du peuple, qui relègue toutefois le peuple au rôle de masse obéissante. Dévouée aux intérêts des oligarques du moment, soutiens de l'homme fort au pouvoir.
Système que les politologues définissent sous le terme déplaisant de démocrature, pour indiquer qu'il s'agit d'une banale dictature postmoderne, c'est-à-dire déguisée en démocratie.

Ainsi, Poutine, s'apprêtant à reconnaître l'indépendance des Républiques du Donbass ("ce que j'aurais dû faire bien plus tôt"), a défini la guerre d'invasion par la périphrase hypocrite d'"opération spéciale" visant à "libérer ces territoires" et, plus précisément, à les "dénazifier".
En réalité, son objectif était d'éliminer, même physiquement, le président démocratiquement élu et d'installer à sa place un président fantoche.

Au départ, il croyait à une guerre éclair, si bien que ses soldats n'avaient que 3 jours de rations.

Ses informateurs n'avaient pas pris en compte l'orgueil ukrainien, la détermination qui allait bien vite représenter une résistance difficile à briser.

Après avoir installé le sympathisant néonazi Gubarev comme gouverneur de la République de Lougansk avec l'aide des services secrets, Poutine s'appuie désormais sur Dmitri Utkin, nom de guerre "Wagner", un milicien tatoué de croix gammées et autres symboles nazis, chef des mercenaires du bataillon du même nom.

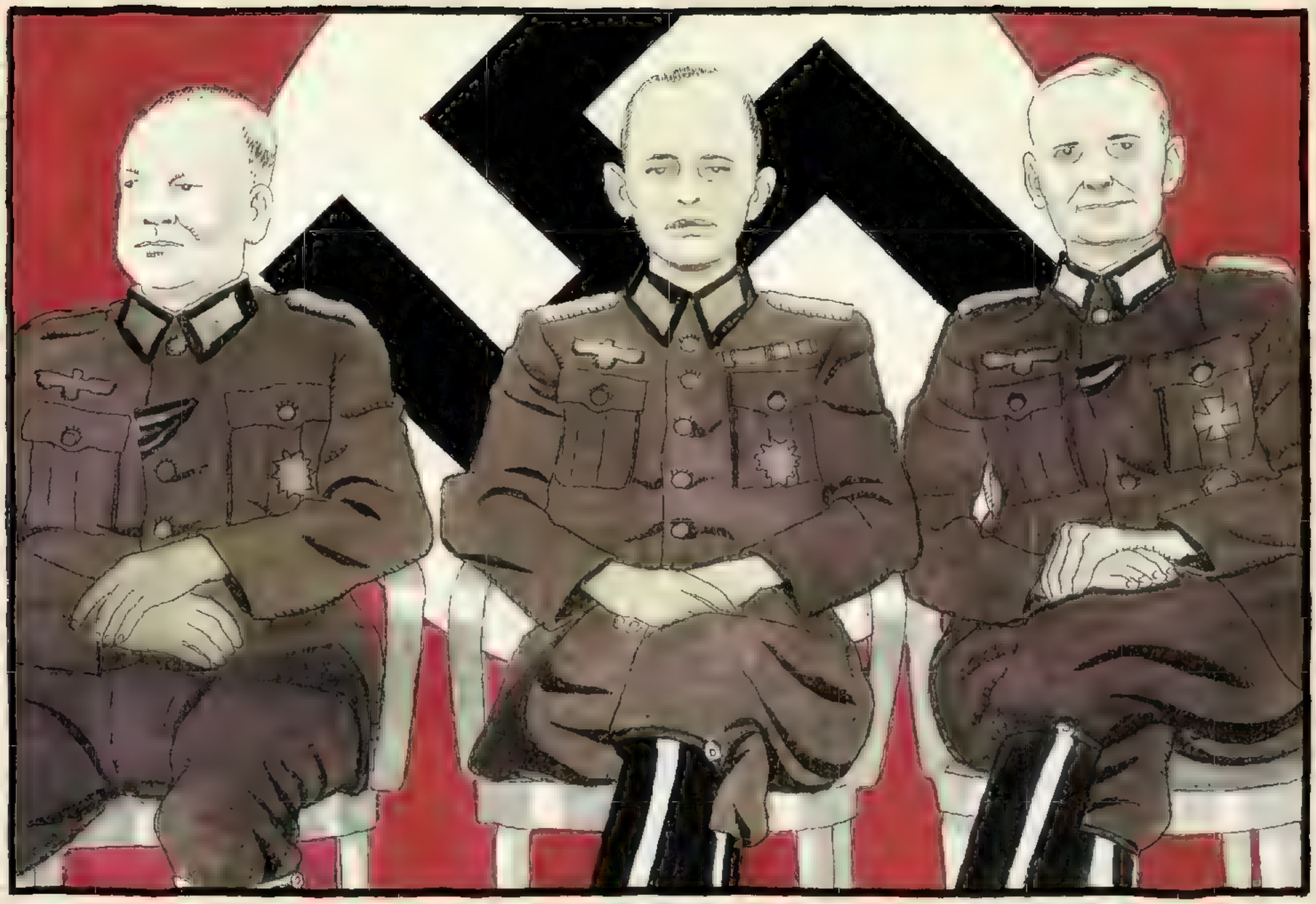
Certes, s'en remettre à un néonazi stipendié, responsable d'indicibles atrocités, au prétexte de dénazifier une République démocratique, cela demande un sacré culot.
Mais à quoi la propagande russe fait-elle référence lorsqu'elle parle de sympathies nazies en Ukraine ?

Stepan Bandera est une figure sombre et controversée de l'indépendantisme ukrainien. Homme de la première moitié du siècle dernier, il est mort à cinquante ans seulement assassiné par des agents du KGB.

De nos jours encore, il reste une référence pour de nombreux nostalgiques qui voient en lui une forte personnalité, dévouée à une seule grande cause : une Ukraine indépendante. Mais la fin ne justifie pas toujours les moyens et son histoire d'homme et de patriote présente des côtés aventureux et d'autres plutôt sombres.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, à la tête du mouvement nationaliste ukrainien OUN, Bandera fonde l'armée insurrectionnelle UPA.

Si Polonais et Soviétiques représentaient la principale menace pour le nationalisme ukrainien, Bandera voyait cyniquement dans l'avancée nazie l'occasion de les vaincre.



En lui vit toujours le souvenir de ce que les Ukrainiens ont souffert à cause de Staline seulement une douzaine d'années auparavant. L'holocauste, auquel les Ukrainiens ont donné le nom de Holodomor, qui a fait des millions de victimes innocentes ne s'oublie point. Pour Bandera, les Allemands représentent donc un moindre mal par rapport aux Soviétiques.

Naïf ? Aveuglé par la haine ? Bandera est politiquement un opportuniste, qui croit témérairement pouvoir plier les grands mouvements de l'Histoire à ses desseins.
Mais les faits le prennent à revers.

Lorsque l'occupation allemande s'avère, tout naturellement, un obstacle à la création de l'Ukraine indépendante telle que la désire l'OUN, Bandera, sans tergiverser, organise la révolte.
Immédiatement arrêté par les nazis, il est emprisonné au camp de concentration de Sachsenhausen, à 30 km de Berlin.
Mais l'Armée rouge contre-attaque pour reconquérir l'Ukraine. Bandera est donc libéré par les nazis afin d'animer la résistance antisoviétique.

Au nom du nationalisme ukrainien, l'OUN commet des crimes graves contre la population de Galicie et de Volhynie. Plus de 60 000 personnes sont assassinées.
Sans être une organisation antisémite, l'OUN n'hésite pas à exterminer des Juifs en même temps que des Polonais et des Russes. Mais aussi à les accueillir en son sein et à les protéger contre les Allemands lorsque cela sert la cause nationale.

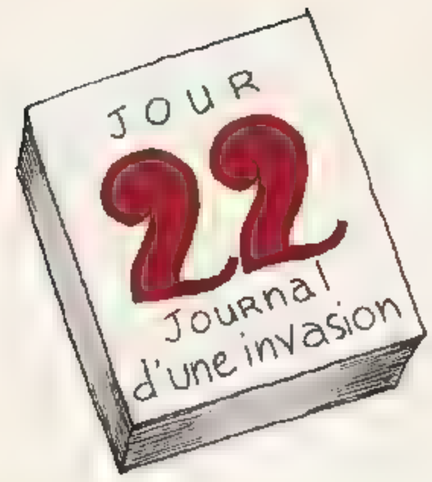
Bandera et ses hommes mènent une guerre partisane, cynique et impitoyable, éliminant sans se poser de question quiconque représente un obstacle à la domination des Ukrainiens à l'ouest du Dniepr.
Cela lui vaudra d'être accusé de collaborationnisme par les Soviétiques et d'ambiguïté par les nazis.

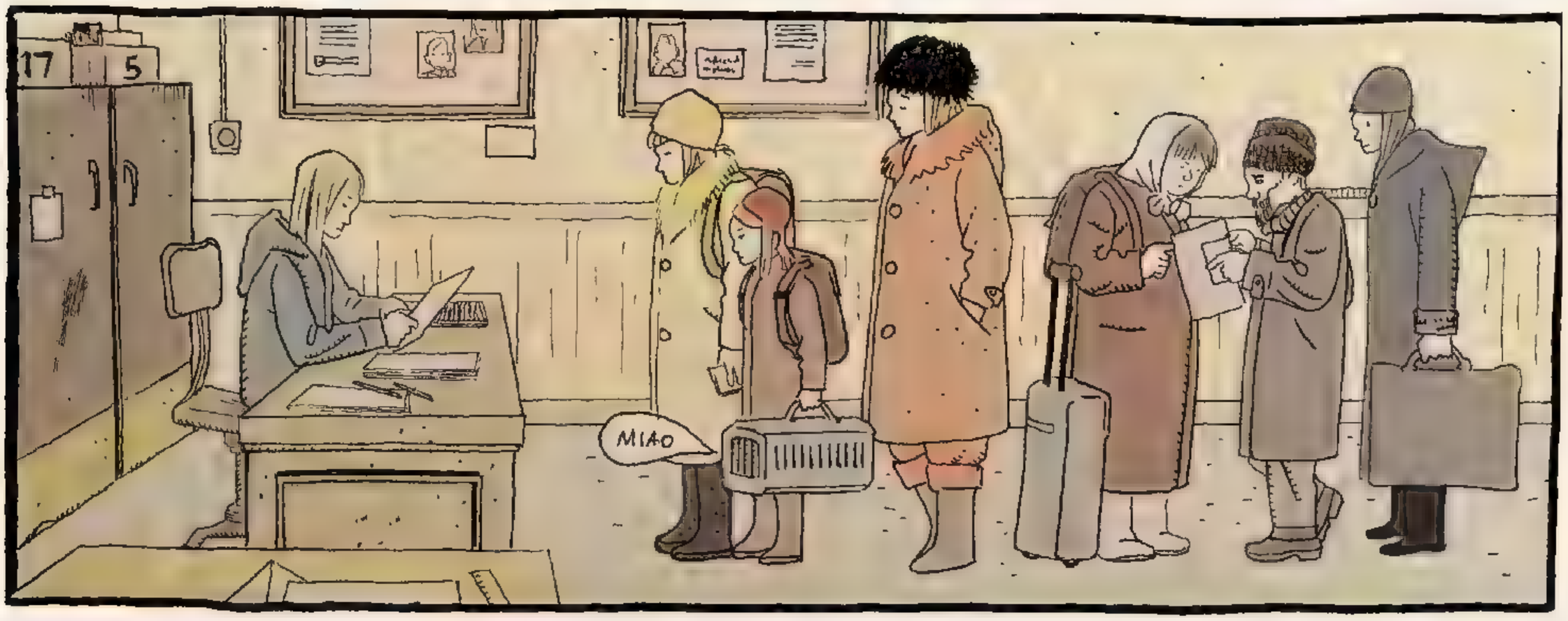
Bandera est arrêté à plusieurs reprises. Et sa famille victime de rétorsions de la part des Allemands, des Polonais et des Soviétiques pendant et après la guerre.
En 1941, son père, le révérend Andrij, est condamné à mort par un tribunal militaire soviétique et fusillé. Parmi ses six frères et soeurs, Marta-Maria et Oksana sont arrêtées et déportées dans un goulag, toujours en 1941, pour avoir refusé de fournir des informations sur leur frère et de coopérer avec les Soviétiques (libérées en 1960, elles ne pourront rentrer chez elles : Marta meurt en Sibérie en 1962, Oksana ne reviendra en Ukraine qu'en 1989) ; Aleksandr et Vasily meurent au camp d'Auschwitz en 1942, assassinés par des prisonniers de guerre polonais.
Bogdan tombe au front en combattant les Allemands. En 1946, suite à l'annexion plénière de l'Ukraine à l'URSS, Volodymyra, une autre soeur, et son mari, le révérend Volodymyr Davydjuk, sont arrêtés par les autorités soviétiques et internés au Goulag.

Le 15 octobre 1959, à l'entrée de la maison située au 7 Kreittmayrstraße à Munich, Stepan Bandera est retrouvé agonisant en bas de l'escalier. On lui a tiré dessus.

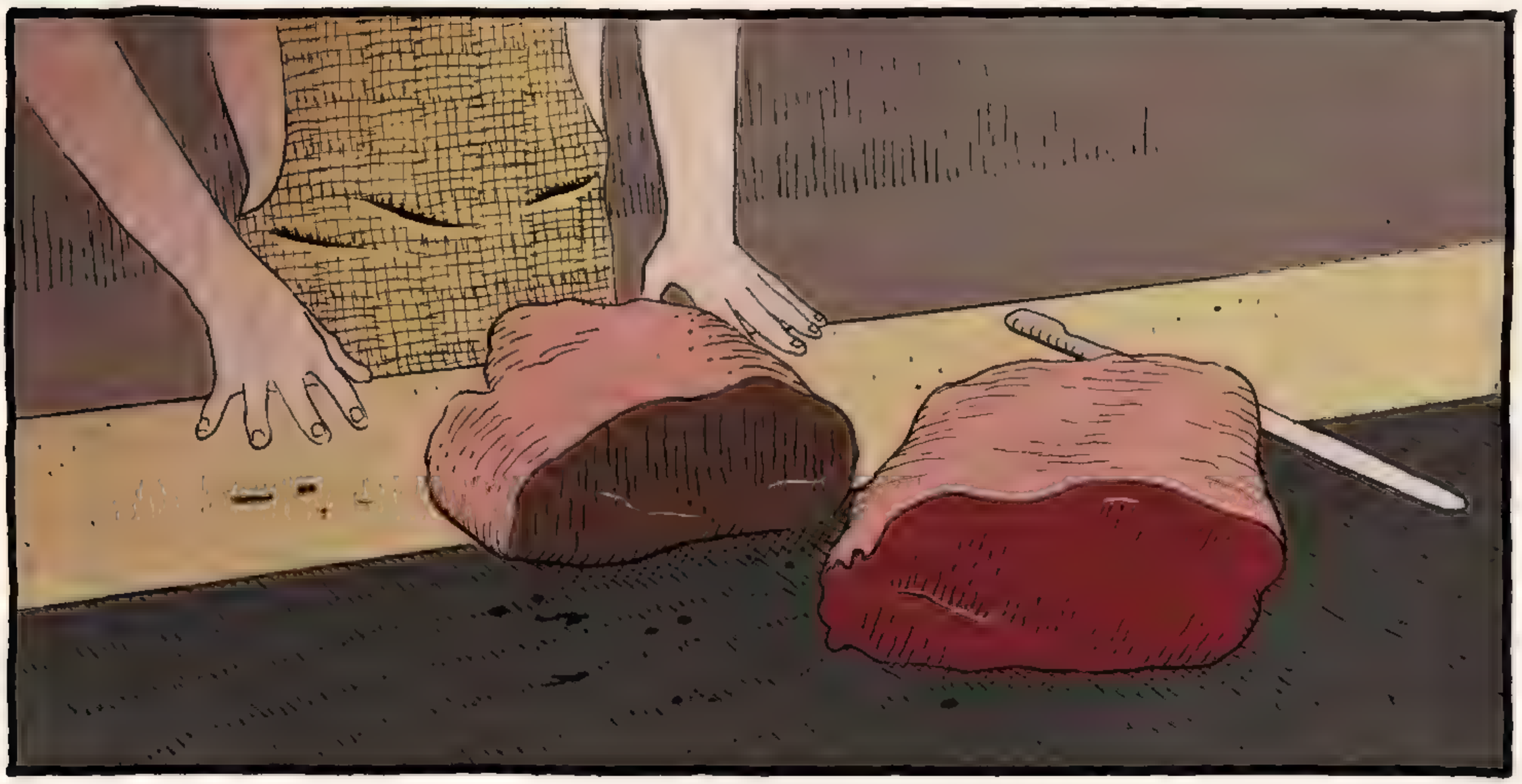
Il décédera peu après. L'autopsie révélera que sa mort est due à un empoisonnement causé par des balles de pistolet trempées dans le cyanure de potassium. Une technique d'élimination utilisée par le KGB.
Ni les six appartements entre lesquels, par prudence, Bandera choisissait celui du jour, ni le garde du corps n'ont été d'aucune utilité.

Pologne, centre d'accueil des réfugiés.
J. a rencontré Vanessa et sa fille autiste Marianna. Elles sont de Kiev. Elles aussi ont tenu jusqu'au bout. Vanessa voyageait avec son chat et deux petits sacs à dos contenant les pinceaux et les couleurs de sa fille. Point de grandes valises : c'était ou le chat ou les valises. Vanessa pèse à peine plus de 40 kilos. Elle est petite et très maigre.





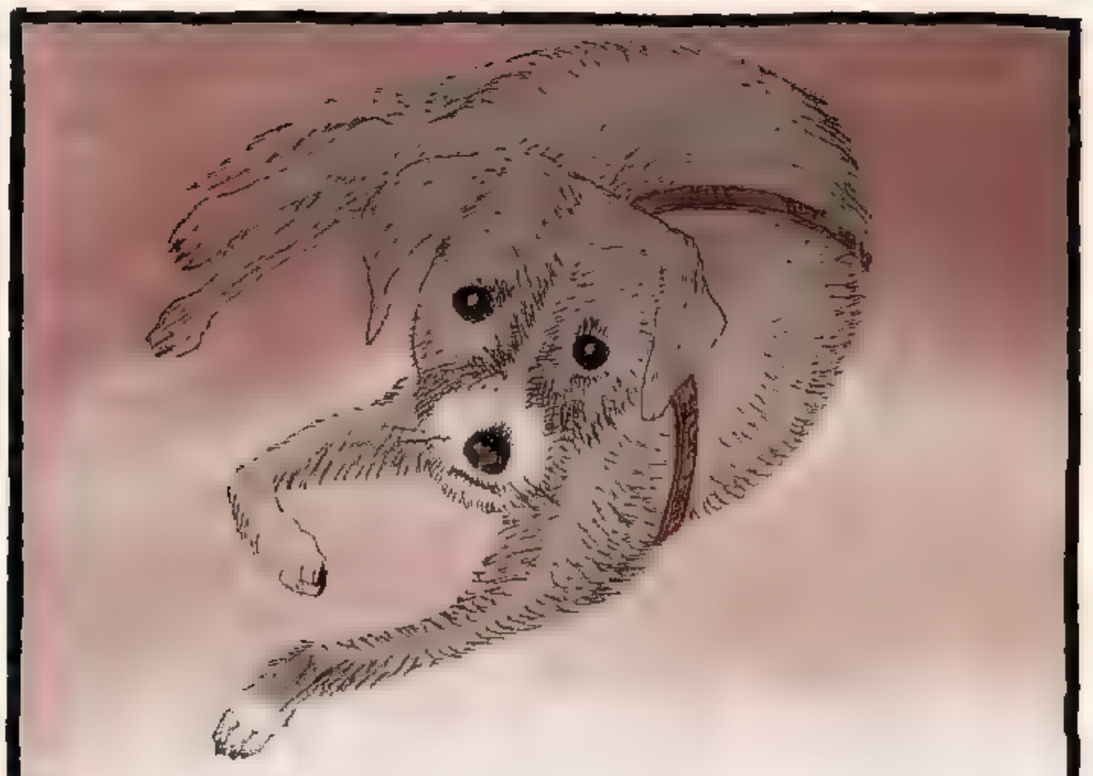
À Melitopol, une femme raconte que des soldats russes ont volé de la viande dans sa boucherie. Et d'autres nourritures dans des magasins. Ils sont affamés. Nombre d'entre eux étaient convaincus de partir pour des exercices militaires, ils ont compris la réalité en passant la frontière.



Les violences ont commencé. Ils violent, pillent, pénètrent dans les maisons, saccagent. Ils regardent ce qu'il y a dans les téléphones.

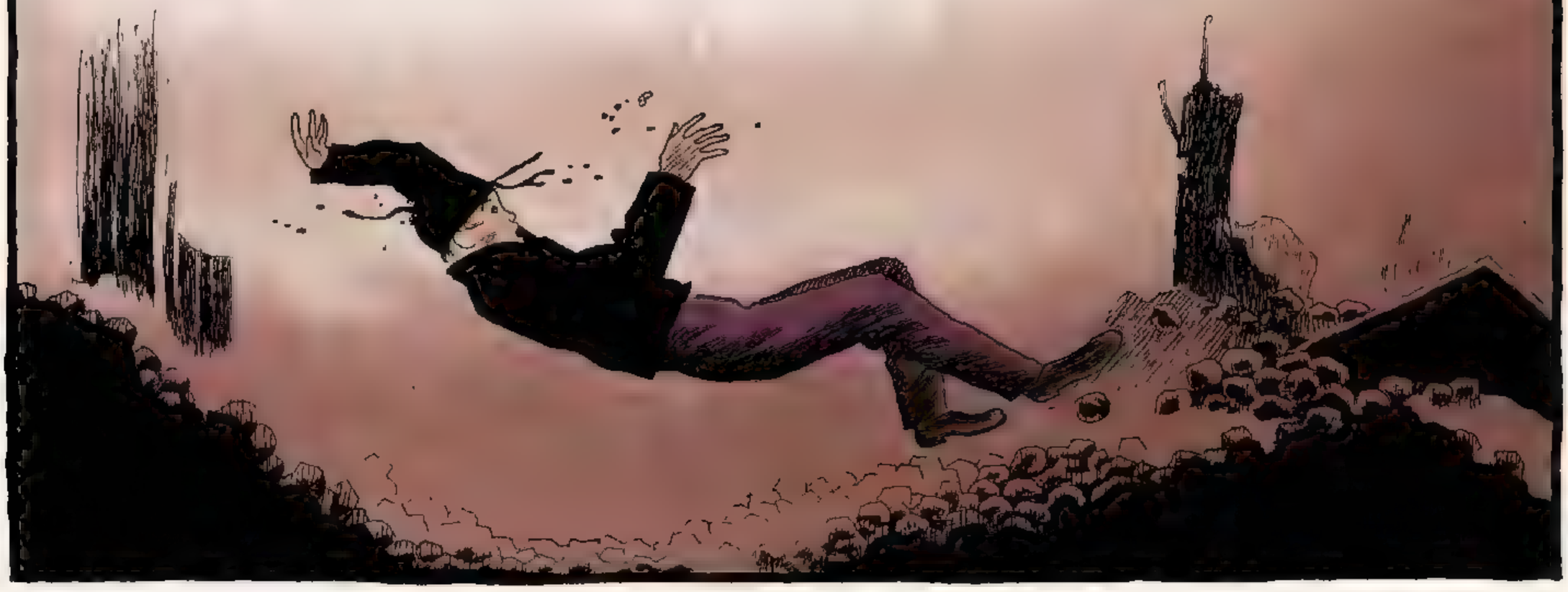
À Melitopol, la maison de Yuri a été balayée par le déplacement d'air de l'explosion d'un missile russe à proximité. Yuri semblait en état de choc.

Il errait au milieu des décombres. On ne sait pas exactement ce qu'il cherchait.



Certains disent qu'il cherchait son chien.

Puis un sniper lui a tiré en pleine tête.



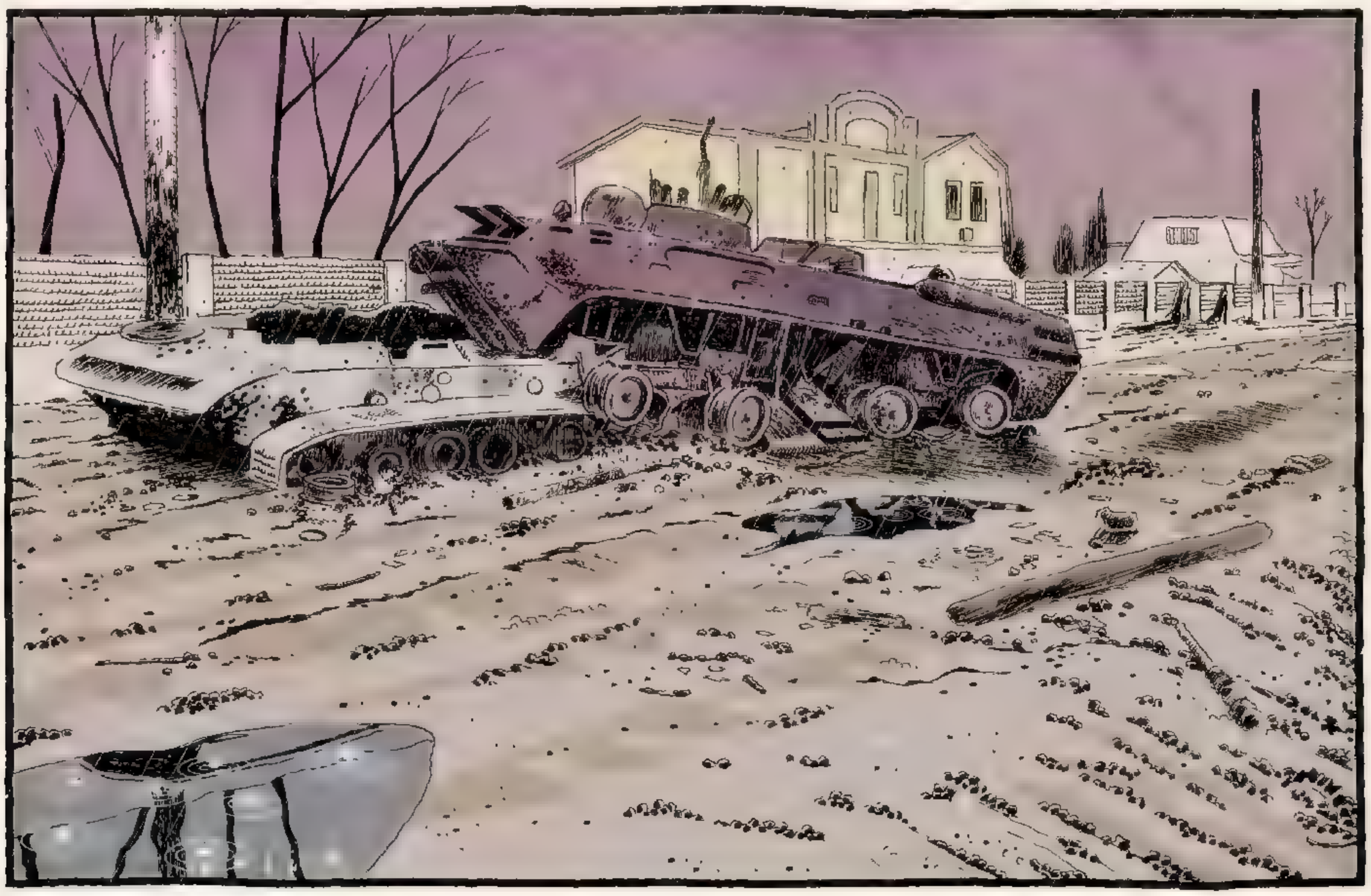
BOUTCHA
KIEV
UKRAINE

La ville calcinée

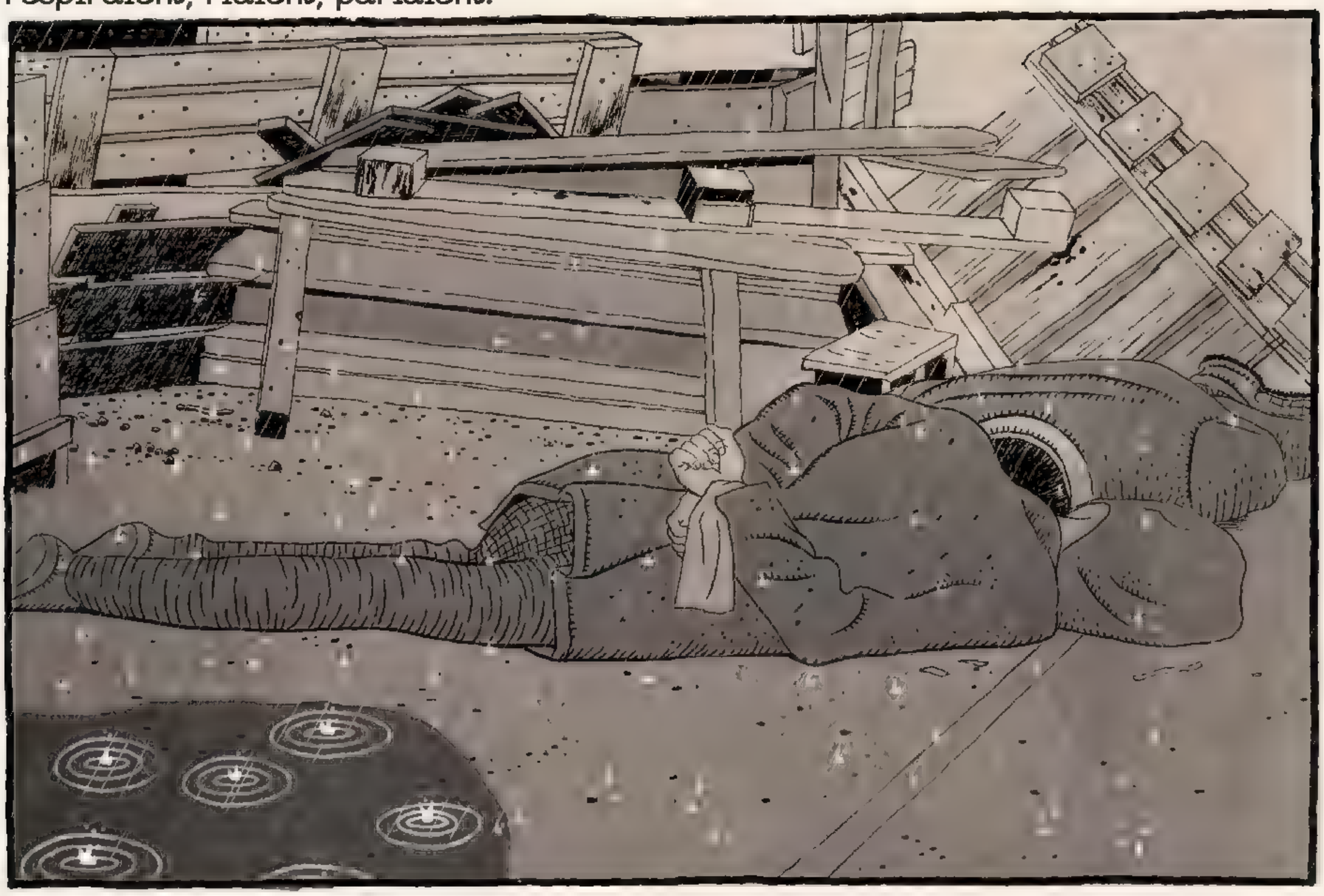
Boutcha. Yablonska Ulitsa. Un matin de printemps. Les équipes de déminage ukrainiennes avancent dans les rues périphériques de la ville récemment libérée.

Des bâtiments noircis par le feu défilent sous leurs yeux. Dans les rues désertes, un silence irréel. Tout ce qui reste des journées de sauvagerie et de violence. Des carcasses de voitures criblées de balles ou écrasées par des chars, avec des corps d'hommes, de femmes, d'enfants, recroquevillés dans l'habitacle, entre les tôles.

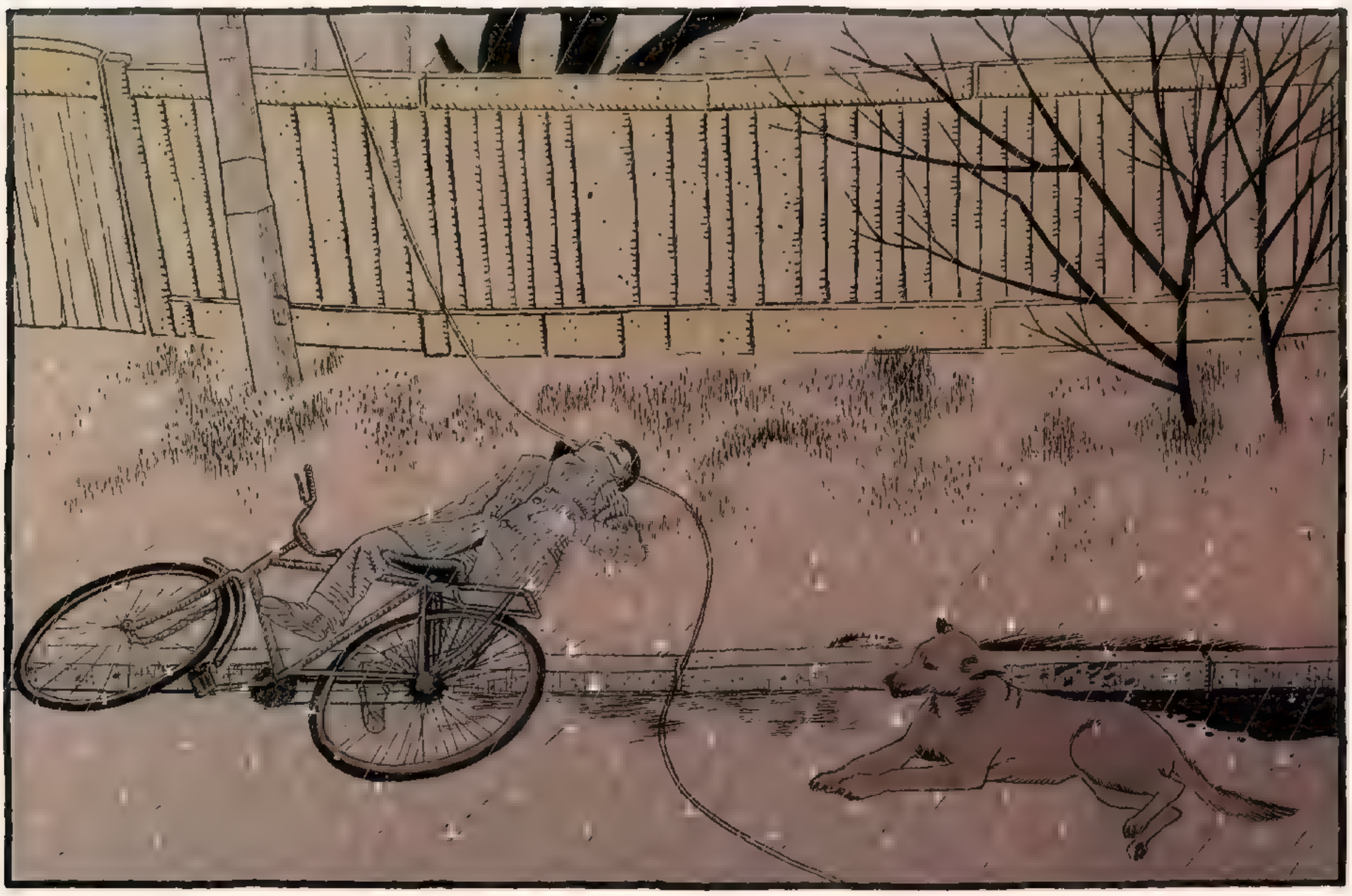
Des squelettes de blindés touchés et fracassés par les terribles missiles Javelin à charge double.



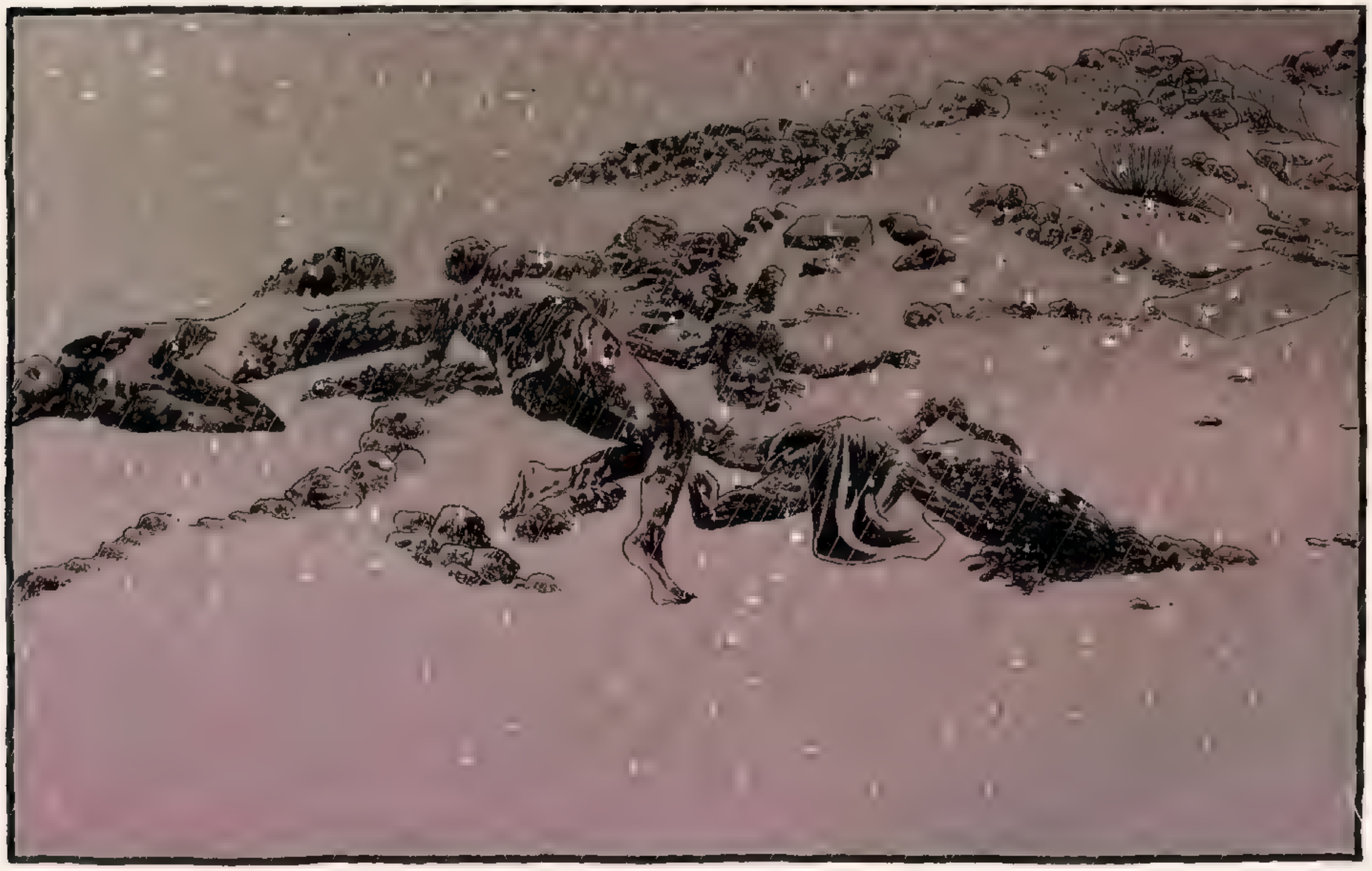
Puis tu les vois, sur le sol, gisant à côté de palettes en bois. Ou allongés sur le ventre, mains attachées derrière le dos. Des corps froids, qui autrefois respiraient, riaient, parlaient.



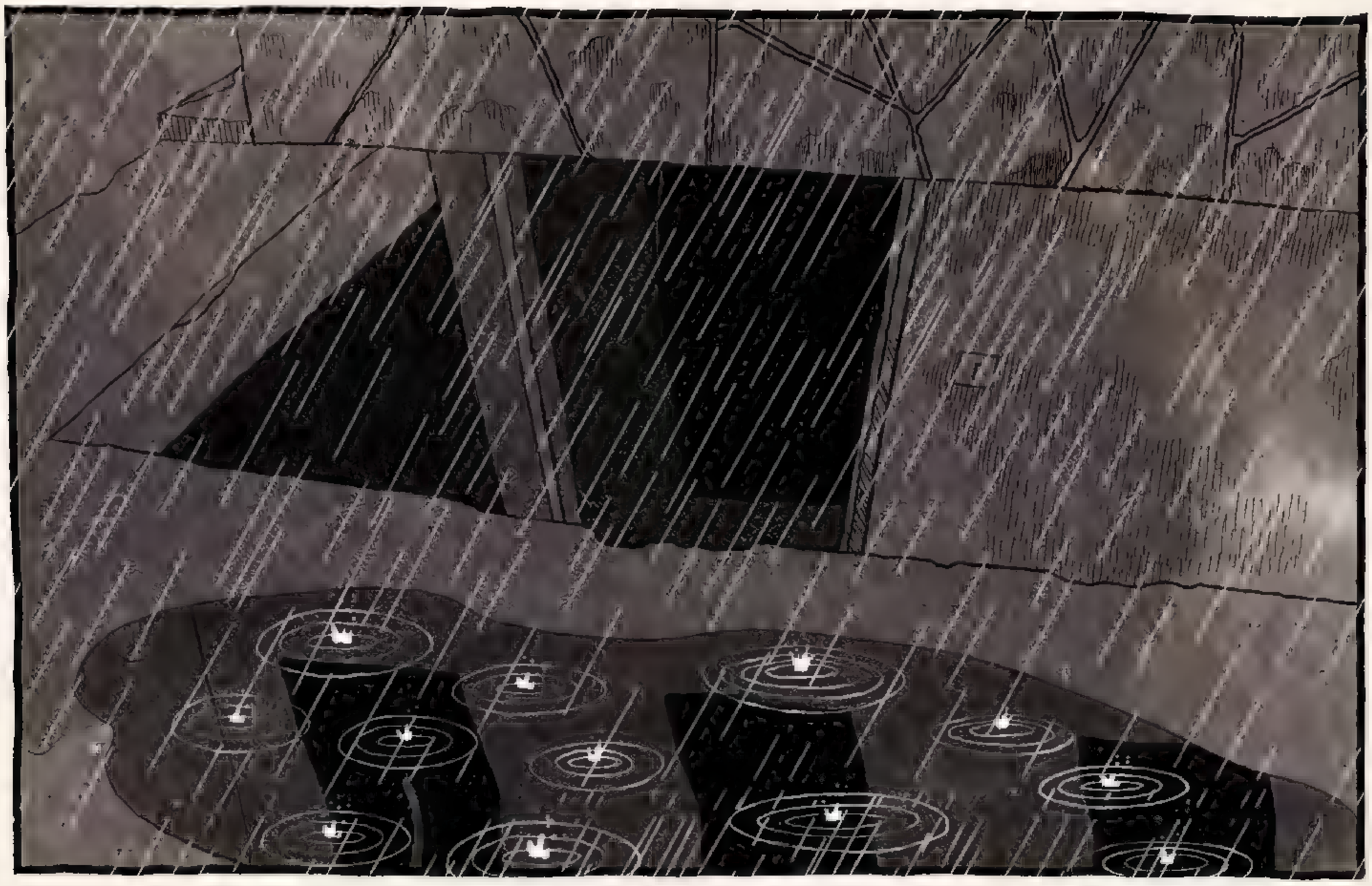
À présent, ce sont des marionnettes sans fils, disséminées dans la rue. Tu les regardes, dans la lumière froide d'une matinée de printemps. Il fait moins 5 à Boutcha. Tu observes l'obscénité de ces morts.



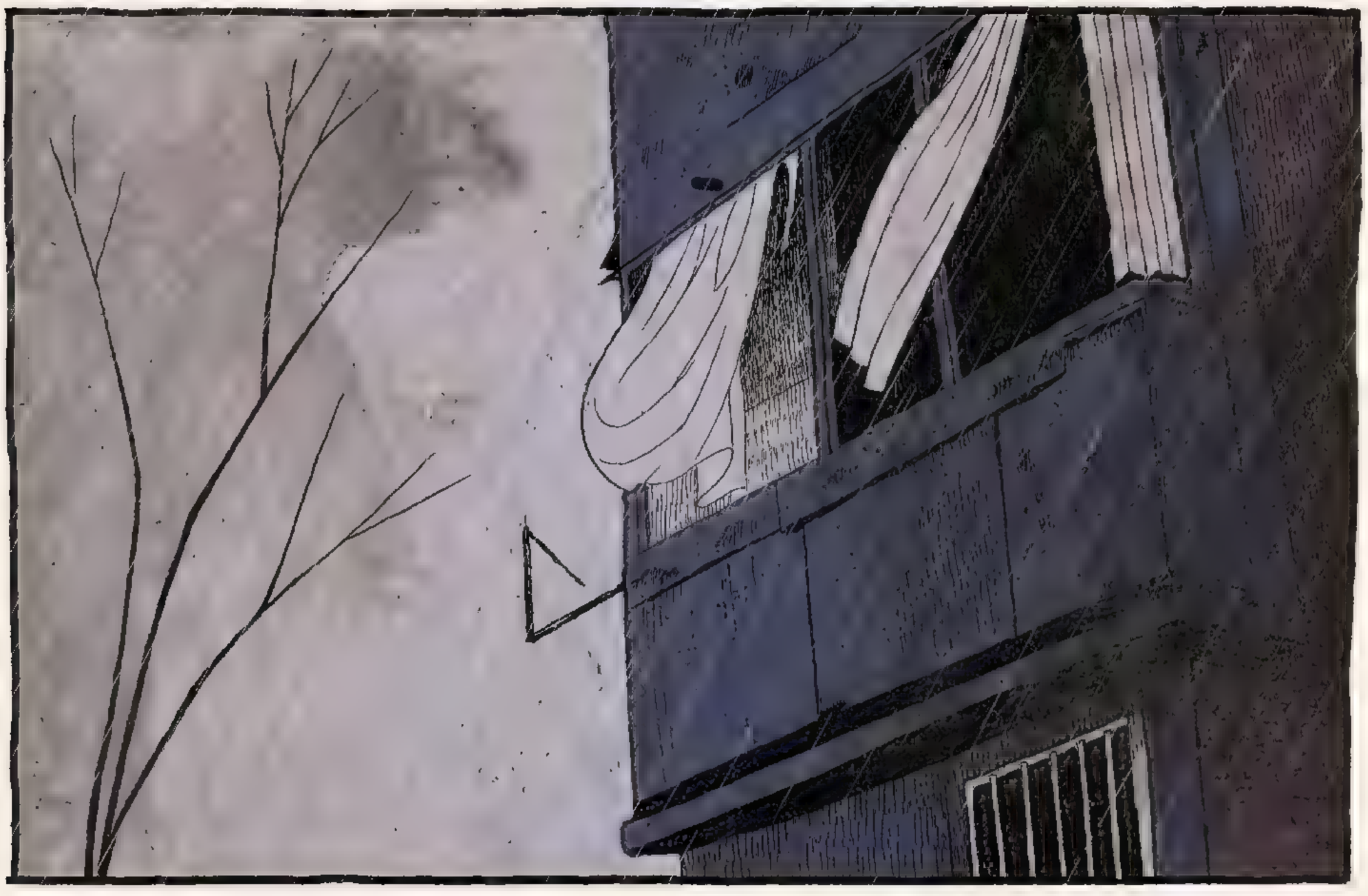
Plus loin, un homme, deux femmes, un enfant... ce qui fut une famille.
D'eux seulement des corps carbonisés.



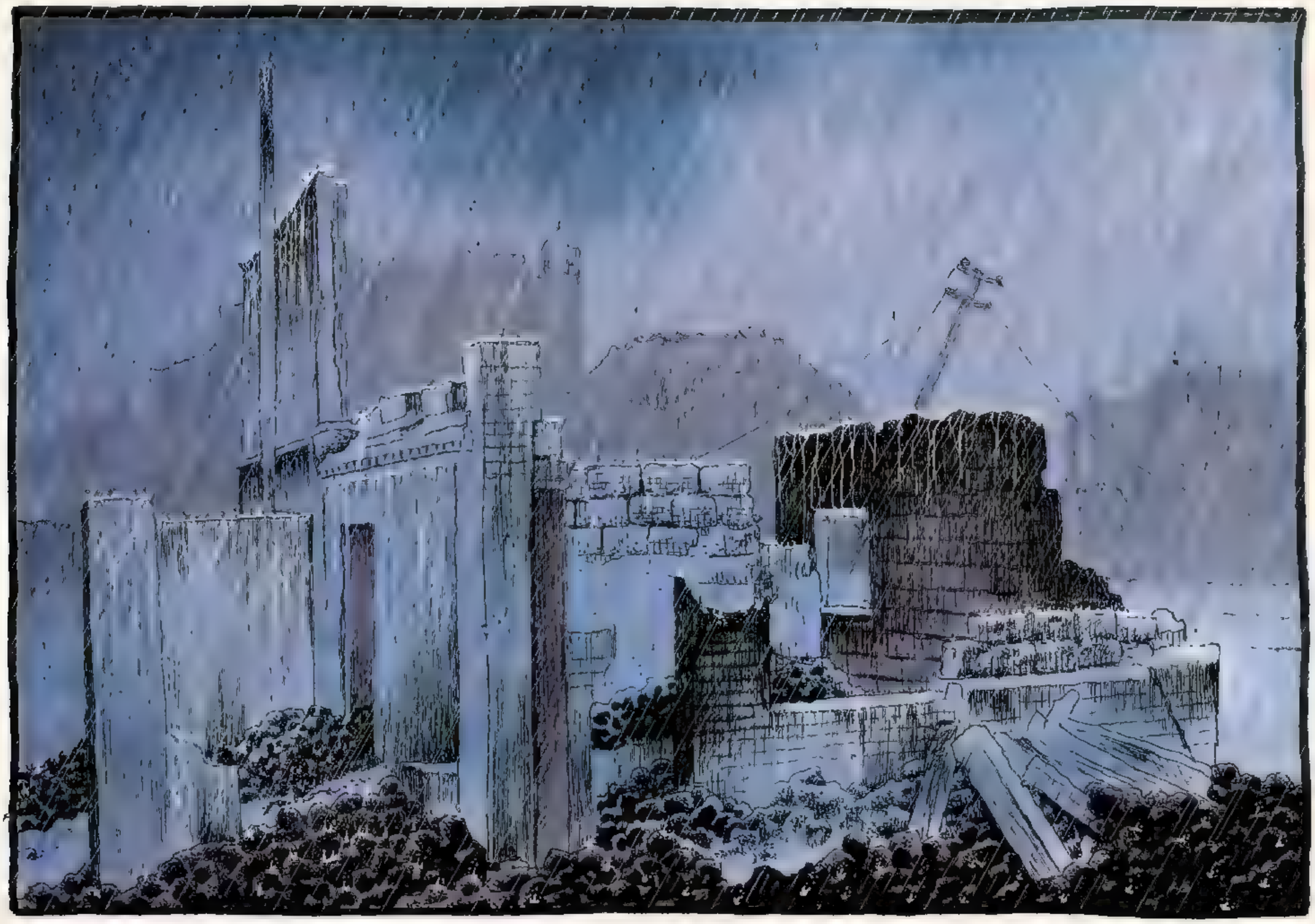
La salle de torture, au sous-sol, avec cinq hommes agenouillés, ligotés et abattus d'une balle derrière la tête.



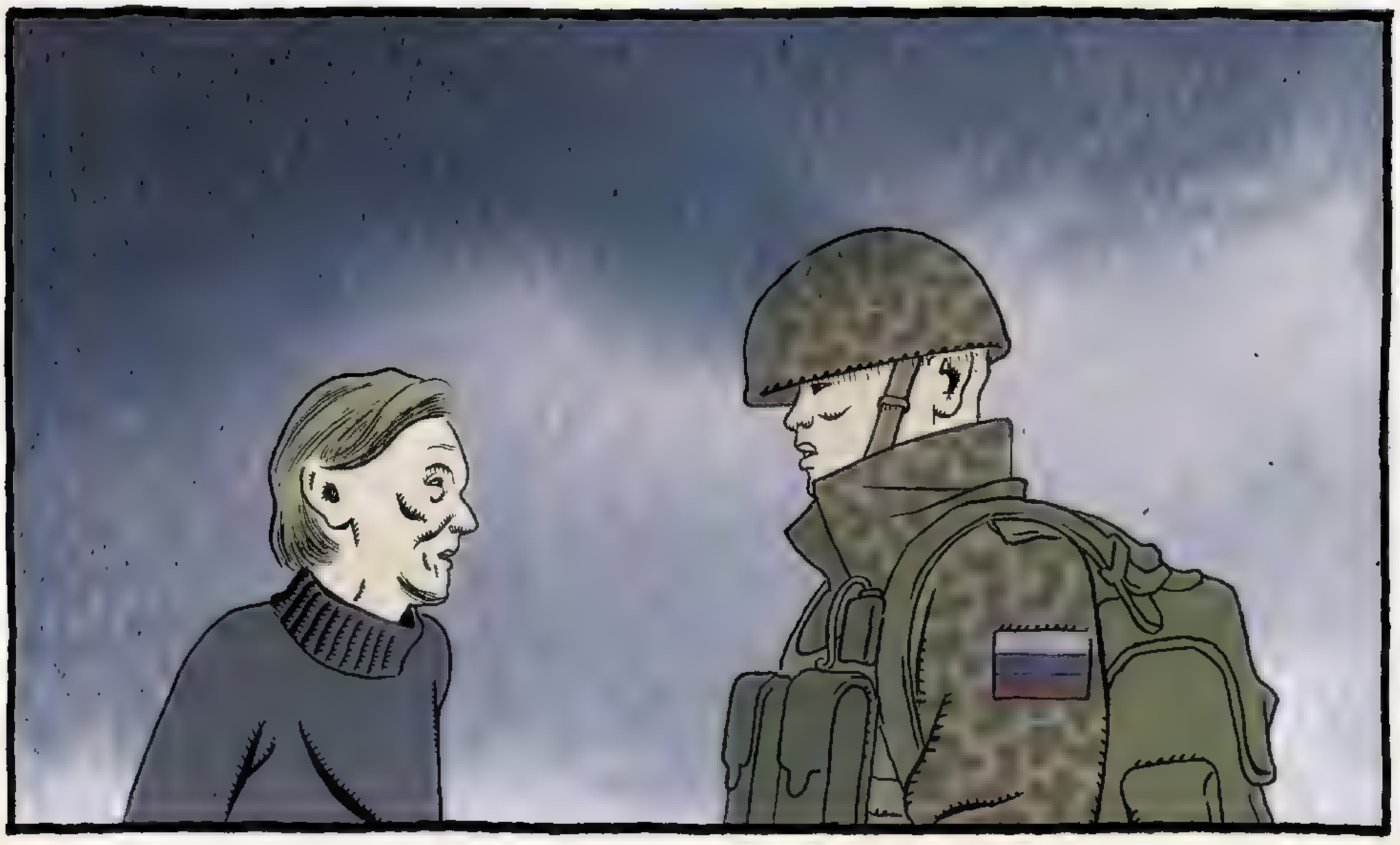
Un défilé d'atrocités et de sévices. Membres tranchés, langues coupées, boucherie d'une guerre qui n'a plus rien d'humain, si ce n'est ses victimes.



Boutcha. Pourquoi ?



"On est venus pour vous libérer", a dit un sergent du bataillon. Et elle, Djana, a demandé : "De quoi ?"



Silence. Il n'y avait aucune réponse logique.

Borodianka a enduré une guerre venue du ciel.
Sous les missiles russes, qui étaient autrefois fabriqués à Dnipropetrovsk, en Ukraine même, à 552 km de là.
Maintenant ils pleuvent et réduisent en cendres des immeubles résidentiels de 8 ou 9 étages qui s'écroulent, ensevelissant des familles entières cachées dans les abris et les caves.

La cruauté des soldats russes. Ils tirent sur tous ceux qui s'approchent pour tenter de sauver les survivants, qui hurlent de sous la terre, implorant aide et pitié.

Ils mourront d'épuisement, de faim, de froid, après 30 longs jours. C'est ce que racontent leurs voisins.

Une voiture passe, je ne sais pas si c'est un véhicule civil ou militaire. Mais il y a deux personnes habillées en civil.

Tuez-les tous, bordel de merde !

OK. Dans ce village il n'y a que des civils.

Qu'est-ce qui te prend ? S'il y a des civils, exterminez-les.

Bombardez partout. Bombardez tous les bâtiments.

Compris. C'est ce qu'on fait, Roger.

Tapez à l'ouest, bon sang. Bombardez !

Bombardez-les jusqu'à ce que ces deux villages soient réduits en cendres.

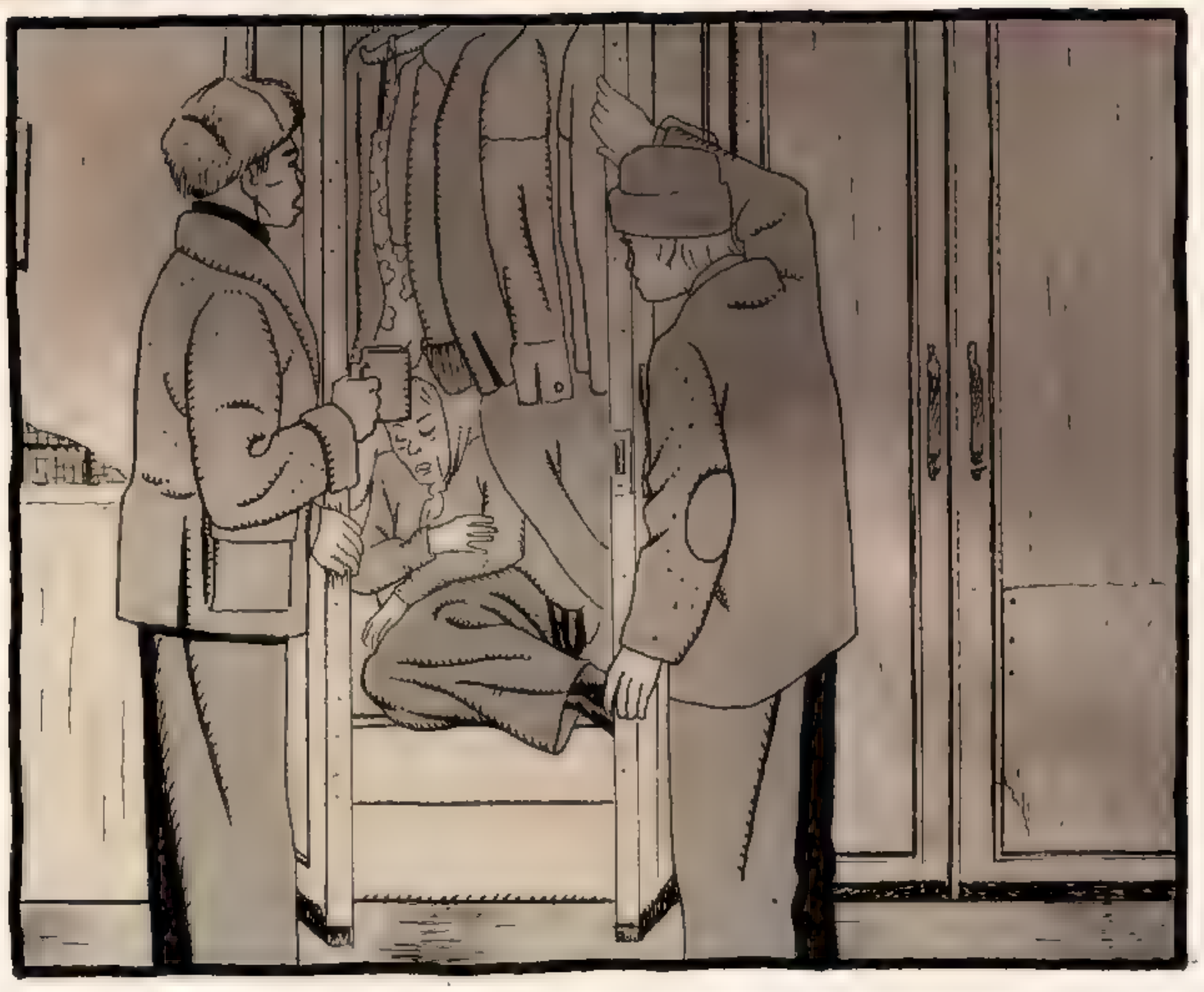
Anya de Rivne

1er avril 2022. Anya a 83 ans. Elle a toujours vécu à Rivne. La nuit, quand les Russes bombardent, elle court, terrifiée, dans sa salle de bains et se couvre d'oreillers.

Oleg et Maksim, ses deux fils, qui ont depuis longtemps fondé une famille, sont revenus vivre avec elle. Ils ont mis à l'abri leur femme et leurs enfants en Pologne et se sont réfugiés dans la maison d'Anya. Au moins là il y avait un potager et ils pouvaient manger.

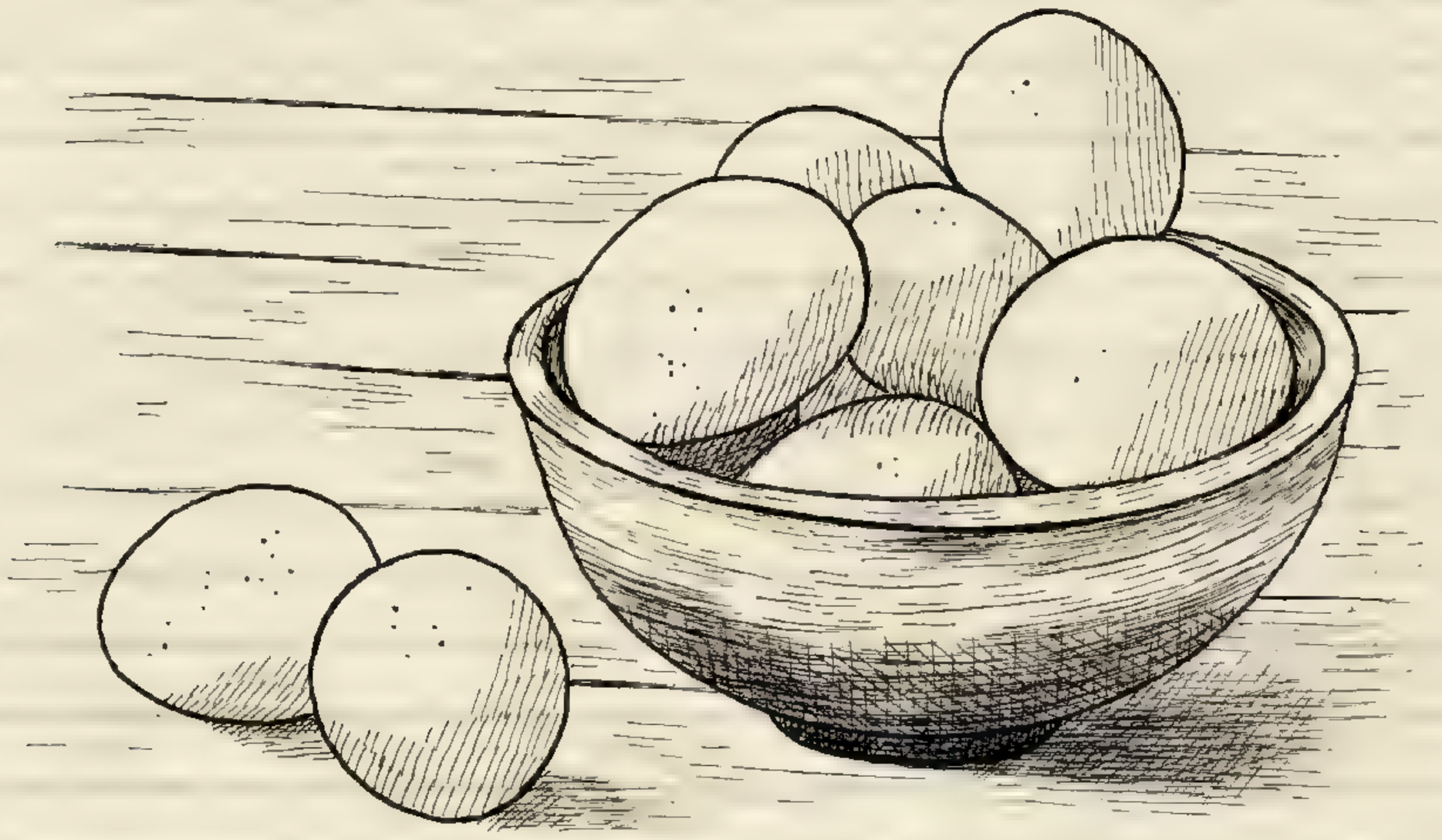
Tous les deux ont aménagé la cave, installé des lits, une table, des lampes. Les tomates et les concombres en saumure, les pommes de terre et les légumes de saison étaient déjà là. Ils ont invité leur mère à les rejoindre, pour être en sécurité.

Aux premières lueurs du jour, Oleg et Maksim montent à l'étage pour voir comment va Anya. Ils la trouvent endormie dans la grande armoire, couverte de vestes et de pulls.



Pasha est ingénieur depuis 18 ans à Zaporijia, il travaille dans l'une des plus grandes usines de la région. On lui a dit de rester à la maison parce que l'usine pourrait être la cible de bombardements. Il reste donc avec Olena et il plâtre, peint les murs et change le papier peint de leur vieil appartement.

Dans le village situé juste à l'extérieur de Melitopol, la pension de Petya est de 1 800 hryvnia (55 euros). Le coût de la vie aujourd'hui : 1 kilo de bananes 180 hryvnias, 1 kilo de riz 100 hryvnias, sarrasin et levure : "deficito" (introuvable).
Comme les pensions sont versées à la banque, mais que personne ne peut retirer d'argent liquide, le troc a débuté dans les villages.
Anatolij échange des œufs contre du fromage, des pommes de terre et du pain.
Petya vend des œufs : 30 hryvnias 10 œufs.



Dans le village de Djalka, en Tchétchénie, les familles des soldats morts pendant la guerre d'Ukraine ont reçu un sac de pommes de terre et un litre d'huile.

Vika me fait écouter un enregistrement. Maia, en larmes, raconte que les 40 enfants orphelins qui sont arrivés en Pologne en provenance d'Irpin et de Boutcha ont tous vu leurs parents mourir. "Vos enfants seront épargnés, dit le commandant de la division des envahisseurs, pour qu'en grandissant ils se souviennent de cette guerre et apprennent à respecter la Russie."

Les enfants ont dû assister à l'exécution.

Et ils ont été violés plusieurs fois par les soldats.

La volontaire polonaise qui a enregistré leur histoire ne s'en remet pas.

L'enfer des ogres

10 avril. Dimanche. 46e jour de l'invasion.

Chaque détail a été établi avec une précision d'amateur. La fière machine militaire russe se montre à plusieurs reprises pour ce qu'elle est : une armée de fer-blanc.
Sans coordination, affamée et démoralisée, elle s'accroche à une féroce mécanique de martyre et de mort pour ne pas s'effriter.
Dans la nébuleuse mentale où se mêlent propagande et lavage de cerveau, la pratique du meurtre de sang-froid de la population sans défense, du pillage et de la destruction des biens occupés, apparaît clairement.

Des postes de contrôle russes sont installés dans les rues de Marioupol. Chasse au nazi. Ce qui pour les occupants russes signifie toute personne qui aime sa terre et ne se soumet pas.
Tu es un patriote ? Alors tu es un nazi.
Tu es un enseignant ? Alors tu es un nazi.
Tu n'es pas russe ? Alors tu es un nazi.
Une équation démente qui entraîne des exécutions sommaires de civils désarmés, dont les cadavres deviennent des trophées à photographier. Pour s'en vanter dans une compétition misérable.

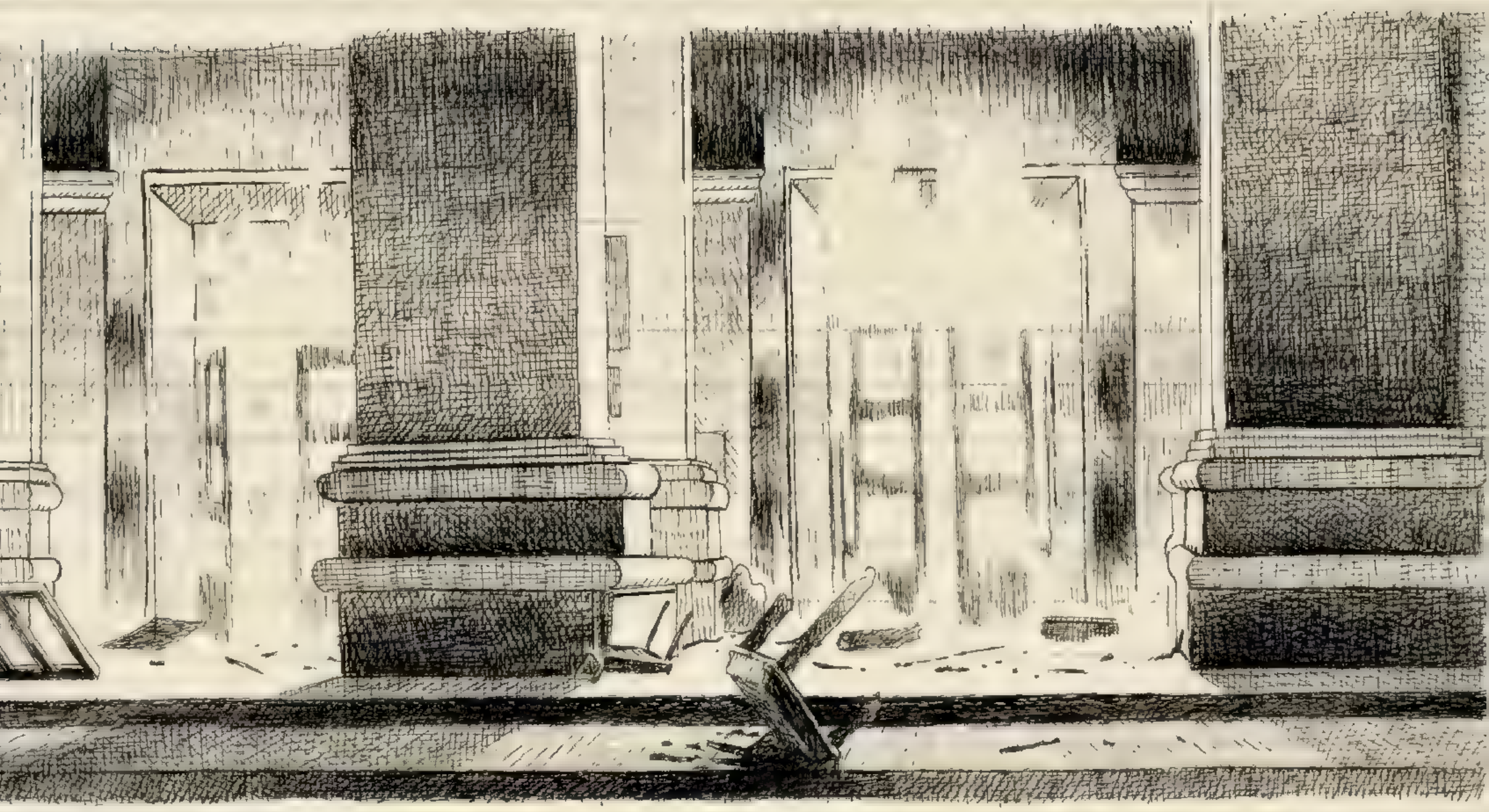
Se livrer à la cruauté.
La sauvagerie est une drogue, qui s'ajoute à tout ce que tu peux prendre pendant les durs tours de garde du siège. Que ce soit de l'alcool ou des amphétamines. Tu es un appelé, bordel, tu ne veux pas passer pour un couillon devant des vétérans qui ont traversé plusieurs guerres avant celle-ci.
Car, il faut bien le dire, les jeunes conscrits répondent aux credo consumés d'un machisme russe à la peau dure. Ils y ont vraiment cru, au bobard des manoeuvres bilatérales, quand ils traversaient les frontières.

N. est arrivé, il n'a pas dix ans. Il était terrifié. Il a dit que, pendant le voyage en train, en voyant les Z sur les enseignes à l'extérieur de la fenêtre, il craignait que ce soit le signe des Russes ici aussi.

Masha voudrait partir, ils ont commencé à bombarder Dnipro. Elle ne se sent plus en sécurité. Elle parle avec sa cousine au téléphone. "Ils disent quoi en Occident ? La situation va s'aggraver ?"
Les mauvaises nouvelles l'abattent.
Elle ne se sent pas de partir toute seule, mais elle n'arrive pas à se décider. Elle réalise qu'elle joue avec sa propre sécurité, avec sa vie. Elle voudrait juste disparaître.
Elle prend ses médicaments et s'endort jusqu'à ce que l'explosion suivante la réveille.

La droite.

Il y aurait beaucoup à dire sur les mouvements déviants en Ukraine qui ont confondu indépendantisme et nationalisme d'inspiration nazie.



Et il faudrait se souvenir de l'atroce massacre d'Odessa, où le 2 mai 2014 un groupe de manifestants pro-russes perdirent la vie : traqués par une impitoyable chasse à l'homme, ils s'étaient réfugiés au siège du syndicat, incendié par les assaillants. Quarante-huit personnes sont mortes, dont les employés.

Le massacre a été attribué à Pravy Sektor, une organisation paramilitaire d'extrême droite.

Pendant le procès, les membres de la cour ont subi des intimidations.

Et il y a eu de nombreuses irrégularités dans la procédure, révélatrices, selon le Haut-Commissariat des Nations unies, d'"une réticence à enquêter et à poursuivre véritablement les responsables".

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur le bataillon Azov, qui utilise des emblèmes chers à l'armée noire d'Hitler et que le président Zelensky a intégré, en tant que corps spécial, à l'armée régulière ukrainienne.
Les observateurs disent que c'était le seul moyen de les garder sous contrôle.
Ce sont eux qui défendront la ville de Marioupol pendant le siège, eux qui se rendront, le 20 mai 2022, après des semaines de résistance dans les entrailles de l'aciérie Azovstal. Et seulement après avoir reçu un ordre direct de Zelensky, qui leur avait décerné la médaille de Héros de la Patrie.

Il y aurait aussi quelque chose à dire sur le fait que, suite à la capitulation, on perdra la trace des hommes et des femmes du bataillon. Certains seront transférés en Russie ou dans des prisons spéciales du Donbass où ils seront systématiquement torturés.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur les missiles qui allaient frapper une prison à Olenivka, dans le Donbass : 60 détenus sont morts, tous des Ukrainiens d'Azov. Aucun prisonnier russe. Des photos montrent les ruines carbonisées par le bas et les fenêtres encore intactes, ce qui laisse supposer qu'il s'est agi d'une explosion interne, dont le but était de détruire les preuves des tortures infligées aux prisonniers de guerre.

Les services de sécurité ukrainiens ont publié des écoutes téléphoniques de deux soldats russes parlant d'un plan pour tuer des prisonniers avec des explosifs et en rejeter la faute sur l'armée ukrainienne.

Il faudrait dire également que la prolifération des "communiqués officiels" et des messages incessants sur les médias sociaux montre finalement ce qu'on voudrait cacher : que la vérité a peu à voir avec le miroir déformé de la propagande.

Un tortionnaire zélé de l'armée russe s'est fait filmer en train d'émasculer un soldat

du bataillon Azov et puis de lui tirer une balle dans la tête. Il a été identifié. Il n'y a aucune trace d'une quelconque procédure à son encontre.

Il y aurait également beaucoup à dire sur le tristement célèbre bataillon Wagner, une milice privée, des mercenaires en somme, équipés d'armes sophistiquées et très coûteuses, qui s'entraînent au coeur de Moscou sur des sites de l'armée russe.
Le bataillon Wagner, commandé par Utkin, a des insignes et des pratiques qui font référence aux SS allemands et opère actuellement sur le théâtre de cette guerre non déclarée.

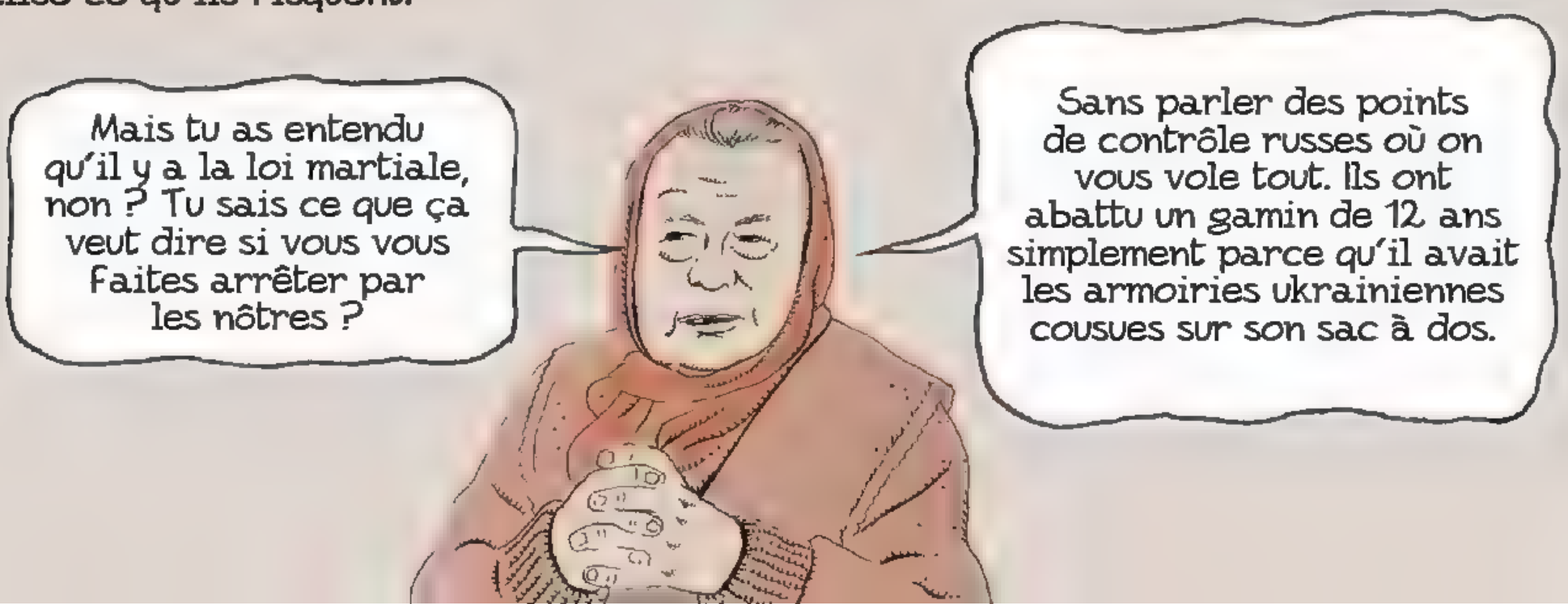
Les rumeurs de nouvelles déportations de citoyens ukrainiens se poursuivent, entremêlées aux nombreuses informations sur le conflit. Comme si ce crime contre des civils n'était pas si grave. Les observateurs internationaux préviennent que de nombreux enfants manquent à l'appel.

Nombre de mères seules sont les victimes les plus fragiles. Déporter, kidnapper une personne et la forcer, contre son gré, à rester dans un lieu étranger, c'est, le plus souvent, synonyme d'une existence ruinée, de rupture des liens familiaux.

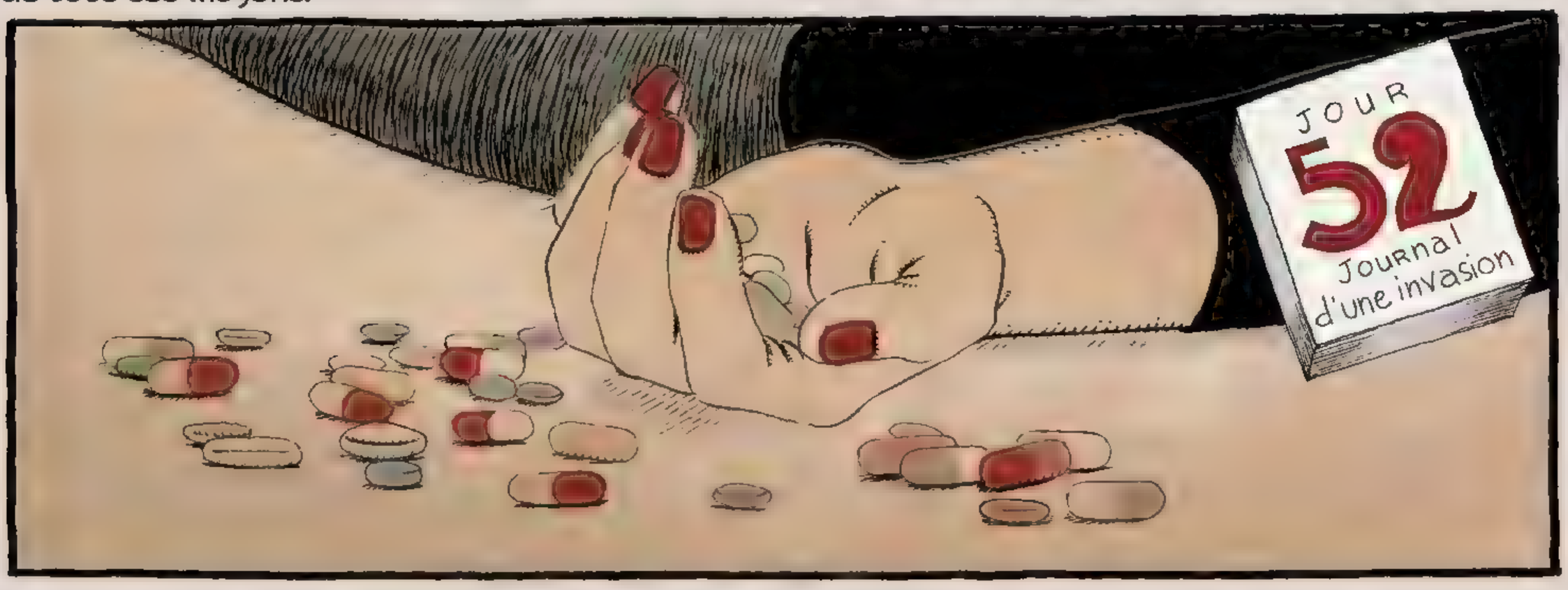
Les appels téléphoniques en provenance de la steppe racontent les privations endurées. Il n'y a aucune possibilité de retirer les maigres pensions. Petya téléphone. Quand on lui demande comment il va, il répond : "normalnia", tout va bien. Il a cette habitude familiale de minimiser les problèmes pour n'inquiéter personne.

De Sasha, aucune nouvelle, sinon qu'il déprime parce qu'il n'a pas réussi à quitter l'Ukraine. Il a de la chance de ne pas avoir été pris pour faire la guerre. Maintenant il vend des œufs pour vivre.

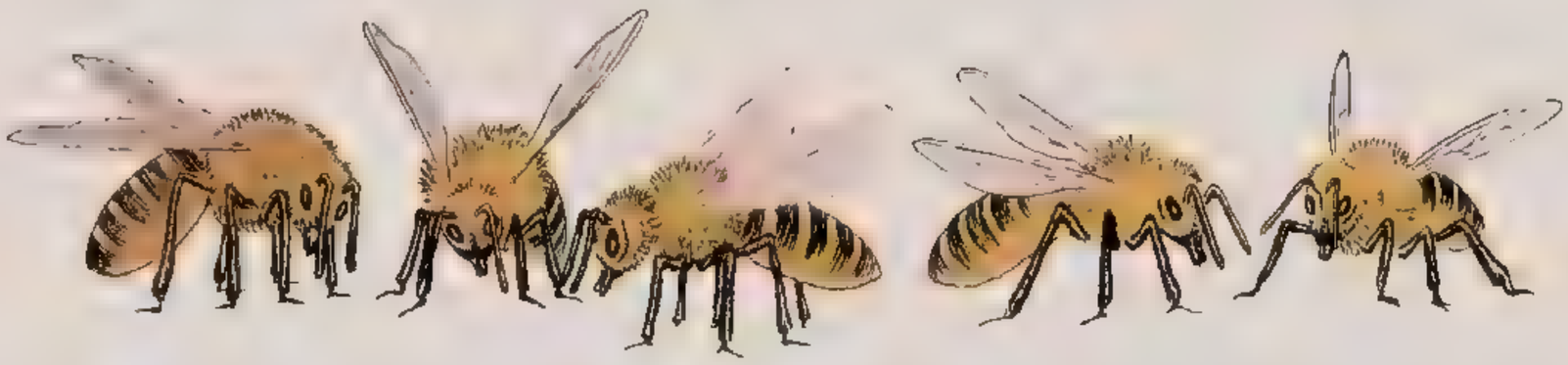
Babouchka est désespérée, son petit-fils veut partir pour un voyage de l'espoir, avec sa petite et sa femme. Ils essaient de sortir, ils n'en peuvent plus. La seule lucide, c'est elle, qui réalise ce qu'ils risquent.



Le fiancé de Masha dit qu'elle doit arrêter de s'assommer de psychotropes, que les bombardements à Dnipro s'intensifient, qu'ils pourraient devoir fuir et qu'elle doit être en possession de tous ses moyens.



Je ne le savais pas, mais il y a des abeilles pillardes. Quand elles ne peuvent s'approvisionner en butinant les fleurs, alors elles pillent les réserves de miel dans les ruches.



Aleksander m'explique tout ça par téléphone. Il élève des abeilles depuis son enfance. Je me souviens qu'il y a quelques années, il s'est présenté chez Babouchka avec un pot en verre de deux kilos rempli de miel. C'était un cadeau de bienvenue pour moi.

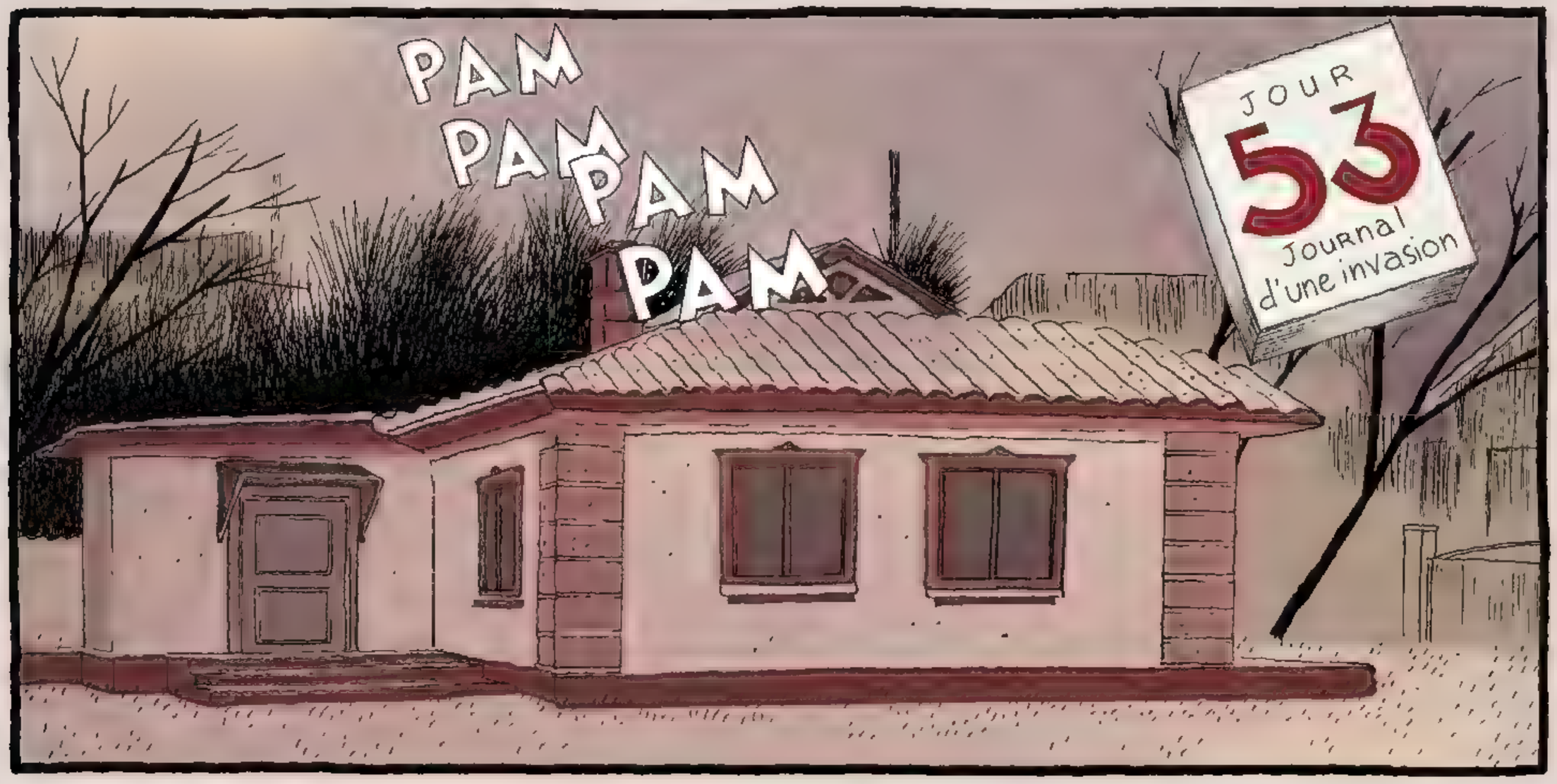
Aujourd'hui, il est retourné dans la steppe pour séparer des ruches, ce qui doit être fait lorsque certaines abeilles commencent à se battre entre elles. Tout semble être comme avant, un moment de suspension, pour ne pas penser à la guerre et à d'autres pillages bien plus cruels.

Le miel sauvage a le goût de la liberté,
la poussière du rayon de soleil,
la bouche virginale de la violette,
et l'or de rien.

Anna Achmatova

Le voisin bruyant

17 avril. Déjà 53 jours d'invasion. À Zaporijia, les voisins d'Anton se sont plaints du bruit.



Les voisins consternés ont au moins essayé de comprendre ce qui se passait.

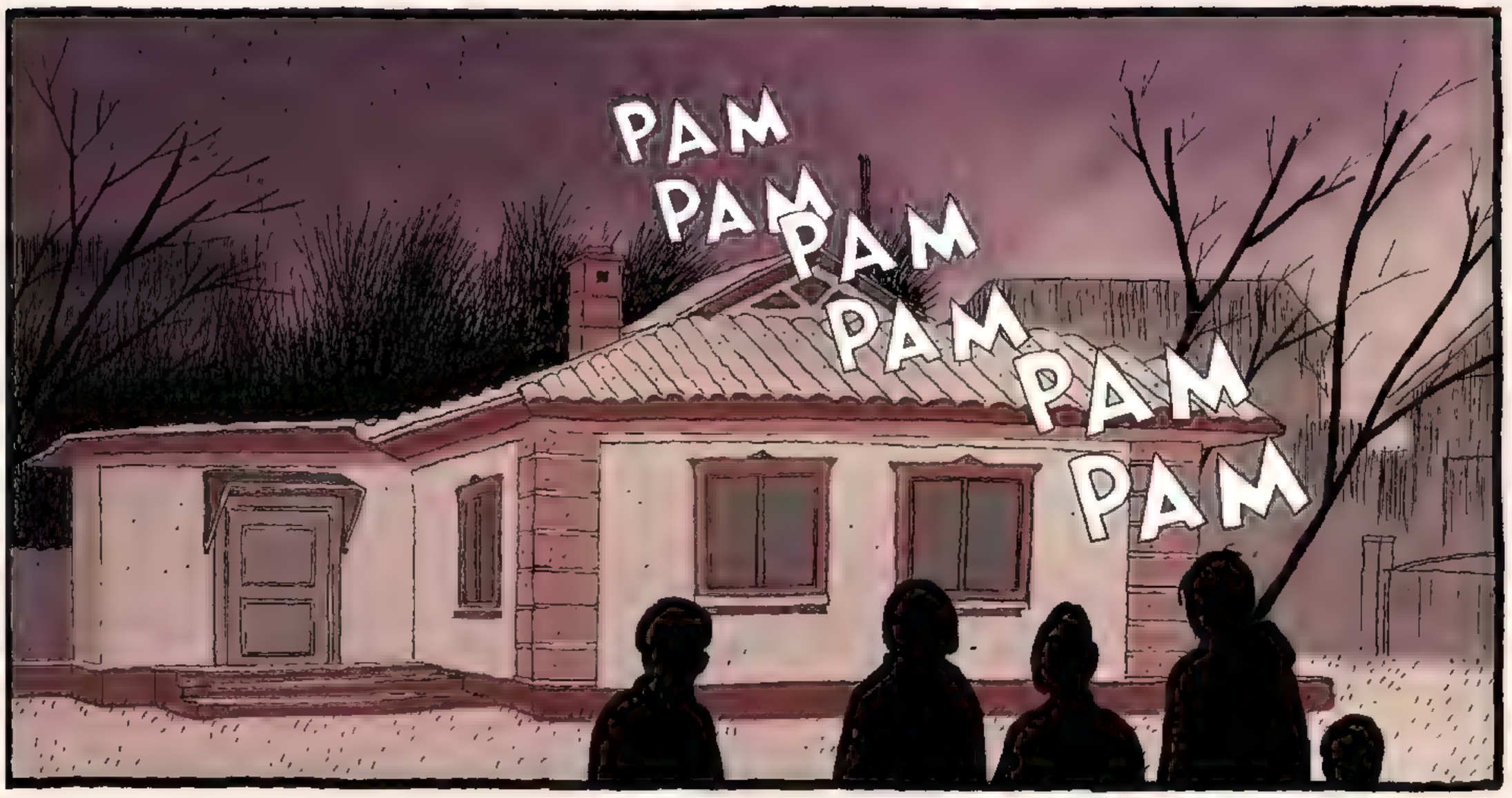
Anton se met à scier et à donner des coups de marteau de 7 heures du matin jusqu'à tard dans la nuit. Il sait y faire car il a été menuisier toute sa vie, et qu'il aime travailler avec des pointes et un marteau.

Il a démoli tables, armoires, portes, et même le lit. Il a utilisé le bois pour barricader toutes les fenêtres.

Il a conservé les vitres avec soin mais il a tout obstrué. Ils vivent désormais dans le noir ou avec la lumière électrique.

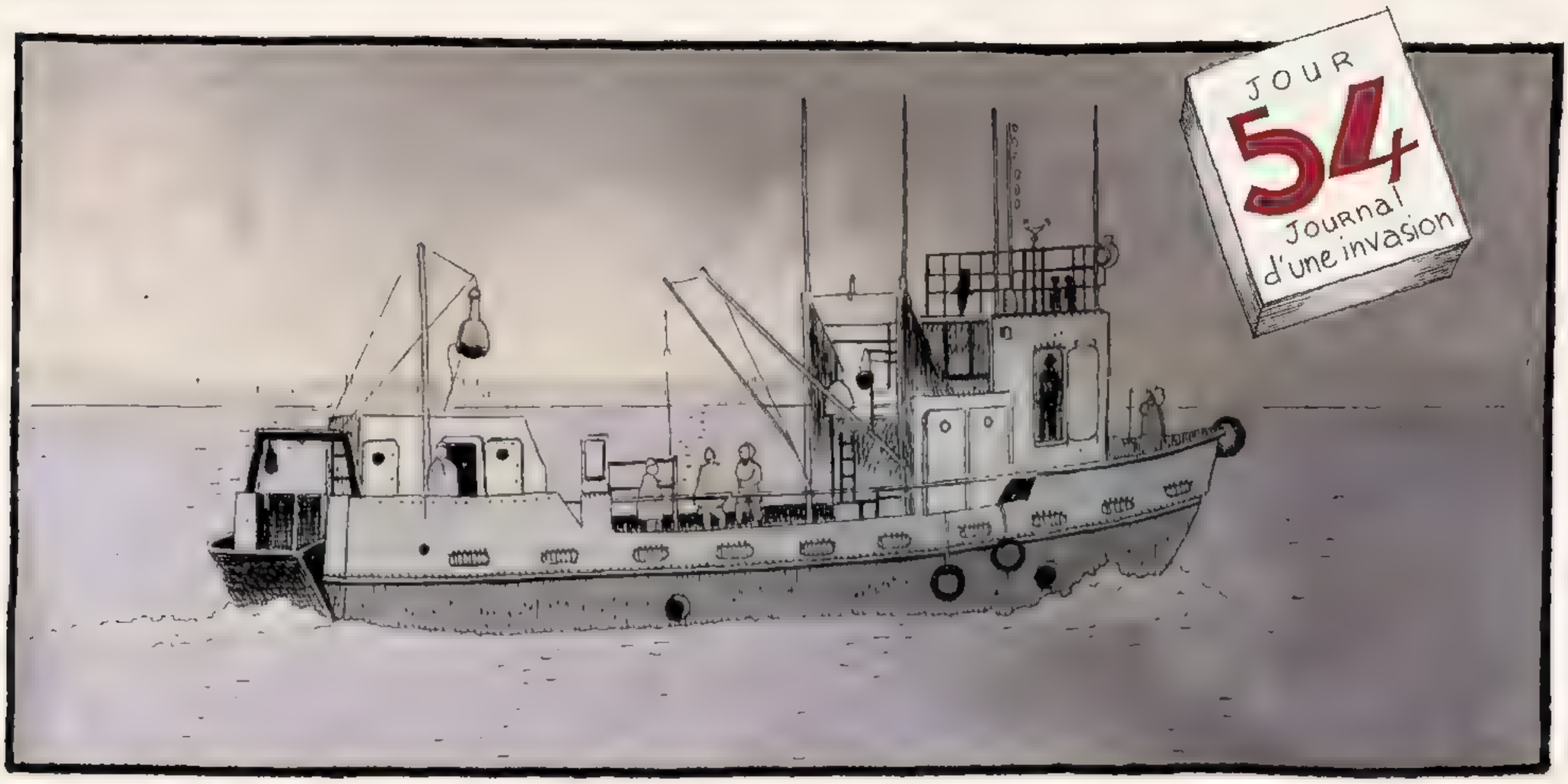
Si quelqu'un lui fait remarquer que le bois n'arrête pas les canons, il fixe son interlocuteur d'un air indifférent.

Les voisins ont compris que tout ça n'a rien de logique ou de rationnel.
Il en a besoin pour se défouler, et pour se sentir moins impuissant.



Histoire de pêcheurs, de soldats et de poissons volés

Histoire du 18 avril 2022. Le petit village de Kirillovka, 3 500 âmes sur la mer d'Azov, est une station balnéaire fréquentée par les touristes en été. Pendant les autres saisons, il n'y a que des gardiens et des pêcheurs.



Alors que les hommes du chalutier, qui venait d'accoster, déchargeaient...

... les soldats, armes au poing, sont apparus sur les quais.

HALTE !

La cargaison est saisie, chargez tout dans nos camions.

Fissa. Pourquoi vous nous regardez comme ça ?

Vous n'aurez que dalle ! C'est notre travail, on en vit.

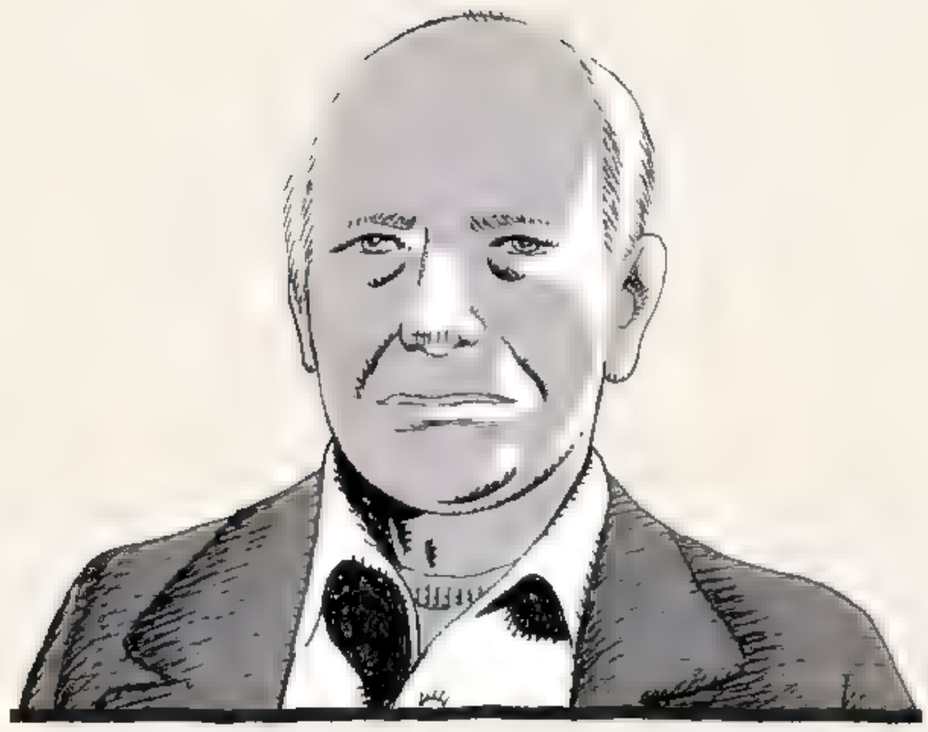
TA GUEULE, CONNARD !

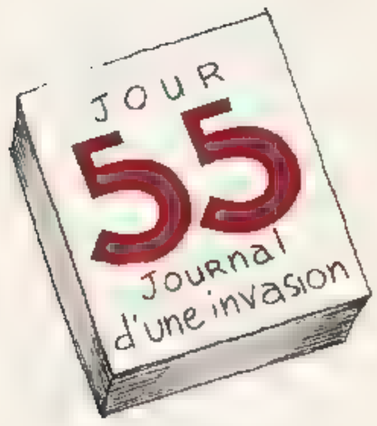
Chargez tout. ILLICO ! Ou aucun de vous ne rentrera chez lui vivant.

Combien de temps ça allait encore durer ?

Comme dans un roman russe

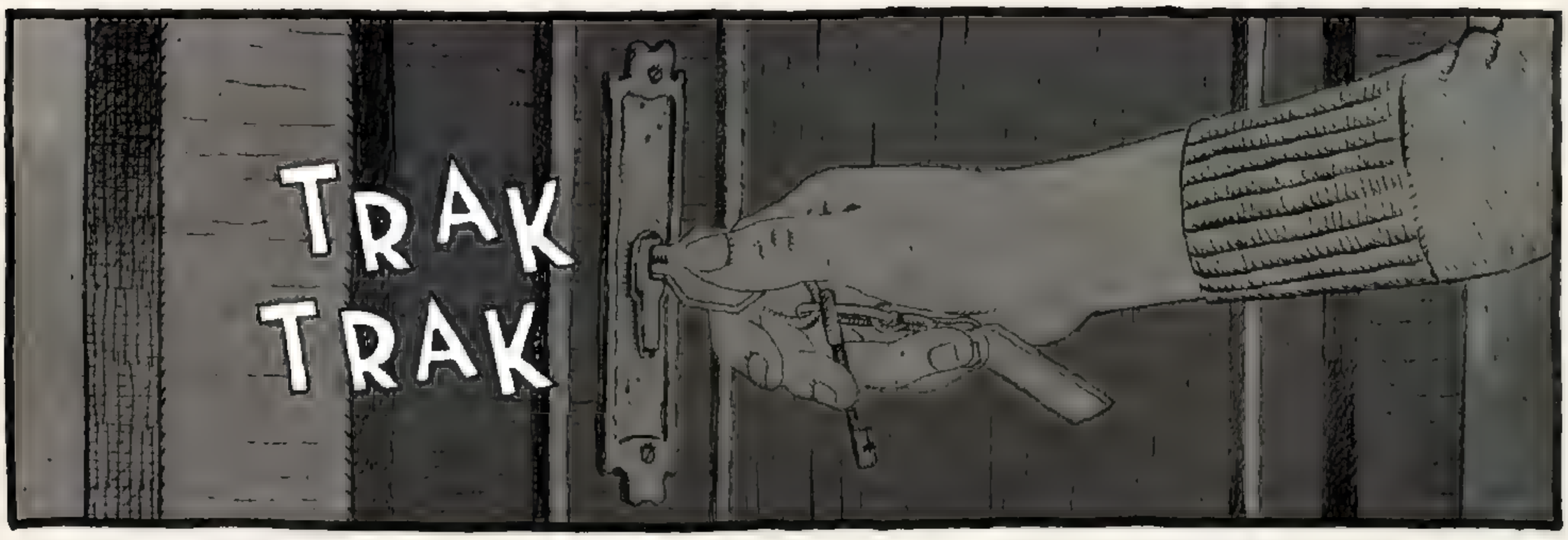
Pavel a 45 ans et a perdu son emploi à cause de la guerre. Tout le monde dans le village le sait. Mais maintenant il semble avoir disparu.





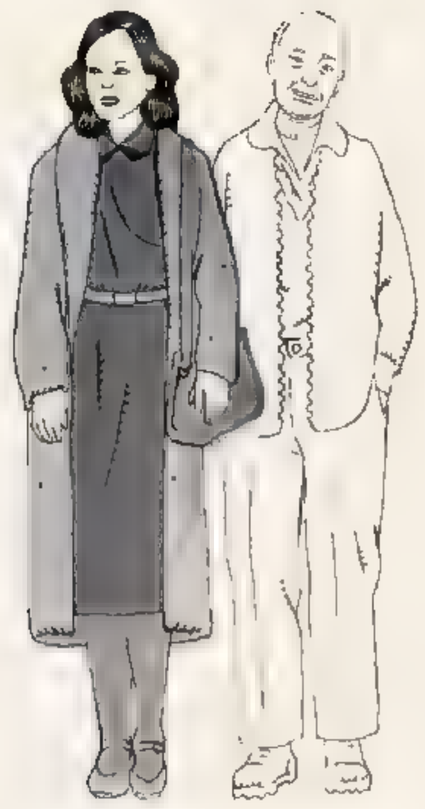
Lorsqu'on lui demande si elle sait où il pourrait se trouver, Katya, sa femme, répond : "Il est parti sans dire un mot." Les voisins ont néanmoins remarqué que, la nuit, elle trafique quelque chose dans la maison d'en face. Ils l'ont vue avec de la nourriture et des couvertures.

La maison d'en face était habitée par le vieux Yovanovich, mais il est mort il y a deux mois.



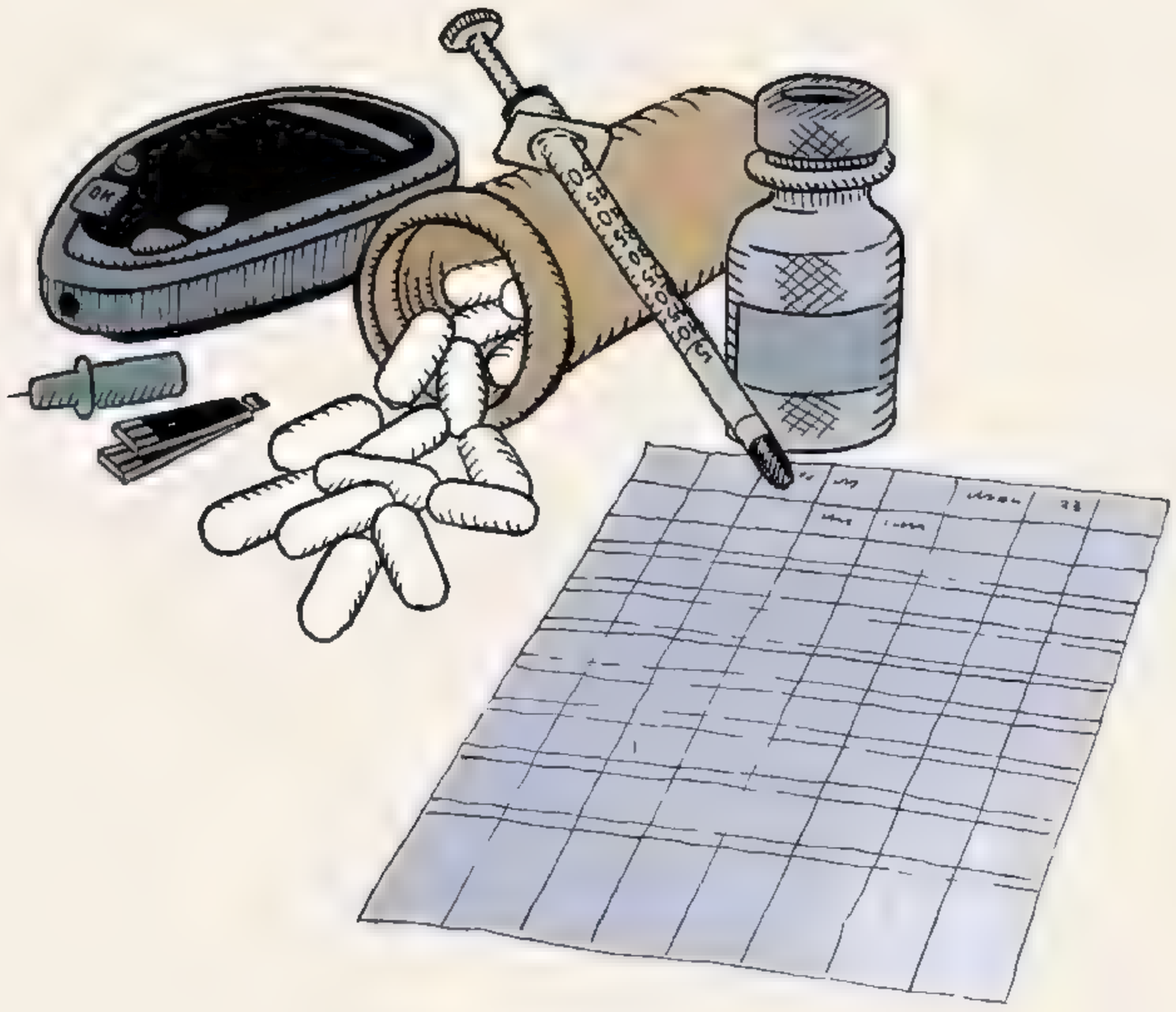
Bien vite, il s'est avéré que Pavel n'était pas du tout parti. Katya l'avait simplement enfermé dans cette maison. Elle lui apporte tout ce qu'il faut mais ne veut pas qu'il sorte.

Parce que si les Russes le voient, ils pourraient le tuer. Et elle, elle veut son mari vivant.



Pour tous les habitants du village, Katya est devenue "la femme de l'homme invisible".

Dans le petit village de la steppe près de Zaporijia, il n'y a pas de médicaments. Aliona est diabétique. Elle n'a plus de cachets et ne va pas bien. Ivan, son mari, est le plus riche fermier de la région. Il a fait passer le mot dans tout le village. Il est prêt à payer n'importe quel prix afin d'obtenir des médicaments pour sa femme.
Rien. On ne trouve rien.
Parfois, aux urgences du village, des médicaments vitaux arrivent. La plupart d'entre eux finissent dans les poches des infirmiers, qui les gardent pour eux.
Anatolij a deux petites chèvres malades. Il a essayé d'appeler le vétérinaire. "Je n'ai rien pour soigner tes bêtes, que veux-tu que je fasse ? Oublie mon numéro. Efface-le."
Lorsque Anatolij s'est rendu aux urgences et a demandé s'ils avaient des médicaments pour ses chèvres, on lui a ri au nez. "Pense aux humains plutôt qu'aux animaux." Mais c'était là une façon de parler, car il n'y avait pas non plus de médicaments pour les humains.



Les soldats russes sont passés de maison en maison, à Hirsivka, à 40 minutes de Melitopol. Ils ont contrôlé les identités et fouillé la maison de Pasha, qui avait les cheveux sales et une barbe de plusieurs jours. Sa femme est enceinte, au neuvième mois, et ils vivent comme des indigents. C'est ce qui les a sauvés. Chez la voisine, Lida, en revanche, ça s'est moins bien passé. Elle a un fils de 17 ans et une fille de 14 ans. "Où est ton mari ?" lui ont-ils demandé. "Il est parti à l'étranger pour travailler, deux mois avant la guerre", a-t-elle répondu. Puis les soldats lui ont demandé ses papiers. "Sors tout ton argent, tes téléphones, tes bijoux."

Ils ont pris le peu de choses qu'avaient cette femme et ses enfants. Ils ont vidé le frigo. "Si tu donnes rien d'autre, on tue ton gamin. Tu piges ?" Lida a supplié les soldats, elle n'avait rien d'autre.

"T'inquiète, on repasse demain." Ils ont pris leurs passeports. Il se dit qu'ils vont les déporter.

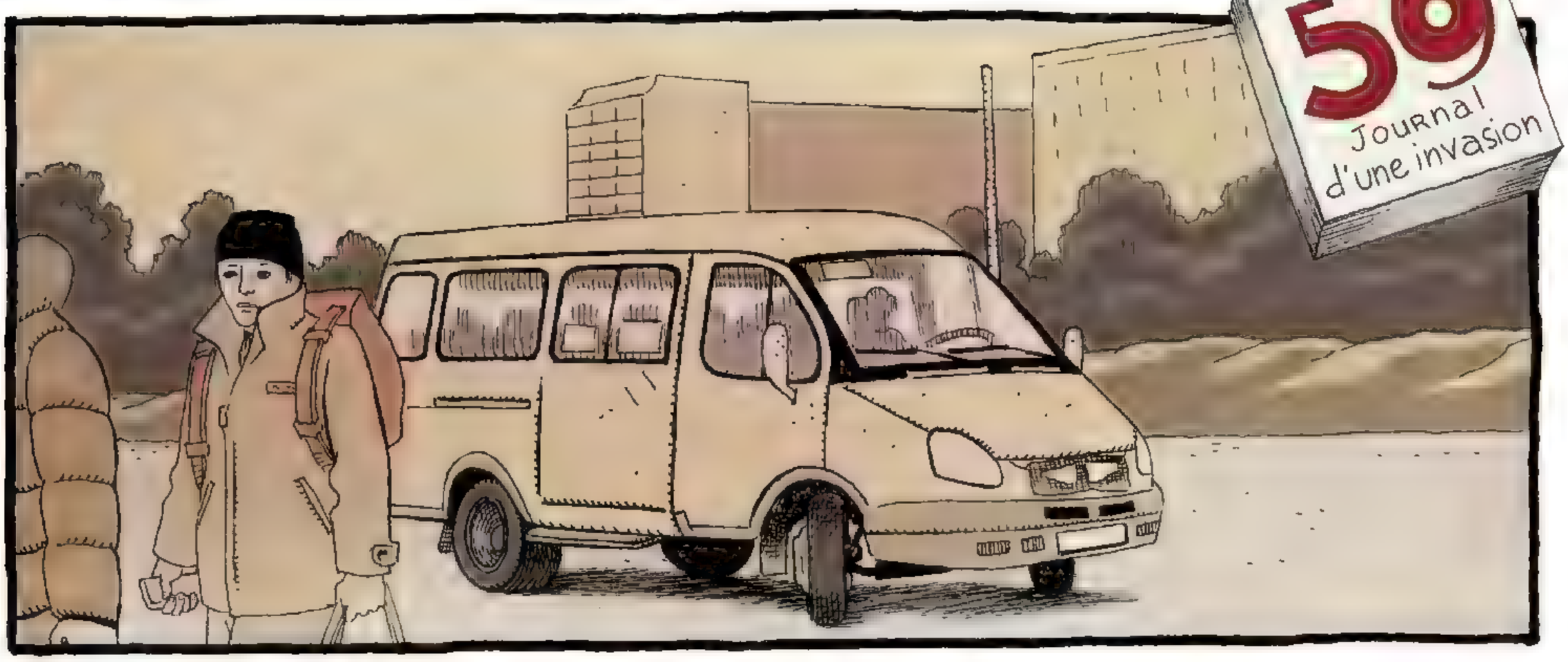
Lida et ses enfants vivent dans la peur. Ils ne savent pas ce qu'ils peuvent emprunter aux voisins ou à la famille.

À Oleshky, il est resté une personne pour six ou sept maisons. Il y a beaucoup d'animaux errants, et ceux qui ont du lait le donnent pour nourrir ces bêtes qui font pitié.
Alyosha ne se lave pas, pourtant il s'est rasé, puis il est parti se battre.
Lui et ses compagnons d'armes ont faim. Par hasard, ils ont trouvé un cochon dans la porcherie d'une maison abandonnée et l'ont tué pour se nourrir.

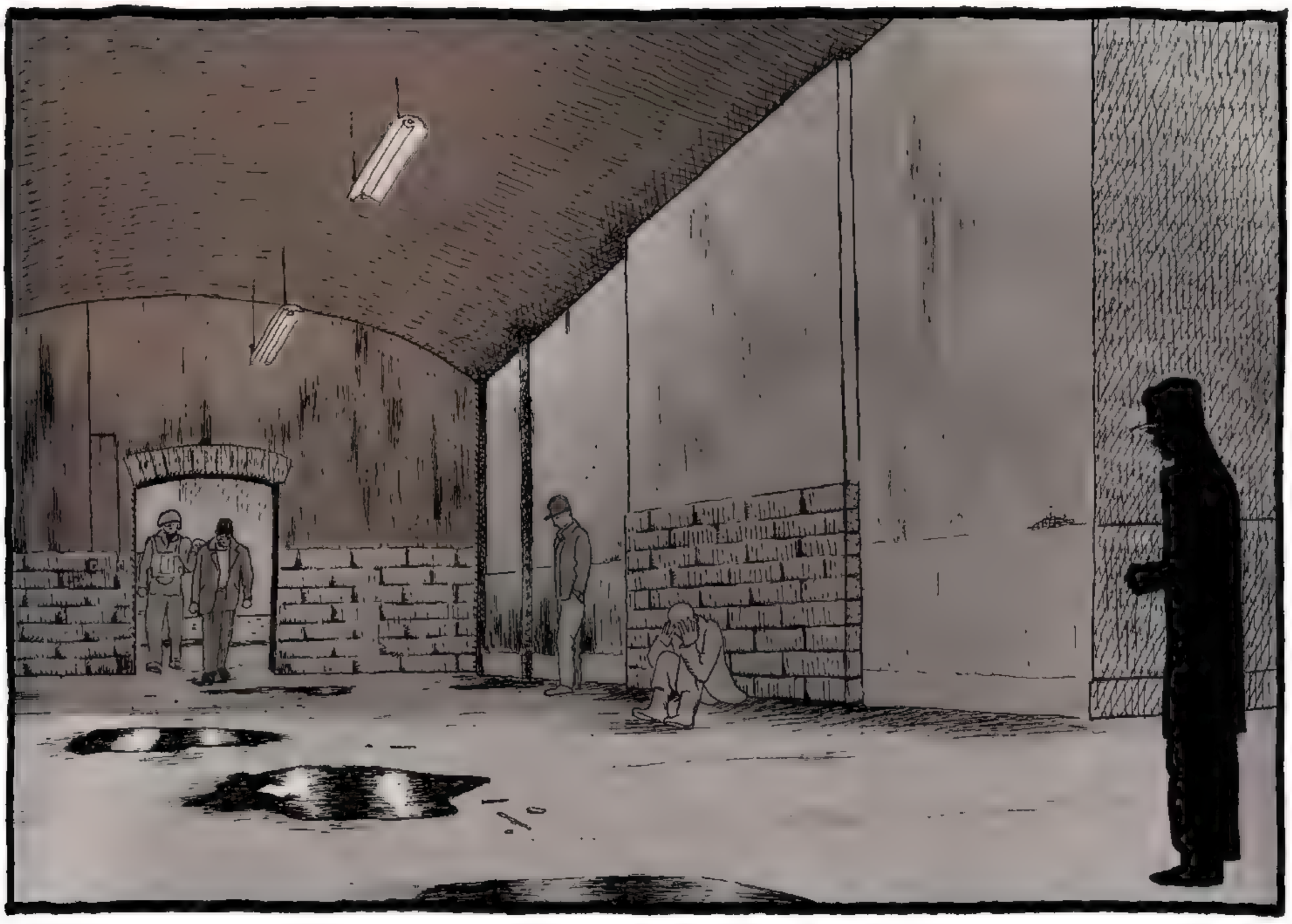
Cette région a toujours été russophone, mais désormais la haine monte contre les Russes.
Il est question d'un référendum. Comme celui en Crimée, où les citoyens ont été menacés de mort s'ils ne votaient pas " bien". Les conséquences sont tragiques. Car lorsque la région sera officiellement annexée, les hommes seront enrôlés de force dans l'armée russe et envoyés comme chair à canon pour tirer sur leurs compatriotes ukrainiens.

L'odyssée de Misha

Misha a quitté l'Ukraine le 18 avril. Il est arrivé en minibus au village de Chonhar, où se trouve le poste frontière avec la Crimée.

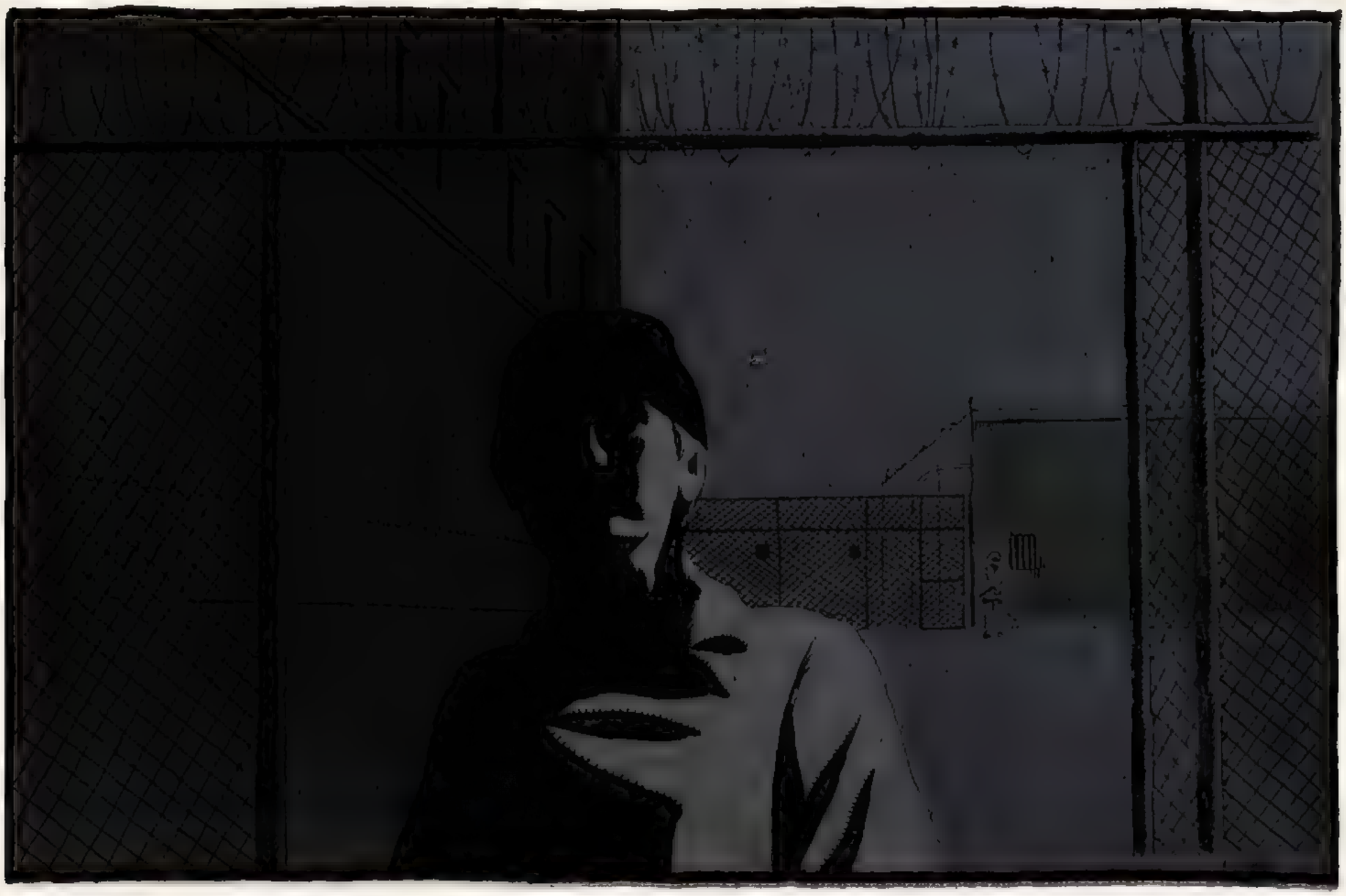


Il a été arrêté, son passeport et son téléphone lui ont été retirés. Il a été emmené dans une pièce où d'autres hommes étaient retenus. Igor était là depuis 19 heures. "Les femmes, ils les font passer presque tout de suite. Les hommes non", lui a-t-il dit.



Les personnes en attente de vérifications déclarent qu'on les a fait se déshabiller, à la recherche de tatouages ou d'autres signes. À Misha, on a seulement regardé les bras et demandé pourquoi il fuyait. Les Russes se moquent des Ukrainiens qui fuient : "Vous n'étiez pas censés sauver votre terre ?"

Misha a attendu presque 9 heures. Quand il est sorti, il faisait noir, il devait être minuit.

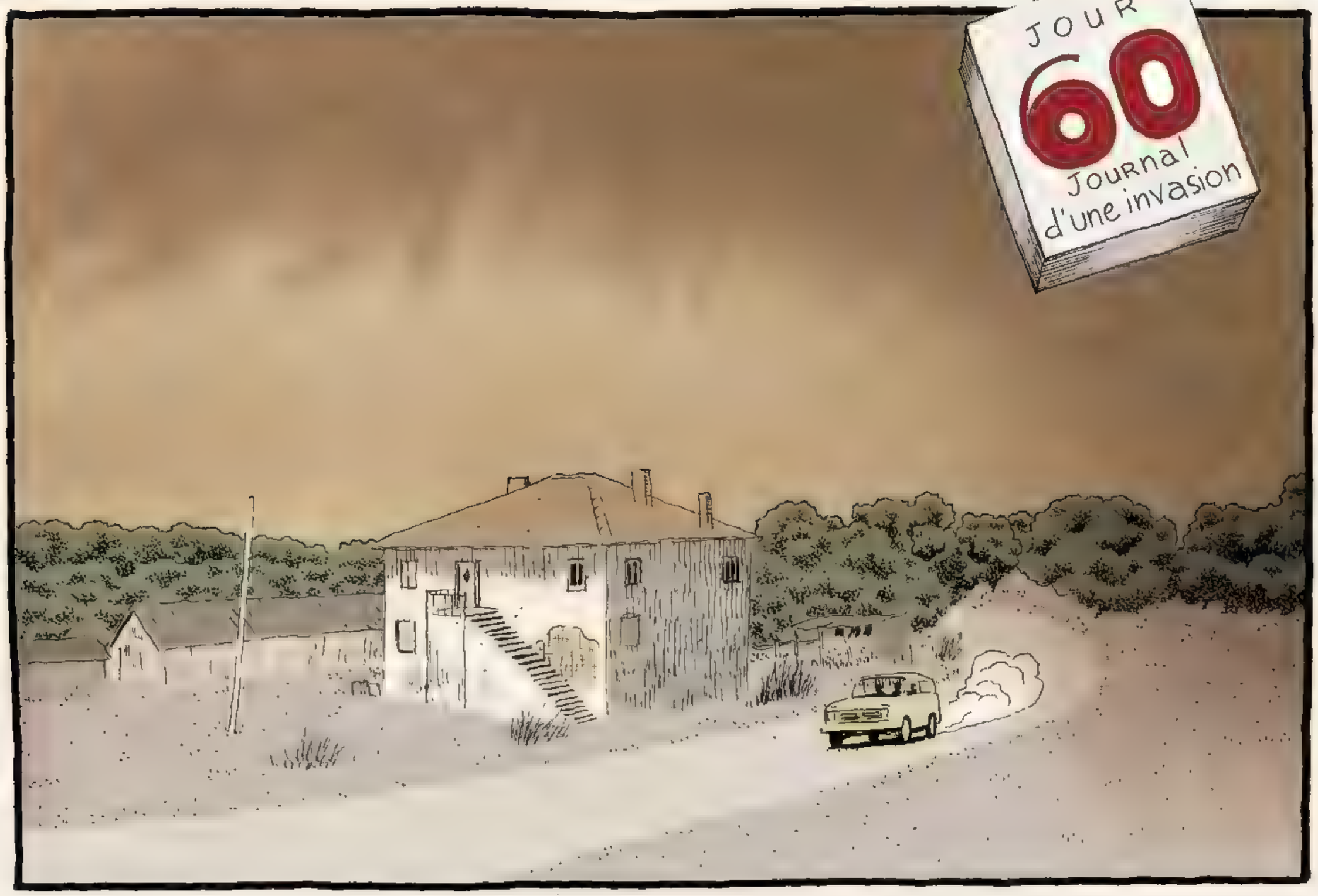


Certes, on lui avait tout rendu, mais en contrôlant son téléphone il craignait qu'ils y aient placé un traceur.

Il était désespéré, son minibus devait l'emmener jusqu'à Simféropol mais le chauffeur, après trois heures d'attente, était reparti avec ceux qui avaient réussi à passer.
Après un kilomètre de marche, Misha a vu deux chapiteaux.

L'un abritait de la nourriture et des couvertures, du lait en poudre pour venir en aide aux plus jeunes enfants. Il y avait quelques poussettes. L'autre, un réchaud électrique et huit, neuf lits...
C'était des volontaires russes, ils lui ont donné de la soupe chaude. Et il a pu se reposer jusqu'au matin. Une volontaire lui a dit que oui, d'autres minibus allaient arriver, mais qu'elle ne savait pas quand.

Misha était démoralisé, il avait donné tout l'argent du voyage au chauffeur du minibus et devait maintenant payer un nouveau trajet.



Il a attendu plusieurs heures. Pas de minibus. La volontaire lui a alors proposé de l'emmener : "Je vais vous conduire, moi, à Dzankoj, mais il faut patienter, je dois finir mon service."

Misha et Igor sont arrivés avec la volontaire russe à Dzankoj. De là, Misha a pris un autre bus pour Simféropol. Puis un autre pour Krasnodar. Le voyage paraissait interminable, mais l'espoir d'arriver en Europe l'aidait à tenir. Un bus après l'autre, il a gagné Tbilissi, en Géorgie. Il était épuisé. Il a eu l'impression de passer par Vladikavkaz, en Ossétie.

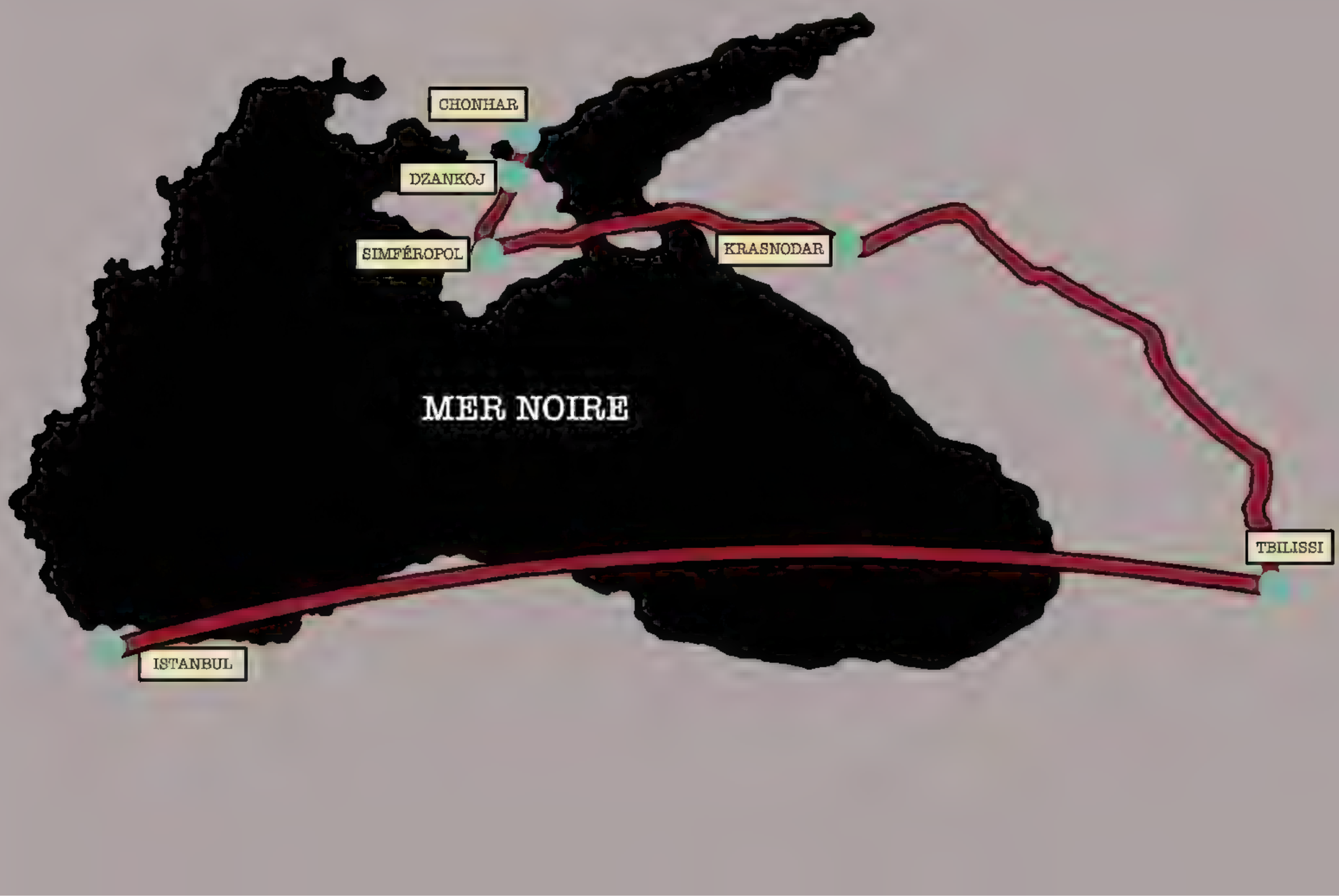
Le voyage a duré six jours.
Il aurait voulu venir en Italie, mais l'avion était trop cher. Il raconte que le dernier poste de contrôle, avant la Géorgie, a été le plus dur d'un point de vue psychologique.

On l'a enfermé dans une aile de la douane encore plus longtemps que la fois d'avant.
Plus de 12 heures, sans fermer l'œil.
Et ils ont tout confisqué, montre, téléphone, papiers. Tout.

Quand, enfin, il est arrivé à Tbilissi, et que l'adrénaline a baissé, il a pu dormir. Puis il a fait quelques pas dans le centre-ville, magnifique. Mais à seulement quelques kilomètres du centre, destruction et misère. Il ne s'y attendait pas, pas à ça.

De Tbilissi, il a pris un avion low-cost pour Istanbul. Et de là, après encore 8 heures, un autre vol pour Bruxelles. Il avait réussi !

Il a dormi 24 heures.



Les habitants du village sont usés par la tension de la guerre. La rumeur court que des cartons de passeports russes sont arrivés. À Melitopol, la monnaie courante est le rouble.

Dans la steppe, non loin, Anatolij est obligé de se coucher dès la tombée de la nuit. C'est la règle. Que fait-il pour tuer l'ennui ? La télévision diffuse désormais des chaînes russes, une trentaine : incroyable, quand on pense qu'avant il y avait tout au plus 4 chaînes ukrainiennes.

Le seul problème est que dans les talk-shows, on parle d'eux, les Ukrainiens. Et on dit tout bonnement qu'ils résistent, qu'ils ne sont pas rééducables et qu'il faudra donc tous les exterminer.

Anatolij a du mal à dormir quand il entend de tels propos.
Pendant ce temps, dans le village, les soldats russes contrôlent sur le marché. On y vend du poisson, quelques légumes et des vêtements. À la fin de leur service, ils vont acheter du pain et des saucisses. Ils paient et disent au revoir.

Les habitants expliquent que du moment qu'ils ne bombardent pas, ne tirent pas, ne violent pas ou ne tuent pas, advienne que pourra. S'ils sont nés Ukrainiens et meurent Russes, c'est comme ça. Tant que c'est le plus tard possible.

Histoire de Ferit, un garçon turc

Une place 170 dollars. C'était le prix du ticket pour monter dans le bus aux emblèmes turcs. Destination Istanbul, en passant par les villages près de la mer d'Azov.

Cette famille turque vivait dans la steppe ukrainienne depuis plus de dix ans. Mais avec la guerre, ils ont décidé de partir. Trop de morts, de violence aveugle et de destruction, ce n'était plus une vie.

Comme en plus de la mère et du père, il y avait deux filles de plus de vingt ans et un garçon de 17 ans, du nom de Ferit, le père a décidé qu'il suivrait le bus en voiture. Ferit et lui voyageraient en voiture, les femmes en bus.

Car, en cas d'interpellation et d'interrogatoire, le bus n'attendrait pas et la famille se retrouverait à pied dans un endroit isolé et à la merci des événements.

Lorsqu'ils sont arrivés à un premier barrage russe, Ferit a été contrôlé, ainsi que son père.

Ferit a été emmené dans un centre de filtration.

Ils ont commencé à l'interroger. Grâce à un logiciel, ils ont trouvé un drapeau ukrainien dans son téléphone. À partir de là, ils ont commencé à le frapper. Ils lui ont fait cracher la moitié de ses dents.

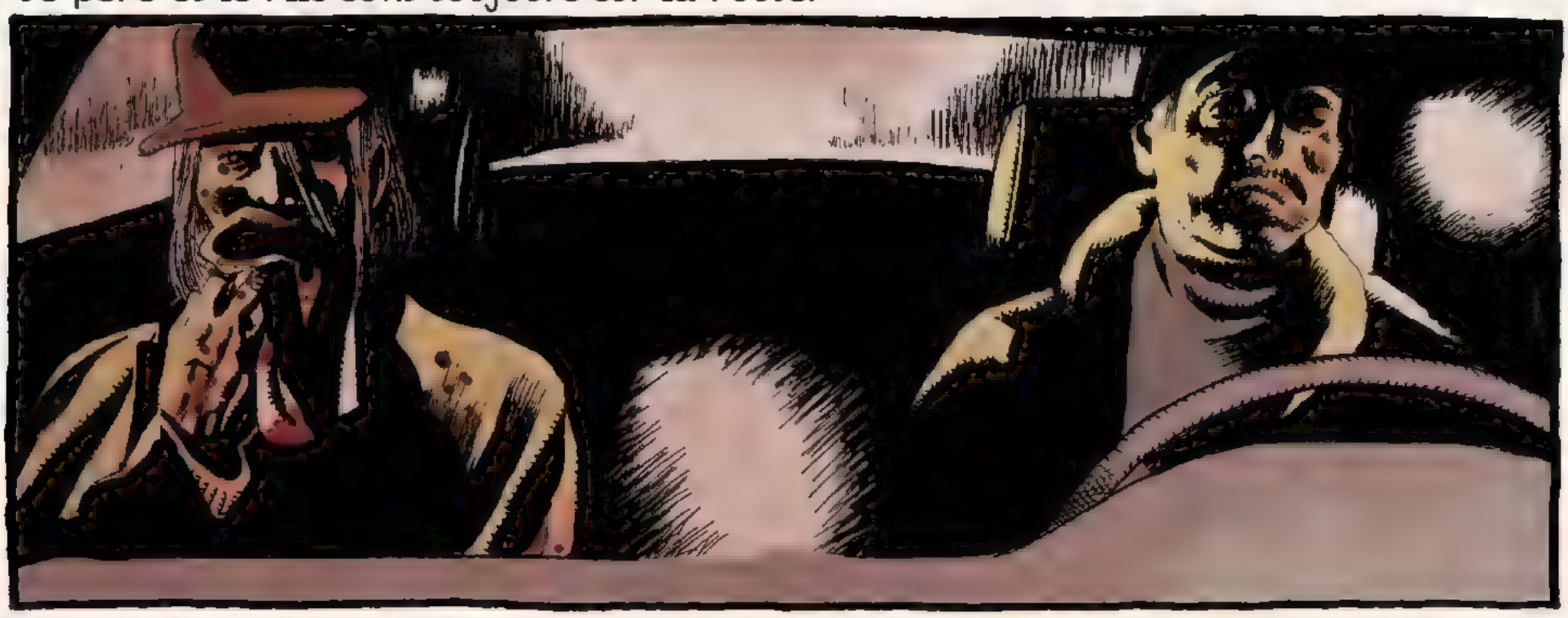
Au bout de 4 heures, son père est allé protester et ils l'ont tabassé. Il était si mal en point qu'il ne pouvait plus conduire.

Ferit a été sauvé parce qu'ils ont trouvé, parmi les tchats supprimés, la preuve d'une relation clandestine avec une jeune fille russe.

Puis quand ils ont libéré Ferit, ils ont lancé à son père : "Ton fils est un bâtard, il trompe sa gonzesse."

La mère et la sœur de Ferit ont rejoint la Turquie en bus.

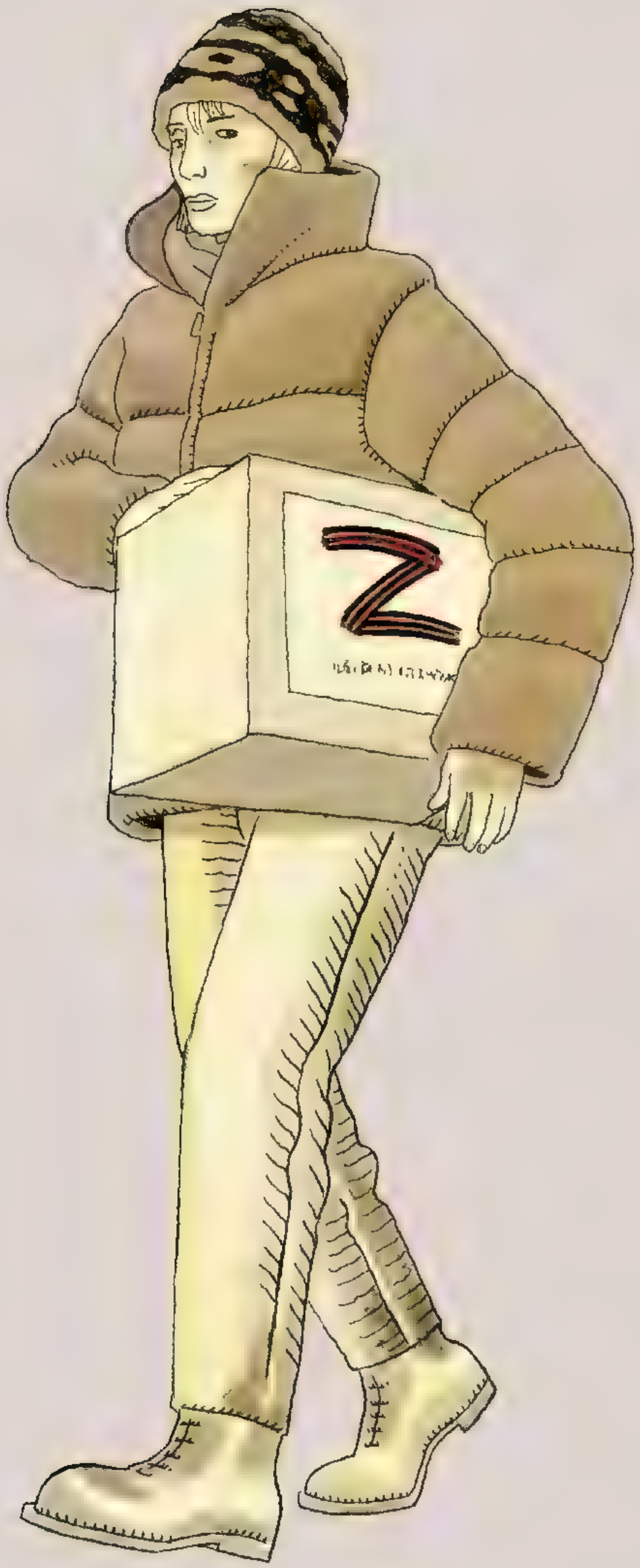
Le père et le fils sont toujours sur la route.



Malgré l'ordre de Poutine de ne pas attaquer l'aciérie Azovstal assiégée - l'intention, à peine dissimulée, est d'affamer les assiégés, sans s'entacher du crime de massacrer des centaines de civils encore à l'intérieur - aujourd'hui, le pilonnage a repris. Les Russes ont également utilisé des armes interdites par les conventions internationales, comme les bombes thermobariques, capables de produire des températures de 2 000 degrés.

Usine métallurgique Azovstal

KA-BOUM


Z

la rage triste

16 avril

Ils survivent grâce aux rations que les occupants distribuent eux-mêmes, filmés par les caméras des chaînes russes.

La voilà l'armée russe secourant des civils.

Peu importe que ces civils soient entourés des décombres de ce qui était autrefois leur ville, leur maison, que leur vie dépende d'un numéro écrit au feutre sur leur bras, rappelant de sinistres souvenirs d'autres numéros naguère tatoués sur les bras. Le numéro pour leur tour de réception de la ration Z.

Le carton qui sauve la vie, après des semaines de froid, de faim, de soif, est livré par des militaires libérateurs, selon le récit de la propagande.

Les images des premiers soldats, des marins ukrainiens, défilent sur les écrans, mains levées, dans un défilé triste et fatigué. Ils sont les trophées, les proies à montrer aux caméras russes, qui les utiliseront pour une propagande évidente et utile afin de rassurer le Kremlin et la population du plus vaste pays du monde.

Et cette attente étrange et contre nature sert à rendre nerveux le gouvernement ukrainien et à tenir tout le monde en haleine. Car il est évident que la résistance de Marioupol est la résistance de toute l'Ukraine. Qui, après 48 jours, tient et se bat encore, ridiculisant l'idée même de guerre éclair dont rêvait Poutine fin février. La conquête de Kiev en 48 heures. Le changement de gouvernement.

L'Ukraine qui accueille les libérateurs. Un film obscène que Poutine a tourné dans sa tête et qui aujourd'hui se montre pour ce qu'il est. Une élucubration. Bien loin de la réalité.

La ville qui était autrefois Marioupol va se relever. De nouvelles rancœurs remplaceront les anciennes. Le peuple russe est désormais haï, considéré comme un ennemi, de la même façon qu'on considère comme ennemi ce frère auquel on ne parle plus.

La douleur trouble la vue, envahit la nuit, occupe le sommeil et le transforme en angoisse. Est-ce la vie, ça ? Une femme de Marioupol, à travers ses larmes, s'interroge. Je l'observe, la peau de son visage est lisse et encore ferme ; les rides qui creusent ses yeux sont dues à un vieillissement prématuré. Quel âge peut-elle avoir ? Même pas cinquante.

Dans son regard luit l'horreur.

64e brigade de fusiliers motorisés, stationnée à Boutcha durant les jours du massacre.
Décorée d'un titre honorifique le lundi 18 avril 2022. Selon un communiqué du Kremlin.

Boutcha. "Les féroces Bouriates sont la lie de l'armée russe, capables de toutes les atrocités", dit Jevhen. "Ils font partie d'une minorité ethnique d'origine mongole, ils viennent de villages sibériens très pauvres. La plupart d'entre eux, pour échapper à la misère, s'engagent dans l'armée. Et eux, qui sont plus proches des Mongols que des Slaves, et qui n'ont aucune empathie, sont envoyés en première ligne."

Ils se sont montrés capables de tout, d'atrocités innommables. Parce qu'ils n'ont rien à perdre, tout simplement. Ils n'ont de pitié pour personne car la vie leur a refusé toute pitié.

Avant de quitter Boutcha, ils ont tué sans distinction aucune et avec la seule intention punitive. C'était là des représailles gratuites.
Le journaliste d'investigation ukrainien Dmytro Replianchuk les a traqués en naviguant sur des tchats, sur les réseaux sociaux et en participant à des groupes de passionnés de jeux vidéo. Un par un, ils ont été découverts. Ils se vantaient de leurs actes misérables à Boutcha.

Liste des bouchers de Boutcha

Caporal-chef Vyacheslav Lavrentyev

Soldat Hryhoriy Naryshkin

Soldat Vasily Knyazev

Caporal Semyon Maltsev

Soldat Serhiy Peskarev

Soldat Albert Radnaev

Caporal Mykhailo Kashin

Caporal Andriy Bizyaev

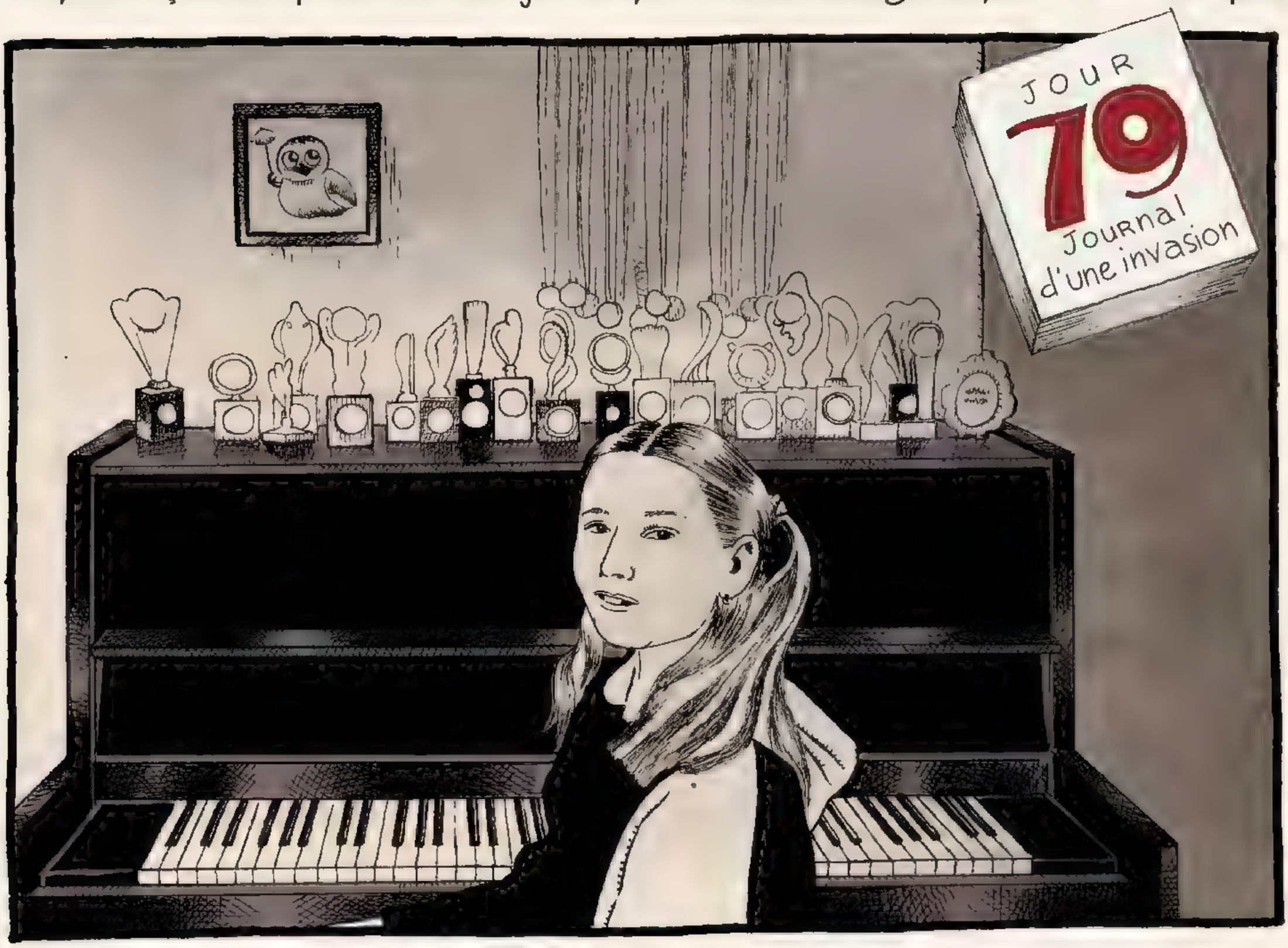
Caporal Dmytro Serhiienko

Sergent Nikita Akimov

Après la retraite du front Nord, Poutine a signé un décret en l'honneur de la 64e brigade d'infanterie motorisée au début du mois de mai. Il les a décorés. Mais la brigade a ensuite été transférée en première ligne sur le front Est, sans la période de congé habituelle après une mission. De toute évidence, les protagonistes d'une opération gênante peuvent être sacrifiés. Mieux vaut qu'ils disparaissent.

Information publiée le 13 mai 2022.

Boutcha. La maison de la célèbre violoniste Tatiana Monko a été dévastée. Tatiana et sa famille avaient été expulsées en mars et leur maison occupée par des militaires russes. Comme d'habitude, ces derniers ont saccagé l'intérieur, pillé ce qu'ils pouvaient et vandalisé tout le reste, mais étrangement pas le piano sur lequel Darinka, sa fille de dix ans, s'exerçait. Ses prix étaient toujours là, comme avant la guerre, sur le dessus du piano.



Elle a essayé de jouer mais a remarqué que certaines touches ne fonctionnaient pas. Ses parents ont eu des doutes et ont appelé le responsable militaire du quartier. La maison a été évacuée et l'équipe de déminage est arrivée. Ils ont trouvé une grenade VOG-25P encastrée dans le piano.

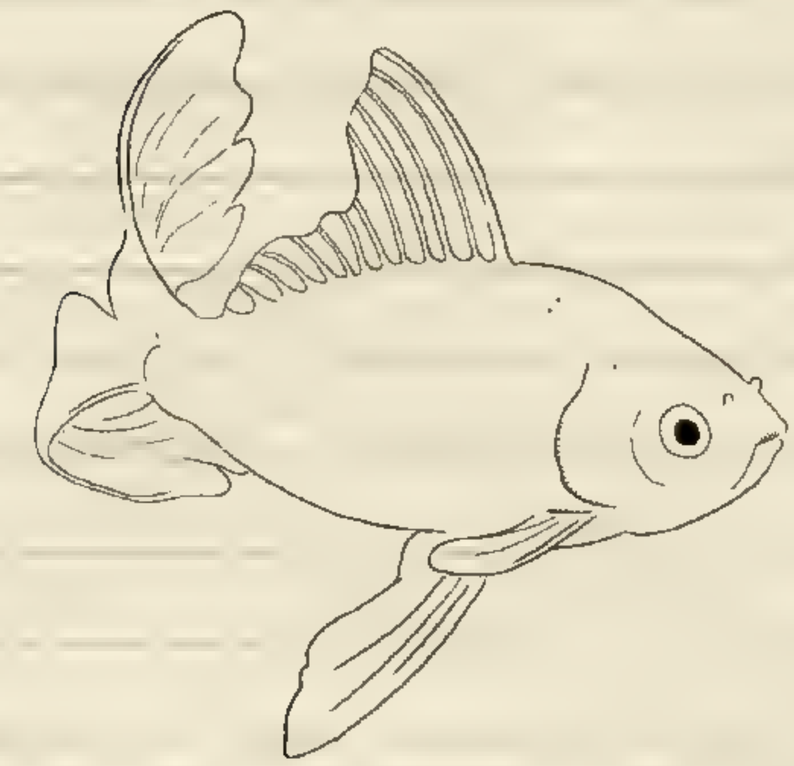
1er juin 2022

"Je ne sais pas comment, m'écrit Davide, mais on est à l'aéroport de Fiumicino. Yulia, ma petite amie, est allée chercher son père au terminal."

Le père de Yulia est originaire de Marioupol. Il a réussi à s'en sortir vivant.
Et il a rejoint ses filles en Italie.

Il montre un souvenir de cette guerre. Une boîte de conserve russe qui fait partie de l'aide humanitaire que les envahisseurs distribuent. Intacte. Il a préféré jeûner plutôt que manger la nourriture des envahisseurs.

Poisson rouge ou éléphant ?



Au moment où ce livre est mis sous presse, la guerre continue.

Une guerre sur le modèle de celles du XX^e siècle, avec l'artillerie qui martèle le sol, l'infanterie qui avance, s'arrête puis recule, dans une interminable et sanglante partie d'échecs dont le résultat est l'impasse.
Beaucoup de découragement, de douleur, de dévastation.
Un pays en ruine, avec plus de six millions et demi de réfugiés dispersés à travers la moitié de l'Europe au cours des seuls 100 premiers jours.
Plus d'un million d'Ukrainiens déportés en Russie et dans les colonies perdues de Sibérie.

L'ambition démesurée de Poutine a mis l'économie russe à genoux, la reléguant à une sorte d'autarcie digne de l'âge de pierre ; elle a causé, selon les estimations du mois de mai 2022, plus de trente mille morts dans la seule armée russe, et entraîné le reste de l'économie mondiale dans l'abîme de la récession, instaurant des situations de disette et de crises alimentaires, en particulier sur les continents les plus pauvres, ce qui a engendré encore plus de morts et de dévastations.

C'est à cela qu'a conduit la volonté hégémonique d'un homme au visage triste, adopté dès son plus jeune âge par la famille du KGB. Souffrant, dit-on, du syndrome d'Asperger, un homme doué de bien peu d'empathie envers son prochain.

Un homme objet d'analyses minutieuses par des psychologues, des oncologues, des endocrinologues, toutes aveugles face à ses syndromes majeurs et évidents : Poutine est un mythomane, un menteur en série, un négationniste, un cynique sans scrupules tout autant que son fantôme, sa némésis ukrainienne, Bandera.

Car la menace de l'élargissement de l'OTAN à l'Est ou la mission "moralisatrice" de la "dénazification" de l'Ukraine se révèlent aujourd'hui pour ce qu'elles ont toujours été : de la pure propagande.
Des intérêts bien différents sont en jeu.

Et il va sans dire que l'Occident, avec ses ballets diplomatiques hypocrites, n'est pas exempt de tout reproche.
Au nom du réalisme politique, nous avons fait semblant de ne pas comprendre, de ne pas voir ce qui était sous les yeux de tous.
Jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Mais les fins analystes, stratèges et théoriciens du Russkij Mir - ce monde souverain et supérieur, pour qui là où il y a un russophone c'est la Russie - n'avaient probablement pas tenu compte du caractère du peuple ukrainien, qui a connu d'autres holocaustes sanglants.

Et maintenant ? Et maintenant, monsieur Poutine, que votre défaite politique est évidente, que vous reste-t-il ?
Vous ne vouliez pas que l'OTAN s'étende à l'Est et vous avez obtenu que la Suède et la Finlande rompent une neutralité séculaire. Et ils vont rejoindre l'Alliance.

Vous êtes responsable d'une vague de haine qui, au mieux, se transmettra de génération en génération. Même si vous deviez parvenir à conquérir l'Ukraine (et les observateurs affirment que votre armée n'est pas assez nombreuse pour l'emporter facilement), pourrez-vous un jour maintenir le pays envahi sous votre joug, comme vous l'avez fait avec la Tchétchénie ? Ou risquez-vous plutôt de plonger la Russie dans un cauchemar semblable à la défaite de l'armée soviétique en Afghanistan ?

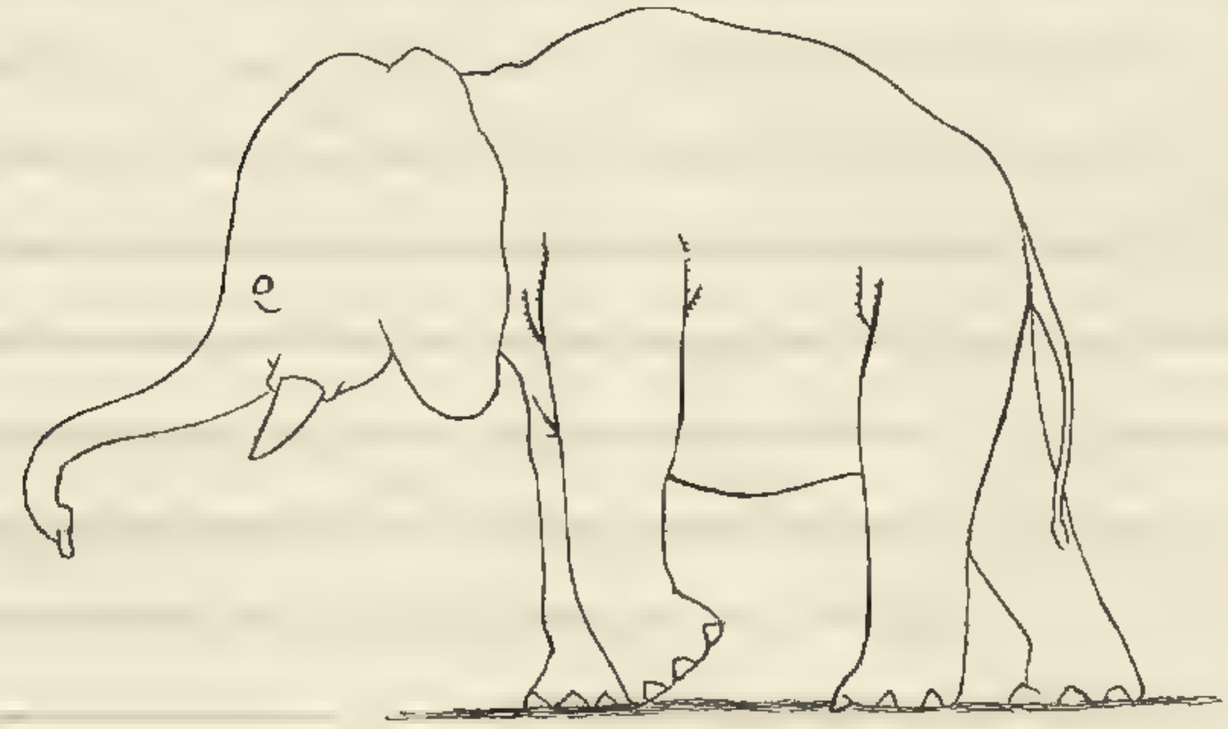
Aujourd'hui vous faites le pari que toutes les infamies que les médias montrent depuis des mois et que vous vous efforcez de déverser sur les agressés seront bientôt oubliées. Vous pensez que le monde a une mémoire de poisson rouge.
En dépit de la désinformation et de l'écran de fumée que votre armée de hackers et de trolls alimente chaque jour, les noms de Boutcha, Borodianka, Irpin, Marioupol resteront gravés dans la mémoire collective, qui en dépit de la confusion du moment,ressemble plutôt à celle d'un éléphant.

Monsieur Poutine, vous avez rabaissé votre pays au rang de paria de la communauté internationale et avez écrasé d'une main de fer toute voix critique, toute pensée dissidente. Comme aux tristes jours du stalinisme le plus cruel.

Mais cette main de fer contre les opposants est une pacotille de dictateur d'un autre temps. Ça pue le moisi.

Car l'Histoire enseigne qu'on peut emprisonner et tuer des gens, pas des idées. Les idées, en effet, plus on les réprime, plus elles prolifèrent et circulent.
C'est la leçon que vous auriez dû tirer de Dostoïevski, Pouchkine, Gogol, Achmatova, Boulgakov, Florensky, Brodsky, Politkovskaïa.

Le monde est libre, monsieur Poutine, quoi que vous et votre cour en pensiez.



Une guerre n'est jamais qu'une saloperie de guerre.
Il n'y a pas d'épopée, pas de gloire, que de la misère.

Post-scriptum

"Dans le cercueil se trouve une femme très belle, qui rappelle de manière frappante la dernière image d' 'Ivan le Terrible' d'Eisenstein. Cela me fait penser à la volonté de construire un mythe autour de cette jeune femme, dont théoriquement, s'il est vrai que sa voiture a explosé, il ne devrait pas rester un seul fragment. Je ne suis même pas certaine que Darya Dugina ait été assassinée. Un analyste prudent comme Marc Feygin spécule qu'il y a derrière tout ça une histoire d'argent détourné pour financer des groupes d'extrême droite. Darya devait disparaître pour éviter des représailles..."

Ce sont les mots d'Elena Kostioukovitch, traductrice en langue russe d'Umberto Eco.

J'ai lu ça avec stupéfaction, incapable de confirmer ou de réfuter ces affirmations. Ce qui est sûr, c'est que l'attentat qui a eu lieu dans la nuit du 21 août sur l'autoroute, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Moscou, laisse de nombreuses questions sans réponse. La voiture, une Toyota Land Cruiser que 5 kilos d'explosifs cachés sous le siège du conducteur ont fait exploser, appartenait à Aleksander Dougine. C'est sa fille qui était au volant. Dougine a échappé à l'attentat par pur hasard.
Le lendemain, avec une rapidité incroyable, le FSB a fourni une reconstitution aussi minutieuse qu'invraisemblable.

Ça ressemble à la trame d'un roman d'espionnage de série B.

Une femme, agent secret ukrainienne, avec l'aide de sa fille de 12 ans, serait à l'origine de cet acte.
Elle aurait utilisé des papiers de la République populaire de Donetsk pour entrer dans le pays, puis des papiers du Kazakhstan pour se rendre à Moscou, louer un appartement dans le même immeuble que la fille de Dougine, avant de quitter la Russie, après l'attentat, en remplaçant la plaque d'immatriculation de sa Mini Cooper par une plaque ukrainienne, pour se rendre en Estonie.

Les observateurs internationaux ne croient pas à cette version des faits.

Mais c'est une guerre de récits. Des récits héroïques et retentissants :

"Je ne veux ni justice ni vengeance, ma fille a sacrifié sa vie de jeune femme sur l'autel de la victoire. Alors, s'il vous plaît, gagnez !"

C'est ce que Dougine a déclaré.

La déclaration a été publiée dans des journaux du monde entier.

Les témoignages directs que j'ai récoltés au cours de ces premiers mois de guerre ont été transcrits tels quels.
Voix au téléphone, témoignages recueillis avec l'aide d'amis et de parents.

Toute ma gratitude va à Galya Semeniuk, Jacqueline Mala, Vika Zhylava, Jenia S., Davide Todini, Julia Katsy, Francesca Mannocchi, Nona Mikhalidze, Nathalie Tocci, qui avec leurs récits, leurs analyses, m'ont aidé à mieux comprendre.
À donner une voix et, si possible, un peu de lumière à des histoires qui, faute de quoi, resteraient invisibles.
Ensevelies sous le fracas des bombes.

Achevé de dessiner le 10 septembre 2022.

WANTED!

$50,000 REWARD

RIP-CLUB